RÉGIS LESAGE

JAOUL AVANT LE GRAND DÉPART

ROMAN

JAOUL AVANT LE GRAND DEPART

Du même auteur

L’ours des dieux n’est pas attentionné
Nouvelles - Recueil édité par l’auteur

REGIS LESAGE

*

JAOUL AVANT
LE GRAND DEPART

*

roman

Alors, la vague géante est revenue me prendre pour m'emmener plus loin encore, jusqu'aux cimes de moi-même. Avec mon bateau, j'ai entrevu là-bas des sommets où mon cœur semblait sur le point d'éclater comme ces ballons qui volent trop haut. Et dans cette immensité où le vent et la mer lancent des étincelles qui s'en vont dans le ciel et se fondent ensemble sous le grand souffle des étoiles, j'ai retrouvé l'Alliance.

Bernard Moitessier
- Tamata et l'alliance -

A Salomé

Les mots relatifs à la navigation, aux bateaux, à la mer, au vent, sont expliqués dans un glossaire en fin de volume.

Illustrations de l'auteur

Jaoul avant le grand départ

1

Jaoul avant le petit départ

Une bonne odeur m'accueille après avoir poussé le capot de descente. La vieille bouilloire a sifflé et la chicorée finit de s'égoutter dans le pot de plastique dépoli. J'étais sorti pour vérifier une amarre. Il ne fait pas chaud dehors, c'est normal en cette saison, le vent souffle frais et les drisses font du tapage en claquant sur les mâts. A l'abri d'une marina, c'est comme cela qu'on sait que ça piaule.

Le concert a monté d'un cran. Fait pas bon sortir tout de suite. Passé la jetée qui masque d'un seul coup les lumières de la ville, la nuit serait complètement noire, la mer aussi d'ailleurs. Je n'y verrais rien, de l'encre, et impossible de distinguer le rond du creux de la vague, sauf que je serais durement chahuté avec une idée fixe en tête : tenir coûte que coûte jusqu'au jour pour reprendre vie, manger un morceau, voir loin pour être rassuré, voir si je ne me suis pas trompé, voir si les cailloux sont à bonne distance.

Non, je ne peux plus partir comme il y a vingt ans quand je louais des voiliers. À cette époque, j'embarquais le vendredi soir après la semaine de boulot, le bateau plein de victuailles et de gens. Car il fallait que chaque couchette soit occupée pour que le prix de la croisière ne revienne pas trop cher à chacun. Le week-end précédent, je prenais soin de calculer notre route. J'arrivais avec tout dans la tête,

heureusement, sinon j'aurais été bien incapable de calculer quoi que ce soit, comme ça au débotté, pressé de partir. On bâclait souvent l'inventaire. On chargeait la nourriture sous les couchettes, puis on s'en attribuait une en posant son sac dessus. On partait parfois sans avoir mangé, à cause de la marée.

Je me souviens quand je poussais le panneau de descente, c'était l'humidité qui m'accueillait avec son odeur de renfermé, de moisi. Un bateau qui n'avait pas été aéré, vide et froid.

Maintenant, c'est différent. C'est mon bateau et dedans il fait chaud et sec.

Assis sur la banquette tribord, les avant-bras posés sur la table du carré, je me chauffe les mains sur la moque qui fume, cette grosse tasse de marin en fer émaillé blanc avec une ancre et un liseré bleu. Elle peut valdinguer sans dommage sous un coup de roulis.

J'ai un poêle en inox tout neuf et c'est dessus que j'avais mis la bouilloire à chauffer. J'ai longtemps hésité entre deux combustibles : le fioul ou le kérosène. J'ai choisi un poêle à fioul. Je ne suis pas sûr d'avoir fait le bon choix. Enfin, je verrais bien à l'usage. J'ai acheté en même temps une cuisinière robuste en bel inox bien travaillé qui reste à l'horizontale au roulis, au kérosène celle-ci. J'aime bien attarder mon regard sur l'ovale du hublot de la porte du four, un four large pour cuire mon pain. Il y a aussi la barre en bois huilé qui sert de poignée et les boutons de laiton qui lui donnent un charme rustique...

C'était l'année dernière au salon nautique, j'étais saturé de lumières crues et de plastiques rutilants, lassé du yachting ultra propre et sans défaut lorsque, tout à coup, je fis la rencontre de mes deux chaleureux appareils. Ils étaient au bord d'une allée, enkystés dans

un stand d'accastillage « high-tech », et se tenaient côte à côte, isolés par un paravent du reste de l'emplacement. Leur circonscription me semblait honteuse, déplacée, humiliante. On n'avait sûrement pas pu faire autrement que de faire plaisir à un incontournable ami, mais on n'avait pas voulu se commettre avec lui. Ca me révoltait. L'homme se tenait au fond du stand et surveillait comme un pêcheur son bouchon. Je mordis à l'hameçon. Il me fit l'article et je pris commande. Mais je n'étais pas entièrement satisfait. Le couvercle en fonte du poêle était simplement emboîté. Je voyais déjà, lors d'un sale coup de torchon, cette masse de trois kilos partant à l'horizontale dans le carré, défonçant tout sur son passage et m'éclatant la tête. Je voulus donc que ce couvercle puisse être fixé. Il ne voulait pas. Singeant les irréprochables vendeurs de son stand d'accueil et des stands voisins, il me sortit tous les meilleurs arguments jusqu'à me faire entendre que je n'étais pas normal d'oser formuler un tel désir. Je m'obstinai. Je voulais ce poêle-là. Je lui dis que son ouvrage ne pouvait pas rester inachevé. A ce moment là, il s'est détendu ; j'ai dû réveiller en lui l'homme de métier car il redevint un artisan amoureux du travail bien fait. Nous discutâmes donc des modifications à apporter. Ensuite, je le quittai. J'étais heureux, je voyais bien qu'il l'était aussi…

J'ai tiré les rideaux à cause des fortes lumières jaunes de la marina qui volent ma nuit. La lampe à pétrole pend au-dessus de la table du carré, elle éclaire mes mains qui tiennent la moque vide encore chaude. Le reste est dans la pénombre. De vagues formes, des éclats pâles subsistent ; les deux cercles de laiton de la montre de bord et du baromètre font deux lunettes aux

yeux souriants en reflétant la flamme qui danse. La flamme habille mon silence et fait danser les ombres. Une plainte s'enfle, c'est l'éolienne. Une risée plus prolongée que les autres la fait s'emballer, puis elle se tait. Je me réjouis des milliers d'électrons qu'elle engrange pour garder mes batteries pleines.

Je prépare ma couchette, j'étale mon duvet dans celle du haut, côté tribord. C'est celle que je préfère au mouillage, quand le temps est froid et la mer agitée. Je m'y sens bien, blotti contre la coque, une ridelle me maintient serré.

Un petit pipi sans grande envie. C'est juste pour ne pas avoir à me relever cette nuit parce qu'on n'en sort pas facilement de cette couchette coincée entre le dessous du passavant et le haut de la banquette du carré. Je gicle dehors, je ne vais pas m'attarder, il ne fait pas chaud. L'épaule contre le hauban, le bateau s'enfonce un peu sous mes pieds. Je me penche, puis les gouttes frappent la surface d'huile noire en égrenant de petites notes métalliques. J'ai les pieds nus sur le pavois qui coupe un peu.

Me voici claquemuré. J'ai fait vite, tout en évitant de me prendre le pied, au passage, dans la poupée du cabestan (ça m'est arrivé une fois, j'ai dû passer du temps à me le cajoler avant de pouvoir continuer). Puis, le pied gauche sur la ridelle, j'agrippe la main courante du hiloire, me soulève à l'horizontale et hop... Dans la bannette. Enfin, je glisse mon nez froid sous le duvet. Je souffle doucement, il se réchauffe.

Les drisses se sont tues, ça ne veut pas dire que ça ne souffle plus, c'est la jetée qui protège. La marée est basse et le vent passe par-dessus la plupart des mâts. Demain, je pars à la renverse pour traverser toute la

baie de Seine et aller mouiller dans l'anse de Réville. C'est l'affaire d'une dizaine d'heures de navigation.

Tiens, la lampe ! Je tends le bras et tourne la molette, la flamme s'éteint. À demain mon vieux Jaoul.

Je suis dans l'anse de Réville depuis quelques jours. C'est une anse sableuse près de St Vaast-la-Hougue. L'endroit est désert en cette saison. J'ai tenu à venir ici pour finir de mettre de l'ordre dans le bateau et me mettre en ordre, moi aussi, loin du port, loin des copains. Situé sur ma route, c'est le seul endroit de la baie de Seine qui me plaisait...

C'était difficile de les quitter, les copains de ponton, surtout ceux que j'avais rencontrés dès l'arrivée de Jaoul à Fécamp. Je n'avais eu aucun mal à nouer ces amitiés, le monde de la plaisance est un petit monde qui rêve de liberté, de grandes étendues salées, et un nouveau venu suscite toujours de la curiosité, un élan de sympathie. Une tête nouvelle, un bateau pas très commun, c'est une promesse de nouvelles discussions pour alimenter le rêve, le pousser plus loin peut-être ?

Et des discussions, il y en a eu ! Elles se prolongeaient fort tard le soir.

La chaude ambiance des copains se faisait de plus en plus pressante à mesure qu'approchait la date du départ. J'étais tellement bien avec eux qu'il m'arrivait, certains soirs, de douter de ma volonté de partir. Il me fallait m'arracher sinon j'aurais sans cesse ajourné mon départ. J'avais besoin de goûter la solitude, tenter de l'apprivoiser un peu avant de m'aventurer au large, moi qui, dans ma vie, n'ai jamais été seul plus de quelques heures...

Je suis en train de penser à tout ça, ce matin, quand il me semble qu'on m'interpelle.

— Ohé, du bateau !

Je vais être obligé de sortir de ma bannette bien douillette et ça me rend grognon. Puis, je me ravise.

— Ohé, du bateau !

La voix n'est pas hostile pourtant ! J'ai dû me tromper. Elle résonne plutôt comme une invitation. Je monte sur le pont en caleçon. L'air est froid. J'ai mouillé devant une maison de villégiature début de siècle, aux volets bleus, un peu à l'écart des autres, au bord de la plage. Un gars blond est là, gesticulant dans l'embrasure d'une fenêtre à l'étage.

— C'est quoi ton bateau, me crie-t-il ?

Je réponds avec une voix forte, à cause du vent : « Un Patelle trente-cinq de chez Jasson à Carentan ! » C'est un rite, une entrée en matière, quoi ! C'est comme ça qu'on se renifle. Après, on peut entrer d'emblée et sans crainte dans les choses intimes, celles qui nous font vivre tous les deux bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés auparavant.

— As-tu pris ton petit déj ?

— Non, pas encore !

— Alors, viens à la maison ! On ne pourrait pas parler ensemble plus longtemps. C'est toujours comme ça avec le vent. Quand il est là, il veut toujours s'imposer, être le seul à parler. Sur le pont d'un bateau, il nous isole les uns des autres ; il nous invite au silence, à la contemplation ; il donne son poids à la parole, la rend concise, brève et fatigue le bavard.

Je m'habille en sifflant et chausse mes bottes. Cette rencontre est inattendue dans un endroit pareil. Ici, les villas n'ouvrent guère avant Pentecôte et bien qu'on en soit proche, la saison est bien trop froide encore pour faire venir les familles. Je pense que le gars ne

s'attendait pas à ce qu'un voilier vienne échouer devant chez lui.

Je descends l'échelle de coupée et me voici sur le sable où quelques flaques subsistent ça et là. Je me réjouis d'avoir choisi un bateau dont la dérive se relève, comme ça je peux aller me nicher dans les endroits reculés et me poser sur la coque au plus près du rivage. Et puis, se retrouver à pied sec au sortir du bateau, c'est un luxe dont je ne me lasse pas.

Le gars m'attend en haut de la grève. Il est en pyjama. C'est un homme jeune aux traits fins. Il m'exprime sa joie et me conte aussitôt ce que fût sa surprise, lorsque les yeux encore brouillés, il poussa les volets de sa chambre et vit Jaoul ; il n'avait pu l'apercevoir auparavant puisqu'il était arrivé à la villa de nuit.

Nous sommes dans la maison. Jean-Marc avale vite son déjeuner et monte à l'étage se préparer. Il me laisse devant un bol de café au lait fumant ; un bol côtelé avec une bordure bleue, un bol comme chez ma grand-mère où j'admirais le bel ovale lisse et brillant de son creux avant qu'elle ne l'emplisse...

Chez mes parents, les bols n'étaient pas comme ça. De couleur beige, ils n'étaient pas beaux. Au fond, il restait toujours des miettes qu'on n'arrivait pas à récupérer quand on avait fini de boire. Je buvais souvent dans celui de mon père. Je le préférais parce qu'il était ébréché, je posais mes lèvres à l'endroit de la brèche et je m'en servais comme d'un bec verseur. Puis une fois le bol vide, j'aimais frotter mes dents sur la faïence rêche, là où l'émail avait sauté. Ca résonnait dans ma tête...

Jaoul avant le grand départ

La matinée tire à sa fin. Nous sommes assis en haut de la plage, les genoux sous le menton, les yeux au loin. Nous parlons comme si nous étions de vieux amis d'enfance. Nous évoquons les grands espaces, le vent, la mer, la liberté. C'est ce qui nous unit.

Je sens ma venue sonner comme un appel chez lui, une réponse à une question restée en suspens depuis qu'il a traversé l'Atlantique, il y a dix ans, à bord d'Arsène. C'était une goélette qui portait des grimpeurs au pied de montagnes australes.

Petit à petit, grignotée par la vie parisienne, sa joie de vivre avait fini par disparaître. C'est pour tenter de faire le point sur sa vie qu'il vient dans la villa familiale passer quelques jours seul.

J'ai beaucoup de tendresse pour Jean-Marc, ce qu'il lui arrive aujourd'hui, ça m'est arrivé à moi aussi quand j'ai pris la décision d'orienter ma vie vers la mer et le voyage. Je sais la somme d'efforts et de patience qu'il faut déployer pour atteindre le but : partir. Et je lui raconte.

— J'ai passé pas mal d'années à découper et coller dans un cahier les petites annonces des revues nautiques auxquelles j'étais abonné. Ca me donnait une bonne idée du marché du bateau d'occasion. Pendant ce temps, je fermais le robinet des dépenses pour que ma cagnotte grossisse. Quand je fus en mesure de faire des offres d'achat, j'entrepris de visiter les bateaux à vendre, dans les ports proches de chez moi d'abord, et dans les ports plus éloignés pendant mes congés, jusqu'à ce que je tombe sur une affaire intéressante. Deux copains vendaient un beau sloop à bouchains vifs en aluminium. L'un avait besoin d'argent, l'autre ne pouvait pas racheter la part du premier. Ils l'avaient affublé du nom de Pinard II, un sobriquet qu'ils avaient

bricolé en prenant la première syllabe de Pierre et la dernière de Bernard, leurs prénoms respectifs, et aussi parce qu'ils aimaient, je crois, se rencontrer avec d'autres copains pour faire des fêtes bien arrosées (ça devait durer depuis un moment car c'était le deuxième du nom). Ce bateau avait eu trois autres propriétaires successifs auparavant, dont une association qui faisait naviguer ses adhérents.

Un bateau de vingt-cinq ans d'âge, c'est tout ce que je pouvais me payer. Il n'était pas très équipé en électronique mais ça tombait bien, je souhaitais naviguer simplement.

Je le ramenai à Fécamp avec un ami et changeai son nom. Il s'appellerait désormais Jaoul.

Ce nom, je l'ai longtemps cherché. Un nom qui ait du sens, qui me corresponde, un nom porte-bonheur qui résume aussi mon projet. Je ne trouvais pas. Alors, j'ai cherché un nom qui fasse lien entre toutes les périodes de ma vie, un nom qui soit comme une flèche lancée au loin. Et « Jaoul » s'est imposé à moi. C'est le nom d'un mas abandonné du haut Languedoc, situé près de la bordure rocheuse d'une combe.

J'ai vécu dans cette combe, il y a quelques années avec ma famille, dans une petite communauté agricole : les Cazals. Comme je n'arrivais pas à vivre heureux dans ce que propose notre bonne société d'abondance matérielle, j'étais parti goûter une autre façon de vivre plus proche de ma nature. Et le dimanche, ou bien quand la vie communautaire devenait pesante, j'allais me recueillir seul au mas de Jaoul. J'aimais faire revivre en moi l'époque où il avait été habité. Des gens qui avaient cru en une vie rythmée par le temps qu'il fait, l'avaient bâti à la fin du dix-neuvième siècle. Ils y avaient mené une vie dure bien sûr, mais libre, avec la

terre, les animaux et les plantes. Puis, à peine une génération plus tard, la guerre avait fauché les hommes. Les femmes meurtries et découragées s'étaient repliées sur la ville. Depuis, Jaoul était désert. Il n'avait pas, ô miracle, été transformé en résidence secondaire. On pouvait encore y voir des traces sur les murs, des charrettes et des outils agricoles d'un autre temps, envahis par les ronces. A part le toit en partie défoncé, presque rien n'avait été effacé ou dérangé depuis l'abandon du mas. La présence de ses occupants était si forte qu'on aurait pu les voir revenir et reprendre le cours de leur vie.

Cette vie qui s'était interrompue là, je la pousserai plus loin avec Jaoul, mon bateau.

Après l'acquisition, j'entrais enfin dans la phase vraiment active de mon projet : arranger le bateau pour y habiter toute l'année, le faire à ma main, l'armer pour affronter en solitaire n'importe quelle mer. Alors, j'ai démonté le vaigrage et mis de l'isolant, refait les couchettes, cousu des voiles de gros temps, renforcé les haubans, mis une bulle de Plexiglas sur le capot de descente pour voir sans sortir sur le pont. J'ai confectionné un pilote automatique avec une girouette qui agit sur un petit gouvernail fixé sur le safran (on appelle plutôt ça un régulateur d'allure). J'ai fabriqué une barre à roue intérieure, puis mille choses encore pour rendre la vie agréable à bord. Enfin, je l'ai repeint pour qu'il soit beau. Ça m'a pris deux ans et demi en travaillant les week-ends et une partie des vacances, tandis que je consacrais le reste à faire découvrir la voile à des amis d'amis pour faire quelques sous.

J'ai fini de parler. Nous sommes silencieux depuis un moment. La mer est au plus bas et il reste de l'eau

dans la souille juste à l'entrée de l'anse. J'irai m'y mettre ce soir pour partir demain sans avoir à m'occuper de la marée.

C'est le début de l'après-midi, nous allons à bord, Jean-Marc tient beaucoup à visiter Jaoul. Tandis que je fais chauffer l'eau pour le café et la chicorée, il part en exploration, fouille dans les équipets, ouvre les coffres, furète partout, va et vient d'un bout à l'autre du bateau et tire sur les haubans. Il l'investit et en prend la mesure.

Jean-Marc est à son affaire, il est heureux, son visage est réjoui, mon bateau lui plaît. Il sent qu'il pourrait être le sien. Des choses enfouies depuis cette traversée à bord d'Arsène ne cessent de remonter depuis ce matin. Je sens qu'il ne pourra pas les enfouir de nouveau sans dommage, ça appelle trop fort en lui.

Il me questionne :

— Alors, ton programme, c'est quoi ?

— Mon programme, c'est de mener une vie errante sur mer autour de la planète. Je sens cela comme une destinée, une œuvre à accomplir. Mais avant d'entreprendre la grande œuvre de ma vie, j'ai besoin de m'assurer que je suis d'abord capable de la mener sur une saison. Une vie errante sur l'eau n'implique pas forcément de naviguer en solitaire, mais je dois pouvoir le faire pour ne pas avoir à dépendre d'un équipage. J'ai donc besoin de m'éprouver, d'apprendre à me débrouiller sans aide face aux éléments et de savoir trouver mon bonheur sur l'eau. J'ai aussi une affaire à régler avec mon démon. Si je ne la règle pas avant le grand départ, je prends le risque d'échouer démoralisé dans les derrières d'un mauvais port des antipodes.

Jaoul avant le grand départ

Tu sais, mon démon, c'est un être à multiples facettes dont deux me paraissent plus importantes que les autres, c'est la précipitation et l'ennui. Je veux en découdre avec lui, loin de toute obligation de la société qui, souvent, masque le tyran et profite de ses largesses. Je veux qu'il me rende ce qu'il m'a volé. C'est-à-dire, la jouissance du temps qu'il fait, le goût d'une sardine entre deux tranches de pain mangée au petit matin après une nuit passée à veiller les cargos... Le bonheur des choses simples, quoi ! Je pars donc au désert et mon désert à moi, pour l'instant, ce sont les rivages d'Irlande et d'Écosse. Ceux-là ont su résister à l'avancée galopante des marinas, ce chancre moderne qui est à la mer ce que le supermarché est à la ville : terriblement pratique mais profondément ennuyeux.

Tu sais, Jean-Marc, en causant avec toi, je commence à goûter mon bonheur, et les choses se mettent à me parler. Viens sur le pont et regarde donc ! Vois ta maison là-bas ! Elle aime la compagnie mais pas la promiscuité. C'est pour ça qu'elle est bâtie un peu à l'écart. Et ses habitants sont comme elle. Vois-tu comme la mer monte, silencieuse ! Le vent la fait frissonner, elle continue de s'étendre sans à-coups et le sable boit, boit, boit... Elle va se glisser sous la coque et soulever Jaoul. Il ne l'intéresse pas, elle veut seulement le sable et les pierres pour mieux les sucer, les envelopper, les avoir à elle seule.

Une bouffée de joie m'envahit. Je suis heureux d'être à Réville. Je suis heureux d'embrasser Jean-Marc, heureux de partir demain pour m'essayer à cette vie nouvelle.

— Comment vas-tu subvenir à tes besoins après le grand départ ? demande Jean-Marc.

— Bien voilà, j'ai cinquante-cinq ans et j'ai assez d'argent pour faire la soudure avec la retraite que je ne toucherai que dans cinq ans. Je pense y arriver avec un budget de quatre cents euros par mois. Ma retraite sera faible parce que je n'aurai pas cotisé jusqu'au bout. Peut-être trouverai-je à faire un peu de charter à l'étranger par la suite. Mais une chose est sure, si mon entreprise devait échouer, je ne retournerais pas travailler.

Tu sais, la question de l'argent m'a hanté des années durant. J'en ai lu des livres de tour-du-mondistes, et je n'ai jamais pu y trouver de quoi me faire une idée de budget. Comme je ne suis vraiment pas débrouillard pour me procurer du travail n'importe où et comme je n'ai pas de dons rares et recherchés, je n'ai pas osé me lancer dans l'aventure avant d'avoir amassé un minimum d'argent pour vivre.

L'eau commence à lécher Jaoul, il est temps pour Jean-Marc de rejoindre la laisse de haute mer. Nous nous serrons très fort dans les bras l'un de l'autre, puis nous nous quittons avec beaucoup d'émotion.

Je le regarde s'éloigner. C'est vraiment un beau gars, il a un charme fou, les filles doivent sûrement se le disputer. Il m'a confié son adresse pour que je le tienne au courant de mon aventure.

— Sacré Jean-Marc, je ne suis pas venu mouiller ici pour rien. Ca ne m'étonnerait pas de te retrouver un jour sur l'eau !

Je descends faire la tambouille, je mets mon réveil à sonner pour dans une heure quand Jaoul flottera, alors il sera temps de l'amener à l'entrée de l'anse.

2

Traversée de la Manche

Après deux ou trois creux qui barrent l'entrée de l'anse de Réville, me voici happé par le courant de jusant qui porte à l'ouest : un fort courant de vives eaux. Je fais du nord pendant une demi-heure pour déborder la côte puis j'abats cap au deux cent quatre-vingt, soit ouest quart nord-ouest.

Je cours grand largue à sept nœuds. Avec les cinq nœuds de courant portant, ça en fait douze sur le fond, c'est inespéré. La côte défile. J'ai l'impression d'être sur un tapis roulant. Ça ne va pas durer car, dans deux heures et demie, le courant s'inverse. Je ne ferai alors plus que deux nœuds sur le fond, mais comme je ne verrai plus la terre, je n'aurai pas du tout l'impression de faire du surplace. En attendant, ça marche fort et je suis content, Jaoul se régale. Je règle le pilote et dans deux jours, voire moins, j'aurais les Sorlingues au bout de l'étrave.

Les voiles sont bien réglées, j'ai le ventre plein et, comme je n'ai plus rien à faire, je sens pointer en moi l'ennui. Hé bien, ça promet ! A peine deux heures après avoir dérapé, me voici m'ennuyant à cent sous de l'heure.

Pour tenter de me sortir de cette situation, une idée me traverse l'esprit : à chaque fois que je me laisse prendre par l'ennui, je mets deux euros dans un pot à confiture ou bien, encore mieux, un petit morceau de

papier sur lequel j'aurai marqué deux euros (ben oui, parce que des pièces de deux euros, on n'en trouve pas des tonnes sur un bateau).

Je descends dans le carré. J'en ressors aussitôt avec le pot et l'Opinel pour faire la fente dans le couvercle. Pas besoin de découper une lamelle, une simple entaille suffit. Je l'écarte un peu. Voilà les premiers deux euros dedans et quand il sera plein, je me paierai un bon gueuleton !

Je viens de caler ma tirelire sous un élastique taillé dans une chambre à air au-dessus de la table à cartes et je suis de nouveau dehors, assis sur la banquette tribord du cockpit.

Et puis je sens que quelque chose ne va pas Je ne me sens pas bien. Une humeur sombre m'envahit, comme un dégoût de moi-même... J'ai dû me rater quelque part...

Ca y est, je sais ! Bon Dieu, comptabiliser les moments d'ennui ? Quelle bêtise ! C'est plutôt en sortir qui convient ! Et puis le gueuleton, hé bien, je me l'offrirai quand ça me fera plaisir. Voilà tout !

Bon Dieu, mais c'est pas possible ! Dire que j'attendais comme un bêta que le temps passe, j'attendais d'être sur le rail des cargos pour commencer à les veiller ! Une fois rendu, la précipitation n'aurait pas manqué d'arriver et je me serais senti anxieux de croiser la route de ces foutus navires, sans savoir pourquoi.

C'est ma première confrontation et je crois que je viens d'obtenir, de justesse, un premier avantage sur mon démon. La réponse à l'ennui qui me fige, c'est de m'occuper activement de mes affaires et de répondre à ma peur des cargos par l'exécution d'une navigation

précise. Mais pourquoi ai-je inventé cette histoire de tirelire ? Ca m'apparaît tellement absurde à présent !

— T'es fou, Lapin. Hein ? T'es fou, dis-je en me tapotant la tempe.

Et je me mets à danser, content d'avoir remporté cette petite victoire.

C'est le rail montant que je vais croiser en premier. Ma vitesse s'ajoutant à la leur, elles seront vite sur moi ces murailles d'acier qui se suivent à la queue leu leu pour aller gaver l'insatiable Europe du Nord. Il est donc temps de m'atteler à faire une navigation précise.

Je descends à la table à carte et je règle la sonnerie du compte-minutes sur un quart d'heure m'astreignant à faire un tour d'horizon à travers la bulle ou bien sur le pont, à chaque sonnerie, pour éviter une éventuelle collision avec un autre navire. La bulle est souvent embuée, une éponge saisie par un bout pend à proximité pour permettre d'essuyer la condensation.

J'ai trois compte-minutes, avec celui que je viens de régler. Le deuxième se trouve au-dessus de la cuisinière et le troisième dans ma poche. Ce dernier me sert à ne pas brûler mes casseroles quand je suis appelé à venir manœuvrer sur le pont. Mais le plus puissant de ces « tire-veille », c'est mon réveille-matin. Il peut se coller au-dessus de chacune de mes couchettes avec du Velcro. J'ai vraiment besoin de ces appareils dans un premier temps, ensuite j'aimerais pouvoir m'en passer quand ce rythme de vie m'aura complètement pénétré.

Voici le résultat de mes calculs à la table à carte faits en avance et sans précipitation : si le vent se maintient, dans sept heures et demie je verrai mon train de cargos. A présent, j'ai le sentiment d'avoir accompli un acte de respect envers moi-même.

J'ai fermé le capot de descente et j'ai allumé mon petit poêle. Je me réchauffe. Tout est en ordre. Je peux m'allonger sur la banquette du carré, celle qui est sous le vent. C'est la meilleure quand on est en route. Je n'essaie pas de dormir, je n'y arriverai pas, je me contente du plaisir que j'éprouve à me faire bercer. La lampe à pétrole est animée d'un mouvement de pendule et les masses inertes de mon corps se baladent au même rythme. Je sens la consistance vraiment molle du corps humain. Ce mouvement de va-et-vient qui anime aussi le bol alimentaire, suscite parfois une implacable envie d'aller nourrir les poissons. C'est pour éviter ce désagrément que je mange peu en mer, mais plus souvent.

Dans quelques temps la renverse sera là. Le tangage s'ajoutera au roulis à cause du vent qui s'opposera au courant en levant une mer hachée de vagues courtes et creuses.

DRIINNNGGG... Je n'ai pas vu le temps passer. Après avoir essuyé la bulle, j'aperçois un navire au loin, il ne croise pas ma route, c'est bon. Le cap au compas n'a pas changé. La vitesse a un peu baissé. Il me semble que le vent mollit. Je retourne m'allonger.

DRIINNNGGG... Et ça recommence. Ce rythme de veille par quart d'heure m'insupporte. Il faut pourtant que je m'y contraigne. J'aimerais quand même prendre un acompte de sommeil pour aborder la nuit prochaine en pleine forme. Eh bien non, je n'y arrive pas. Sans insister, je chausse les bottes et j'enfile le ciré.

Sur le pont, il fait froid malgré un beau soleil et un ciel bleu. Je sens moins le vent aux allures portantes, et encore moins lorsque je m'allonge à plat ventre. Le soleil a réussi à réchauffer la surface et je m'étale le plus possible pour en capter la chaleur. La tête sous la

filière tribord près de l'étrave, je contemple les reflets d'argent qui filent sur l'émeraude de la surface lisse. Une moustache s'ourle au nez du bateau. Quand il plonge au tangage, elle grossit en rejetant des postillons vite avalés par l'onde fuyante et son bruissement enfle. Je pose la joue sur le revêtement du pont. C'est chaud. Puis, je ferme les yeux. Les mouvements font comme si quelqu'un me portait en marchant sur un sol inégal. Je suis soulevé un peu. Ca se dérobe. Et puis rien pendant quelques secondes. Ca se dérobe encore et me voilà soulevé de nouveau. Un trou, une sensation de vide qui n'en finit pas. Je ne sais plus si je continue à descendre ou bien si je suis sur un plat.

Cette succession irrégulière finit bientôt par s'estomper. Je ne sens plus les bosses ni les creux que de loin en loin. Puis plus rien... Quelque chose prend place... quelque chose de long et de feutré qui retient toute mon attention mais je ne sais pas ce que c'est.

Une caresse froide me réveille brusquement, j'ai de l'eau qui m'est entrée par le cou. J'étais entrain de vivre avec intensité une vie qui m'apparaissait tout aussi réelle que celle-ci, peut-être même plus réelle encore, mais je ne sais plus quoi, ça m'échappe. Dommage car je suis convaincu que cela devait être très intéressant, mais en même temps, je suis affolé de voir que j'ai dormi presque une heure pleine, je suis inquiet aussi de me surprendre à regretter mon rêve. Si je commence à préférer son atmosphère à ma navigation, on ne va pas aller loin. Mais pour ne pas me laisser gagner par la peur, je me reprends. Il s'agit de ne pas dramatiser la chose et d'en tirer les enseignements.

Je me lève quand même en forme après cette petite ronflette qui m'a creusé l'estomac et je vais me préparer un casse-croûte tout en réfléchissant à mon

endormissement incontrôlé. Il faut absolument que j'arrive à me rendre conscient de mes rêves. Quand j'y entends un bruit, sans réfléchir, je dois réussir à me secouer aussitôt et faire face à ce qui se présente. Cela pourrait très bien être celui des machines d'un cargo ou d'un navire en pêche.

L'état de la mer a changé, ça clapote maintenant. La renverse a eu lieu pendant mon sommeil. C'est pour ça qu'une vaguelette a pu monter à bord pour me rappeler à l'ordre.

La journée s'étire et Jaoul coupe enfin la route des mastodontes.

Il faut voir ce qui se trimbale sur l'eau parfois ! Je me souviens, c'était à l'époque de mes débuts comme chef de bord. Nous étions en plein brouillard par vent nul quand je vis des éclairs. Je trouvai ça surprenant parce qu'il ne peut y avoir d'orage dans ce type de temps. Pour en savoir plus, je coupai le moteur et tendis l'oreille : une machine tournait à bas régime. Soudain, un cargo surgit du brouillard devant nous, puis il y retourna de nouveau tout aussi rapidement en nous laissant juste le temps voir que les éclairs provenaient d'un type qui soudait à l'arc sur le pont.

Une nuit, c'était un arbre de Noël illuminé qui se baladait au loin, au beau milieu de la Manche. Quand le jour s'est levé, nous approchions avec curiosité de cette chose étrange qui bougeait peu, c'était une immense plate forme de forage pétrolier avec son derrick illuminé. Et nous découvrîmes avec effroi que nous étions en train de passer entre la plate forme et un petit navire au loin sur bâbord, son remorqueur. Je voyais déjà le câble de remorquage sortir de l'eau lors d'un rappel brutal et nous chavirer. Nous contournâmes donc sagement le convoi insolite.

Jaoul avant le grand départ

Avec la plate forme de forage, le truc flottant le plus surprenant vu d'un petit voilier, c'est le porte-avions. Il y en avait un ancré dans le Solent. Vu en bout, c'est d'une finesse au niveau de l'eau et ça s'élargit ensuite tellement qu'on se demande comment ce gigantesque iceberg d'acier fait pour se maintenir à l'endroit ! J'avais le sentiment qu'il pouvait se retourner d'un moment à l'autre créant un raz-de-marée qui nous engloutirait. J'avais donc un peu d'inquiétude en m'approchant de lui, alors qu'à ma connaissance aucun porte-avions ne s'est jamais retourné parce qu'ils sont conçus pour affronter tous les temps.

J'ai passé le rail montant sans problème, je n'ai pas eu à me dérouter ; l'espace libre entre les navires était important, ce qui ne semblait pas évident vu de loin.

Voici le rail descendant. J'aimerais voir le bateau-feu Channel, mais je suis trop à l'ouest. Et puis ce n'est plus un bateau-feu, ils ont mis une énorme bouée automatique.

J'aimais bien sa silhouette, on aurait dit un gros jouet. C'était un navire peint en rouge avec une grosse lanterne posée sur une courte colonne de fer en damier rouge et blanc et c'était marqué « CHANNEL » en grand sur la coque. Les lettres blanches couraient d'un bout à l'autre sur toute la hauteur du bordé. Quand je le croisais, j'avais alors l'impression d'être dans un univers aux dimensions dilatées, sauf mon bateau et moi. Je m'attendais à voir surgir un petit enfant d'une taille gigantesque se saisir de Channel et repartir avec son jouet sous le bras, sa maman assise sur la Cornouaille lui signifiant qu'il est temps de rentrer.

Jaoul et moi avons passé le rail descendant comme le montant, tranquillement.

Jaoul avant le grand départ

Le soir s'avance, les ombres s'allongent et la lumière jaunit. Il est temps de me préparer à la nuit, d'emplir une Thermos de chicorée brûlante, une autre de soupe brûlante aussi, de cuire des œufs durs puis d'écouter le bulletin météo qui vient de finir de s'enregistrer sur la cassette du récepteur radio.

Vent de nord-est à nord trois à quatre mollissant dans la nuit pour Manche Ouest, pour les zones plus à l'ouest on a un vent faible et irrégulier. Pourvu qu'on ne se ramasse pas un brouillard à couper au couteau demain au lever du jour !

Comme j'ai besoin de marquer le passage à la vie nocturne, d'entrer dedans frais et dispos, je fais ma toilette en prenant mon temps, un temps scandé par l'association de la sonnerie et du tour d'horizon obligatoire. Puis, je m'habille encore plus chaudement, je fourre dans mes poches de quoi grignoter ainsi que mon précieux compte-minutes

Le soleil a disparu sous l'horizon. C'est le crépuscule et je me sens mal à l'aise, je ressens une perte d'âme, j'ai un cafard pas possible.

Puis la nuit s'installe et le malaise disparaît.

— Pourquoi mon âme faut-il que tu me quittes avec le soleil et me reviennes avec l'obscurité ? Je sens que j'ai à te soigner plus encore afin que tu restes avec moi. Pourtant je m'étais préparé, cela n'a donc pas suffi ? Mais je trouverai une attitude plus juste pour que tu restes.

Je ne me souviens pas d'avoir vécu ce passage de détresse blême à terre, ni même en mer avec un équipage. Je me souviens, par contre, de l'avoir ressenti presque à chaque crépuscule de ma vie communautaire. Nous menions alors une vie frugale et nous nous éclairions à la bougie ou à la lampe à pétrole. C'est sans

doute à cause du faible éclairement que la transition m'est sensible.

Je suis dans l'encre, ballotté sur l'eau sans voir ce qui me ballotte ainsi. La mer n'est plus qu'un immense trou noir. J'aurais bien aimé que les ténèbres m'enveloppent du manteau doux, familier et bienveillant que seule l'obscurité totale procure. Mais ce trou noir est bordé de lumière. Je distingue encore l'aube qui se déplace vers le nord en diminuant, puis elle finit par se confondre avec la lueur qui couvre la côte anglaise pourtant sous l'horizon. Derrière, c'est pareil sur la France, une lueur due à l'éclairage public qui a considérablement augmenté ces dernières années.

Pourquoi avoir peur de l'obscurité au point de vouloir dormir la lumière allumée ? Je ne comprends pas, cet outrage fait à la nuit me blesse car je sais ce qu'elle me donne. Et puis, quel gaspillage d'énergie pour rassurer le pèquenot !

Pas de lune aujourd'hui. Peut-être ne s'est elle pas encore levée. Je ne sais pas grand chose à propos de la lune, ni des étoiles d'ailleurs. Le ciel est clair et je vois bien la Voie lactée, je vois aussi des constellations dont je ne connais pas encore le nom. J'ai bien l'intention d'entrer dans l'intimité des astres, connaître leur course et me situer sur ma belle planète avec leur aide.

Je m'assoupis allongé sur un banc du cockpit, calé par un coussin. J'ai quand même pris la précaution de m'attacher à la ligne de vie qui court à plat pont le long de chaque bord. Une lame d'origine inconnue peut venir rouler le bateau et me faire partir à l'eau.

Le petit minuteur ne sonne pas très fort dans ma poche, je l'entends à peine. Je sors de ma torpeur, j'ouvre un œil et jette un regard circulaire. Rien. Je

tourne le minuteur d'un quart de tour et m'assoupis de nouveau...

Je suis dans une campagne plate, sans arbre, un énorme camion passe à toute vitesse devant moi dans un vacarme assourdissant. Le déplacement d'air me fait vaciller. Le bruit s'éloigne et la poussière est à peine retombée qu'une autre semi-remorque fonce en sens inverse...

Bon Dieu, un abordage ! Effrayé, d'un bond je suis sur pieds à scruter l'obscurité. Rien. Je tends l'oreille et fais lentement le tour du bateau. Rien que le chuintement rythmé de l'étrave qui taille la route. Fausse alerte, le quart d'heure n'est pas écoulé. Je suis content d'avoir su me réveiller au bruit, même s'il était imaginaire.

J'ai froid malgré un surcroît de vêtements, je suis humide, Jaoul aussi. Nous sommes couverts d'une rosée qui se dépose avec la nuit. J'ai froid et pourtant je n'arrive pas à me résoudre à rentrer au chaud dans la cabine à cause du risque de collision. Parce que dehors mes sens s'exercent en toute liberté, je reconnais les bruits, je les distingue les uns des autres, je vois les masses sombres des gros navires surmontés de leurs petites loupiotes qui les signalent et donnent leur route. Tandis qu'à l'intérieur, ce n'est pas pareil, je n'entends que le clapotis familier de l'eau qui glisse le long de la carène et les vagues qui frappent à contretemps, ça fait comme un liquide qu'on secoue dans un bidon pour en évaluer la quantité, alors je me sens comme invité par une sirène à relâcher ma vigilance, à m'abandonner au bercement, je ressens le bien être d'un enfant dorloté et ça me fait peur. Comme on ne peut s'abandonner au chant de cette sirène que lorsqu'on est au mouillage, je reste donc dehors à grelotter comme un imbécile

jusqu'à ce que je m'autorise quand même à aller me réchauffer et me sécher. Ce qui se passe, et ma peur vient de là, c'est que je n'apprivoise pas bien l'espace intérieur du bateau quand on fait route. J'aurais voulu pouvoir naviguer et veiller sans avoir à sortir dehors. Ce que j'avais prévu, ce va-et-vient entre ma couchette et la bulle, ne fonctionne pas. Je ne trouve pas le sommeil quand je retourne à ma couchette. Ce qui permet vraiment une veille et un sommeil alterné, c'est de dormir en position de veille, or l'installation sous la bulle ne me permet pas de m'assoupir, le siège est trop étroit et je ne peux m'y caler. Je vais y penser au retour et voir comment je peux réaliser un aménagement confortable.

Je trouve donc une solution. J'alterne entre séjour sur le pont pendant lequel je veille et je m'assoupis tour à tour, et séjour récupération de calories à l'intérieur. Au bout de quelques heures, je suis satisfait : ça marche, c'est formidable ! En allant périodiquement me recharger en calories, je goûte des séances d'assoupissement et de veille mélangés, j'éprouve un plaisir nouveau à flotter entre conscience et inconscience en ayant le sentiment de vraiment me reposer tout en assurant ma sécurité. C'est une sacrée bonne nouvelle, une révolution dans ma vie de marin. Ca faisait si longtemps que je n'arrivais pas à trouver mon rythme en mer ! J'avais fini par prendre mes quarts comme on prend un médicament infect et par accepter de ne pas trouver le repos dans ma couchette une fois le quart terminé.

J'ai amélioré mon système de sonnerie, j'ai fait un trou à la chignole dans le plastique du compte-minutes, j'ai passé un cordon dedans et noué celui-ci autour de mon cou. Le compte-minutes est donc plus près de mes

oreilles et contre ma peau, comme ça j'en perçois les vibrations. Le reste de la nuit se passe dans le plaisir du rythme trouvé.

L'aube grandit à l'est et la nuit s'achève. Le vent a encore faibli, la girouette en contre-plaqué ne répond plus très bien. Je la remplace par une plus grande et plus légère, c'est une fine toile de Nylon aux couleurs du pavillon national tendue sur un cadre en alu. Puis Eole nous lâche. Les voiles de Jaoul pendent lamentablement. Les écoutes se tendent et se détendent en faisant claquer les poulies au rythme du clapot. Je m'attends à me réjouir du spectacle de l'aurore. Hé bien ! non, pas d'aurore. Je suis furieux, il n'y a jamais d'aurore dans ce foutu coin, les lointains sont toujours bouchés. D'ailleurs c'est pareil pour les couchers de soleil.

J'ai envie de profiter de cette pétole. Piquer une tête dans la saumure rien que pour le plaisir, ça te dirait, Lapin ?

— Oui, mais je vais d'abord en profiter pour me laver !

J'enlève vite ma peau de nuit. Me voilà à poil dans le petit matin. Je m'asperge le corps d'eau douce avec un pulvérisateur de jardin. Je fais mousser ensuite le savon. Et hop ! au rinçage dans la Grande Bleue.

Hum… elle est plutôt grise à cette heure !

Je tiens mon petit bateau avec une corde pour ne pas qu'il s'en aille. Ca me rappelle le bassin du jardin des plantes, quand j'étais petit. La différence, c'est qu'on s'est trompé dans les dimensions. J'ai soixante-dix mètres d'eau sous les pieds, les bords du bassin sont loin et mon bateau est plus gros que moi. Mais tant pis, cette pensée fantaisiste me remplit de bonheur. Et puis,

prendre son bain en plein milieu de la Manche au petit matin, c'est un luxe que bien peu de gens peuvent s'accorder.

Je ne vais pas y moisir longtemps, l'eau est quand même froide.

Une fois revenu dans le cockpit, je m'éponge avec un gant de toilette que j'essore souvent puis, je me repasse le corps au pulvérisateur de jardin. Je renouvelle l'épongeage avec le gant. Une séance supplémentaire pour les cheveux et me voilà propre comme un sou neuf et complètement dessalé. Tout ça avec seulement deux litres d'eau douce. Ca c'est de l'économie !

Le pulvérisateur de jardin, c'est une trouvaille que je tiens d'un ami qui tenait absolument à l'embarquer avec lui lors une croisière en Corse que j'avais organisée.

Je prends beaucoup de plaisir à glaner çà et là des astuces qui simplifient la vie tout en lui conférant un certain luxe. Au fil du temps, ça finit par constituer une culture, un mode de vie dans lequel chaque partie de moi-même se reconnaît. En outre, les échanges de combines facilitent ma relation aux autres.

Ces ablutions m'ont creusé l'estomac. Je vais m'offrir un solide petit déjeuner en terrasse. D'abord sacrifier au rituel de l'allumage du réchaud : verser de l'alcool à brûler dans la coupelle autour du brûleur, l'enflammer, pomper un certain nombre de coups pour mettre le kérosène sous pression, attendre que l'alcool soit presque consumé, puis ouvrir le robinet du kérosène. Le bruit de lampe à souder qui sort du brûleur à ce moment, me surprend toujours.

Pendant que le lait chauffe, je me grille des tartines sur l'autre feu. Une odeur sympathique emplit le carré.

Dehors, une légère brume flotte sur l'eau, il fait beau et toujours pas de vent. Tant mieux. J'espère qu'il ne va pas avoir la funeste idée de se remettre à souffler avant que j'aie fini de manger.

Un bol de lait chaud mélangé avec le restant de chicorée de la Thermos, les tartines grillées avec de la confiture, tout ça étalé sur un banc du cockpit. Je suis allongé sur l'autre banc, adossé au rouf. Je savoure un instant de bonheur. Un petit déjeuner en terrasse avec vue sur la mer.

Un seau rouge avec un bout épissuré sur l'anse, je tiens l'autre extrémité du bout enroulée autour du poignet et je laisse tomber le seau à l'eau de façon à ce qu'il coule, puis, je le relève d'un coup avant qu'il ne soit trop rempli. Ensuite une giclée de produit vaisselle, et je procède à la phase terminale du repas.

Mes ustensiles lavés, je vide le seau dans le cockpit, et non pas par-dessus bord, pour ne pas virer à la mer par mégarde l'éponge ou la petite cuillère tombée au fond du seau. Une seconde puisée d'eau de mer que je verse sur la vaisselle pour la rincer, ensuite une troisième sur les dernières miettes qui glissent à la mer avec le restant de mousse par les dalots.

La matinée est bien entamée et la brume est toujours là. Elle paraît vouloir s'épaissir. Pour me dégourdir les jambes, je grimpe au mât à l'aide des échelons ; j'ai capelé mon harnais sur un stop-chute qui coulisse le long d'une drisse. Là-haut, je suis saisi par le spectacle. J'émerge au-dessus d'un voile de « barbe à papa » qui s'effiloche, s'ouvre et se referme, parfois me caresse et

m'enveloppe. J'y reste un moment, captivé et silencieux.

Après avoir appartenu au soleil, à la nuit, puis à la mer, j'appartiens maintenant au ciel.

Je suis à peine secoué, là-haut. Le calme, la tranquillité deviennent palpables. Dans ce silence, je perçois le moindre bruit : un poisson qui sort de l'eau, un navire qui corne au loin.

Un train de houle prend Jaoul par le travers. Je me cramponne tandis qu'il se dandine en donnant de la hanche dans la vague avec le bruit mat d'une planche qui frappe l'eau sur le plat. En même temps, les voiles battent et font cliqueter manilles et poulies.

Redescendu sur le pont, je n'ai rien à faire. Tout est calme, reposant, très reposant. Je m'endors sur la plage avant l'écoute du génois autour du poignet, l'oreille en alerte mais sereine.

Jaoul me tire par le bras, j'émerge de ma longue sieste. La brume a presque disparu, une légère brise donne du mouvement aux voiles. Il a l'intention de s'activer.

— Bon, j'arrive, pas la peine de s'énerver, de claquer des voiles comme ça !

Pour garder toujours le même cap, je fais passer mes voiles sur l'autre bord, je baisse la dérive avant et je règle le pilote. C'est reparti au petit largue, bâbord amures avec un petit sud sud-ouest faiblard. L'hélice du loch recommence à tourner, il affiche deux nœuds, une allure pépère.

Je sors un autre seau à l'usage réservé, un bleu cette fois, avec une corde épissurée sur l'anse lui aussi, mais avec un rebord pour le confort. Une feuille de papier journal pour ne pas salir le fond, un peu d'eau de mer et

me voici trônant au milieu de nulle part, goûtant la caresse du vent sur mes fesses nues.

J'avais accepté depuis longtemps de me blesser les fesses au bord des seaux communs, quand j'ai dégoté celui-ci par hasard en allant chercher du pétrole dans une vieille boutique, une droguerie tenue par des petits vieux. Le seau de toilette, un ustensile qui ne tombe pas en panne, pratique, simple et pourtant il se fait rare. J'ai fait le sacrifice du couvercle qui ne sert pas. Les toilettes de Jaoul avec vannes et pompe ne servent que par mauvais temps. Et encore ! Je m'y sens trop à l'étroit. C'est plutôt pour les amis en visite.

L'affaire conclue, un rinçage à l'eau de mer et le seau bleu disparaît au fond d'un coffre, jusqu'au lendemain.

Cette deuxième journée de mer s'avance et je me sens mieux qu'hier. La longue transformation qu'apporte le voyage a commencé. J'ai cap Lizard par le travers, mon estime est bonne et je continue sur la même route sans rien changer. Je suis sur le couloir des cargos qui descendent le long des côtes anglaises. Ils se font plus discrets de ce côté-ci de la Manche.

Le car-ferry de la ligne Le Havre Rosslare arrive à ma hauteur, c'était un point sur l'horizon il y a quelques instants. Il disparaîtra bientôt et je retournerai à mon tête-à-tête avec la mer. Pour le moment, je distingue des passagers qui s'agitent derrière les vitres des cabines, ils me font coucou, je leur réponds d'un grand signe du bras. J'aime ces rencontres furtives où le cœur est disposé à s'ouvrir grand.

Cap Lizard a allumé son phare. Un éclat. Puis rien pendant trois secondes. Et de nouveau un éclat. Il dit :

« je suis cap Lizard » et il va répéter son nom toute la nuit sans se fatiguer, sans même s'occuper des embarcations qui croisent au large. Il s'en fout. Un éclat, trois secondes. Un éclat, trois secondes. Un éclat...

Quand les phares s'allument, c'est l'heure où les gens mettent les pieds sous la table et la main sur la télécommande du poste de télévision. Chacun se niche dans son intérieur douillet. Derrière les portes closes, je sens la chaleur du foyer, l'odeur du bœuf mironton qui mijote sur le coin du gaz. Des gosses sautent sur les genoux du papa, chacun raconte sa journée...

— Alors Lapin, t'es où, là ?

Je me surprends à gamberger, à oublier de me préparer pour la nuit.

Je me fais réchauffer un cassoulet en boîte puis je reprends le rythme de veille au quart d'heure. Allongé sur un banc du cockpit et calé par un coussin, je mange dans la gamelle. Posée sur mon ventre, elle me réchauffe.

Mon repas avalé, je reste longtemps comme ça.

Ce soir, mon âme n'est pas partie avec le soleil, bien que le paysage n'ait pas changé depuis hier, et le cap non plus. Non, ce soir ce n'est pas pareil, je me sens plus fort, plus disponible, plus léger aussi. C'est comme si j'étais en train de muer. La vieille peau d'habitudes grises est restée dans les eaux françaises. Elle me collait aux os sans faire d'histoire. Enfin, presque... Je ne savais pas que j'avais ça... Et je ne savais pas, non plus, que je pouvais m'en débarrasser. Pourtant, je crois savoir comment elle s'installe : c'est précisément quand on s'installe, quand on reste trop longtemps à l'escale, alors qu'on n'a plus rien à y faire. Je sais maintenant

comment elle peut s'en aller : quand on pousse une envie, un rêve, jusqu'au bout, même si le goût est parti et que tout nous pousse à surtout ne rien entreprendre. Bon Dieu ! Ce qui m'épate le plus là-dedans, c'est que c'est elle, cette peau, qui décide de l'opportunité de s'en aller, et même du moment où elle va le faire.

Il fait nuit et les Sorlingues sont en vue ou plutôt le phare de Peninnis Head sur Sainte Mary, la maîtresse île. Pour ne pas risquer Jaoul dans une navigation à l'aveuglette, je m'approche à cinq milles et je prends la cape. Foc à contre et barre sous le vent, Jaoul s'immobilise. Légèrement gîté, il dérive un peu en travers des vagues. Le vent a cessé de siffler dans les haubans, tout est calme, il est une heure du matin. Dès qu'il fera jour, j'entrerai dans l'archipel.

3

Les Iles Scilly

Non, je ne peux plus nommer ces îles « Les Sorlingues » ! Plus personne ne les appelle comme ça. C'était du temps des cap-horniers.

Au retour de leur long voyage, quand ils apercevaient les Sorlingues, les marins se voyaient déjà à quai dans les bras de leur belle et leur attention avait tendance à se relâcher. Dans la tempête, c'était souvent fatal.

Les Sorlingues sont le lieu où errent les âmes de ces marins péris, trahis par une mer en furie, jalouse de leur bonheur si proche.

Le mythe des cap-horniers ne colle pas à l'image du vagabond nautique qui recherche les îles pour leur beauté sauvage, pour goûter à l'âme des choses loin de l'agitation du monde. Ce nom-là, je le gardais pour faire plus marin, souvenir de lectures d'enfance, une époque disparue, comme celle des cap-horniers d'ailleurs.

Un va et vient d'annexes avec leur petit moteur pétaradant, des éclats de voix me tirent du sommeil. Il est près de midi à ma montre, de grands traits de lumière filtrent par la bulle. C'est grand soleil dehors, j'ai bien dormi et je suis en pleine forme. Je me suis glissé au petit jour parmi les voiliers endormis et j'ai

mouillé sans faire de bruit à Porth Cressa sur Sainte Mary.

Debout sur une marche de la descente, les bras à plat sur le rouf et le menton sur les mains, j'observe autour de moi. C'est une position que j'aime et je passe souvent du temps ainsi.

Le bateau le plus proche a une allure bohème avec son linge qui sèche dehors, ses vélos attachés au bastingage et plein d'autres objets usuels sur le pont. C'est une goélette en ferrociment d'environ quatorze mètres. J'ai reconnu le matériau à cause de l'aspect légèrement bosselé de la coque (il est vraiment difficile d'obtenir une surface bien régulière avec du ciment). Il bat pavillon canadien. Le capitaine, un gars aux cheveux bruns frisés, circule à toute allure entre les bateaux sur une plate à voile livarde. Il a une parfaite maîtrise de l'engin. Une fois rendu le long de son bord, il roule la voile avec le mât, le démanche et le met sur le passavant, puis il grimpe à son tour après avoir amarré la plate à un chandelier. Ah ! ce qu'il me fait envie.

J'aimerais moi aussi me bricoler une plate comme celle-ci et filer dans les mouillages, fouiller la côte dans les moindres recoins, toiser Jaoul de loin et les autres voiliers, aller dans l'anse d'à côté voir si le mouillage est meilleur. Bien que mon bateau soit trop petit pour que je puisse en ranger une sur le pont sans qu'elle ne gêne pour la manœuvre, c'est une idée à retenir pour me déplacer dans les lagons polynésiens.

Tiens, pour la première fois, je parle de Polynésie ! Je m'étais pourtant refusé à envisager une quelconque navigation future avant d'avoir fait le bilan de celle-ci. C'est qu'il y a quelque chose qui pousse là dessous sans faire de bruit.

Jaoul avant le grand départ

Sur Alida, la goélette en ferrociment, l'homme s'affaire maintenant à épissurer un câblot tandis qu'une très jolie femme épluche des légumes et prépare le repas. Elle est brune aux yeux bleus, la peau hâlée, elle porte un tricot de marin rayé moulant et un paréo noué à la taille. Mon regard se pose longuement sur sa silhouette puis, quand elle disparaît à l'intérieur l'ouvrage fini, il s'en détache pour suivre la forte tonture du pont et contempler les arabesques qui ondoient sur la coque verte, jeu du soleil avec l'eau qui bouge. J'ai l'impression que ce bateau cherche à me parler de quelque chose d'intime ; il y a quelque chose de familier qui remonte et s'épanche en moi, comme une sensation d'harmonie retrouvée. Le sentiment que c'est ça, ce dont j'ai toujours rêvé. J'essaie de me souvenir des situations passées qui évoquaient en moi ce même sentiment et ça revient doucement...

C'était avec des gens comme ceux-là, bohèmes, sûrs de vouloir construire une autre société, plus aimante, plus belle. Ils avaient pour eux l'aplomb et la désinvolture que je n'avais pas et ça m'attirait. On se rencontrait l'été autour d'un feu avec une guitare, ou dans une maison retapée, toujours dans un coin sauvage et ensoleillé, on était plein de bonnes idées sur la beauté des choses simples, sur le dépouillement. J'étais fasciné par cette représentation d'une vie idéale qu'il me semblait voir se dérouler devant moi...

Je croyais ces fantasmes disparus depuis longtemps, et me voilà enjôlé de nouveau alors que je suis précisément en train de vivre ce retour à la nature avec mon bateau, loin du monde. Peut-être est-ce parce que je n'ai pas de femme avec moi, que mon âme se projette sur la vie des gens d'à côté ?

Mais des femmes, je n'en ai pas manqué ! D'abord la mienne, celle avec laquelle j'ai eu mes enfants, depuis longtemps envolés : on s'est quitté, nos chemins divergeaient. Ensuite, Bevinda, ma petite fleur de printemps, celle qui correspondait le mieux à mon caractère, une nomade dans l'âme. C'est sûr, elle aurait embarqué avec moi sur Jaoul, mais elle est venue trop tôt dans ma vie, ce projet n'avait pas encore germé. Et puis, je ne pouvais pas me résoudre à quitter mes enfants encore jeunes à l'époque. Enfin, Marie-Christine. Malgré ses deux enfants encore jeunes que j'accepte volontiers à bord, elle n'a pas osé embarquer pour une longue durée à cause de son mari qu'elle ne s'est pas résolue à quitter. Il est vrai, je n'offre aucune garantie de sécurité matérielle, elle sait aussi que je ne renoncerai pas à mon projet pour aller l'attendre chaque jour à la sortie du bureau.

L'image de ce beau couple tente de me faire cruellement ressentir la solitude. Oui, c'est vrai, j'aimerais avoir une compagne à mes côtés qui ait envie de vivre cette vie errante à laquelle je me prépare. Je ne désespère pas de la rencontrer lors d'une escale.

Et puis ça n'a pas d'importance.

Je quitte mon poste d'observation, j'ai du levain à préparer si je veux avoir du pain frais demain.

J'ai mis le levain à gonfler dans un saladier en plastique recouvert d'une serviette, à l'abri des courants d'air, puis j'ai eu envie d'aller à terre. J'ai tiré l'annexe du poste avant où je la remise à moitié dégonflée. C'est: une chambre à air de tracteur sanglée pour faire une étrave, avec une toile dessus, une annexe copiée sur celle de Moitessier. Je l'ai gonflée avec un petit compresseur que je branche sur la prise allume-cigares

du bord. J'en ai une autre plus grande en caoutchouc à structure pliante, toute neuve, que je réserve pour le transport des équipiers quand il y en aura.

Je godille à genoux avec une pagaie devant la proue, chassant l'eau alternativement de chaque côté. Les autres plaisanciers sont là à regarder l'étrange embarcation qui avance sur l'eau. Ils ont perdu l'habitude de voir des choses simples mises en oeuvre et j'ai mon petit succès.

À terre, après quelques pas, on voit de l'autre côté de Porth Cressa, c'est là qu'il y a le vrai port de Sainte Mary, avec une jetée et des coffres partout pour s'amarrer, des coffres payants bien sûr.

Le poste des carburants est en retrait de la jetée. Un bonhomme en salopette verte pousse un baril à roulettes surmonté de deux ampoules doseuses en verre. Il s'arrête et tend le tuyau à un homme debout sur son bateau accosté le long de la jetée. Les ampoules se remplissent et se vident alternativement sous l'effet de la pompe que le type actionne avec un levier. Le plaisancier paye et les billets vont dans un sac en cuir à fermoir métallique qu'il porte en bandoulière. Il rend la monnaie et, l'affaire réglée, renvoie d'un coup d'épaule son sac dans le dos puis repart vers le poste à carburant décidé à remplir de nouveau son fût pour une nouvelle délivrance.

Le va-et-vient dure un bon moment puis s'arrête. Non pas à cause des bateaux, il en reste encore à servir, mais l'homme s'interrompt à l'instant même où l'heure de quitter a sonné. Rigueur toute britannique, je pense ! D'ailleurs, pour que personne ne soit surpris, les horaires de distribution sont écrits en rouge sur une pancarte fixée sur l'une des deux citernes du poste.

Ce mode de distribution archaïque a quelque chose d'attachant, je ne sais pas pourquoi il subsiste en Grande-Bretagne. C'est agréable de voir qu'ici la modernité n'a pas tout recouvert de son voile uniforme.

Hugh Town est la seule agglomération de l'île. C'est une rue, sur un isthme, qui va se perdre dans la lande, avec des maisons en granit, des magasins et un estaminet, un petit pub quoi ! Une pancarte découpée aux formes d'une sirène fixée sur le mur indique son nom : « Mermaid ».

J'aime l'ambiance des pubs anglais, mais je n'arrive pas à y trouver à consommer une boisson qui me plaise. Une fois, dans un endroit de ce genre, j'ai provoqué le rire des clients en osant demander un lait-fraise. Depuis, je fais attention avant d'entrer. Ai-je envie d'une vodka-orange ou de quelque chose comme ça ? Ma foi non ! Comme je n'aime pas la bière et qu'on n'y sert que des boissons alcoolisées, je ne vais pas y aller.

Tous les équipages se retrouvent au Mermaid. J'imagine d'ici leurs conversations. L'un raconte sa traversée, ça rappelle à un autre un moment difficile qu'il a dépassé avec brio il y a deux ans en allant aux Shetlands. Un troisième saisit au vol l'occasion de raconter aussi son histoire : « T'es allé aux Shetlands ? Moi aussi ! Quel temps t'as eu ? Moi j'ai eu des vagues énormes qui montaient jusqu'aux barres de flèches. » Je les connais ces histoires, elles se ressemblent toutes et je ne déteste pas y mettre mon grain de sel pour attirer l'attention, histoire de sentir de près cette fraternité d'un soir. On se fait mousser, ça fait du bien mais, avec mon anglais médiocre, je n'y trouverais pas mon plaisir.

Jaoul avant le grand départ

Dans l'après-midi, tandis que je flânais sur l'île, le vent est tombé. Le soleil est présent. Ce sont peut-être les prémices d'un bel été chaud.

En regagnant mon bord, je pagaie doucement dans l'eau lisse sans la troubler. Jaoul est là-bas, il attend sagement mon retour en tirant doucement sur son mouillage. Quand j'arrive prés de lui, j'attrape la chaîne d'ancre puis, je saisis l'étrave avec une main de chaque côté pour lui dire mon plaisir de le retrouver comme je saisirais mon chien pour lui faire un « boujou » sur la truffe. Mais, je me contente de caresser son métal rêche. Ensuite, je me déhale tranquillement le long de la coque jusqu'à l'échelle de coupée qui pend à l'arrière, sur bâbord. J'agrippe le pavois, les filières, puis un chandelier que je tiens fermement tandis que je me mets debout. Je reste vigilant tant que mes deux pieds ne sont pas encore posés sur les barreaux de la petite échelle, car le boudin de caoutchouc est joueur, il a vite fait de se dérober et on est parti à la patouille sans avoir eu le temps de dire « ouf » (ça ne fait pas plaisir, surtout quand on s'est bien habillé pour aller en ville). J'aime regagner mon bord, m'y blottir comme un bernard-l'ermite en sa coquille (ou parfois en son bouchon de flacon à shampooing, ça s'est déjà vu).

La buée s'échappe par l'ouverture de la descente tandis que les nouilles s'égouttent dans l'évier. Je prépare le repas du soir. Un steak, le dernier avant longtemps, avec des nouilles au gruyère pleines de fils.

Le soir tombe, le pinceau du phare de Penninis Head commence à balayer le ciel et croise celui de Bishop rock. En peu de temps les bouées des chenaux se sont toutes allumées. Ca clignote de partout sur l'eau

Une lumière jaune filtre à travers les hublots d'Alida. Là, dans cette coquille, ce sont deux bernard-

l'ermite qu'il y a ; chaude présence amicale que je ne connais pas encore. Demain sûrement.

Plus loin, d'autres coques projettent leur pâle lumière qui frémit sur l'eau. Je ferme l'écoutille.

— À table !

La nuit a passé et je suis encore couché quand quelqu'un cogne sur la coque.

— Bon Dieu ! Mais qu'est ce qui vient me faire chier à cette heure. Encore un « harbour master » qui réclame son fric. Ils ne pensent qu'à ça ces mecs-là ! J'ai pourtant pris mes précautions pour ne pas avoir à payer.

Je me lève de fort mauvaise humeur. Tandis que j'enfile un pantalon, je prépare quelques mots en anglais pour l'accueillir fraîchement.

— Bonjour, je viens t'rendre une p'tite visite ! Et cela dit en français avec l'accent délicieux du Canada.

— J'suis Robert Latable, du vaisseau Alida !

Il ne manque pas d'air celui-là pour appeler « Vaisseau » son bac à fleurs en ciment. Je souris, il poursuit :

— J'viens voir comment est construit ton vaisseau, j'suis pas mal intéressé par les coques !

Et la conversation s'engage sur la structure de Jaoul et de l'aluminium épais qui en fait un vrai bateau « tous-terrains ». Ca permet de faire du rase-cailloux sans se faire trop de soucis.

Puis, il me parle de la construction du sien qui a duré cinq ans, au Québec: « nous étions vingt pour cimenter la coque en une seule fois afin d'éviter la formation de fissures dans le matériau ».

Je perçois une grande volonté chez cet homme, un esprit d'entreprise, et puis aussi peut-être un besoin

permanent d'activité. Il a réalisé lui-même la construction entière de son bateau. J'admire toujours chez les personnes de ce genre, non sans une petite pointe d'amertume, les qualités de résistance à l'effort, d'opiniâtreté dont ils font preuve et qui me font, me semble t'il, souvent défaut. Tout de même, avec le temps, je suis arrivé à me rendre compte, qu'avec mon tempérament nonchalant, par des chemins détournés j'obtiens souvent les mêmes résultats. Pour cela, je calcule, je réfléchis longuement pour trouver les solutions qui me coûtent le moins. Je fais simple et si la chose n'est pas possible, eh bien ! j'apprends à m'en passer.

Robert est reparti après avoir partagé mon petit déjeuner. Je l'aurais bien suivi, mais il me faut cuire mon pain et préparer ma navigation entre les îles, une navigation minutieuse pour pouvoir fouiner entre les cailloux l'esprit tranquille. On se revoit ce soir, il m'a invité à son bord pour le dîner.

À la brune, me voici sur ma chambre à air cinglant vers Alida, un morceau de pain encore chaud et une bonne bouteille de Bordeaux dans le sac à dos maintenu haut pour ne pas mouiller. Je suis sûr de leur faire plaisir à mes cousins de la Belle Province, du Bordeaux, là-bas ils ne doivent pas en boire souvent, je veux dire du bon. Un vilain clapot s'est établi à la faveur du flot que renforce un petit nordet un peu frisquet. À souquer ferme, il ne faut pas s'attarder.

J'arrive enfin sur Alida. Je monte à bord. Je n'ai pas pu éviter d'embarquer et mon pantalon est trempé jusqu'aux genoux. Tant pis pour la présentation.

Il a du pied dans l'eau ce bateau, il ne s'est pas enfoncé sous mon poids quand j'ai grimpé dessus. Mais ma présence n'est pas pour autant passée inaperçue. La porte du dog-house s'ouvre.

— Viens-t-en vite à l'intérieur, c'est pas un temps à moisir dehors ! dit Robert.

En entrant, je suis saisi par la grande clarté qui règne. Je découvre un bateau vaste qui pourrait accueillir au moins une dizaine de personnes.

— J'te présente Angèle, ma femme, Angèle Charmançon !

C'est bien cette jolie femme qui, de mon bord, m'a fait plonger dans des pensées un peu nostalgiques. Elle est quand même assez grande, pas plus de trente-cinq ans, de fines rides marquent son front et les côtés de sa bouche qui affiche un franc sourire. Ca montre une femme qui ne ménage pas sa peine. Elle a du prendre une part importante dans la construction du bateau. D'ailleurs, elle est encore en train de s'affairer, elle fait à manger et cela ne paraît pas lui peser.

Robert me fait visiter Alida.

La cabine arrière contient un grand lit double. Des hublots permettent une vue directe sur la mer tout en restant au lit. Entre les hublots sont fixées des étagères pleines de livres. Deux haut-parleurs ornent les deux angles arrière de la cabine tandis que la chaîne haute fidélité est dissimulée dans un placard. Un espace permet le passage autour du lit, sauf la tête qui colle au tableau arrière. La cabine est tapissée de jolis tissus orientaux colorés ; c'est un endroit rêvé à l'escale pour musarder tout en observant ce qui se passe sans être vu.

Une porte sur bâbord ouvre sur une coursive qui débouche dans la cuisine bien équipée avec un

congélateur, une hotte à fumées électrique au-dessus de la cuisinière à gaz, un réfrigérateur.

Sur tribord, une cabine étroite avec deux couchettes superposées et un poste de veille confortable sous une immense bulle de Plexiglas. Cette cabine ouverte sur le carré se termine par un coin navigation fort bien fourni en instruments électroniques y compris un ordinateur de bord.

Au milieu, le compartiment des machines avec le groupe électrogène, le compresseur de bouteilles de plongée, l'appareil à dessaler l'eau de mer, le chauffage par air pulsé.

Puis le carré vaste et bien éclairé, des couchettes superposées sur bâbord.

Viennent une soute à voiles et un atelier, un cabinet de toilette et, en face, une cabine de douches avec eau chaude.

Ensuite une grande cabine à lit double aussi douillettement garnie que celle de l'arrière. Enfin, le compartiment destiné au mouillage se referme sur l'étrave.

Je suis surpris de ne pas entendre le bruit du clapot sur la coque. Pourtant il y a du clapot, j'en sais quelque chose. Ce doit être le bordé en béton qui protège du bruit.

Un pot-au-feu, voilà ce que nous mangeons ce soir grâce au congélateur et au savoir-faire d'Angèle. Il vient rompre mon rythme à trois temps : riz, nouilles, patates. L'air marin a creusé nos estomacs. Affairés à les remplir, nous n'entendons plus que le bruit des fourchettes.

Quand les assiettes sont vides, la conversation reprend. Les langues se délient et vont bon train aidées par ce goûteux Bordeaux. Chacun raconte son histoire,

comment il en est venu à naviguer. J'apprends que Robert est professeur de mathématiques en congé sabbatique pour plusieurs années, Angèle est journaliste. Ils financent leur voyage en écrivant dans des revues nautiques du Québec. Ils ont aussi créé un site Internet sur lequel ils racontent leurs pérégrinations avec des reportages sur les pays visités à destination des écoles du Québec qui se sont associées à ce projet pédagogique. Je comprends mieux pourquoi ils sont si bien pourvus en appareils gourmands en électricité qui sollicitent beaucoup les réserves de fioul du bord ; leurs revenus doivent être confortables pour leur permettre de passer souvent à la pompe.

Demain, ils partent vers l'Écosse puis vers les côtes de Norvège, la mer Baltique et Saint-Pétersbourg. Ensuite ils descendront le long des côtes de Hollande, de Belgique, de France, d'Espagne peut être, et franchiront l'Atlantique pour gagner les Antilles ou bien le Brésil. Combien de temps pour faire tout ça : un an, deux ans ? Ils ne savent pas. « On verra bien ! » disent-ils.

La soirée est bien avancée et l'alcool de poire des parents de Robert commence à nous égayer sérieusement.

Ce n'est pas tout ça, mais il faut que je rentre, j'ai de la route à faire, moi ! Et j'ai besoin de toute ma vigilance pour ne pas rater Jaoul. C'est que ça souffle frais dehors : un vent qui porte à terre fort heureusement. Au pire, si je n'arrive pas à étaler, je suis bon pour passer la nuit sur la plage.

Si le vent portait au large, je ne risquerais pas l'aventure pour me retrouver en pleine mer au petit matin, seul sur ma chambre à air. Je demanderais sûrement à coucher sur place ou bien je demanderais

qu'on m'assure avec un câblot noué autour de la taille depuis Alida. Je pense à tout ça tandis que je me prépare à quitter cette chaude ambiance pour me replonger dans le froid, l'obscurité et l'humidité. J'ai besoin de courage pour m'arracher d'ici.

Prendre congé de mes amis sans plus attendre et me plonger dans l'action.

Bon ça y est, j'ai réussi à attraper Jaoul. La traversée a été remuante. J'ai du appuyer sur les pagaies sans relâche, monter au vent pour me laisser rabattre sur Jaoul. Je suis trempé jusqu'à la ceinture, le bas de mon chandail est trempé aussi. Les Dock-sides ? n'en parlons pas. Ces chaussures de pont vieilles de deux décennies ne connaissent presque jamais le sec. Elles sont pourtant toujours en bon état, malgré leur couleur passée.

Je suis de nouveau seul et j'ai froid, même après avoir mis des vêtements secs et allumé le petit poêle. Jaoul me paraît bien petit. Il fait trop sombre avec la lumière de la lampe à pétrole. Il bouge avec l'eau agitée. J'ai un vieux coup de cafard. Ca ne viendrait pas de mon coup d'annexe humide ? Non, c'est la solitude sûrement... Oui la solitude... Mais la solitude a bon dos, elle n'explique pas tout. Il y a sûrement autre chose, quelque chose de plus subtil, de plus insidieux aussi. Je cherche... ça me revient... Ah oui ! je crois savoir... je sais maintenant ce qui s'est passé.

— Ô mon Jaoul, j'ai été subjugué par les gens d'Alida et je t'ai trompé ! Leur belle aisance, leur assise sociale, leur beau couple, leur... Ah ! comme leur réussite m'a fasciné. Et je n'ai pas fait attention, je me suis fait embarquer par une vision romantique que j'ai confondue avec la réalité, une habitude ancienne, une

nostalgie de jeunesse qui souvent me détourne de mon chemin. La réalité de ceux d'Alida n'est pas la mienne ! Moi c'est autre chose, nom de Dieu, et ça a autant de valeur pourtant !

Je suis triste, j'ai le sentiment d'avoir trahi mon âme et mon projet, je ne me suis pas respecté. C'est trop pénible à vivre. J'ai besoin de réparer pour aller mieux.

L'idée de me livrer à un rituel d'expiation me traverse l'esprit. Non, pas d'expiation, quel vilain mot ! C'est de réconciliation dont j'ai besoin avec Jaoul, avec ce que représente ce voyage pour moi.

Puis l'absurdité de la chose m'apparaît. Un rituel, moi le sans religion ? Le simple accueil de l'idée me fait me sentir mieux. J'hésite pourtant. Le côté farfelu de la mise en scène à laquelle j'envisage de me prêter finit par me séduire et chasse mes réticences. Mais je ne veux pas tomber non plus dans l'exaltation que promet une bouffonnerie. Je veux rester calme, retrouver mon centre, m'enraciner davantage dans mon aventure personnelle et unique avec Jaoul. C'est ça le but du rituel que je vais mettre en pratique.

Je prends un bol que j'emplis d'eau minérale, puis me saisissant de la balayette, je monte sur le pont et je fais le tour de Jaoul en l'aspergeant.

Je rentre, soulagé, avec une envie de rigoler en prime. Toutes mes sombres humeurs sont parties.

Je m'enfouis dans la bannette étroite, celle sous le passavant, avec la ridelle, pour me blottir mieux. Avant de m'endormir, je ne peux pas m'empêcher de penser à l'acte que je viens de faire, c'est ce qu'on appelle un acte sacré. L'image de Jeanne d'Arc me vient à l'esprit, je comprends désormais le besoin qu'elle a eu de sacrer Charles VII roi de France. C'était pour croire plus en

son aventure et emporter l'adhésion des gouvernants de l'époque. Drôle d'histoire quand même !

Ce matin, je me suis réveillé de bonne heure et de bonne humeur parce que j'attends Angèle. Elle m'a dit qu'elle tenait à visiter Jaoul avant de lever l'ancre. Je lui ai préparé un bon café avec des tartines beurrées au beurre salé et de la confiture. Du beurre salé ? J'en ai cinq kilos dans un bocal en polyéthylène étanche, recouverts de saumure pour ne pas qu'il rancisse.

Attendre une jolie femme comme Angèle, suis-je présentable ? Trop tard ! Jaoul s'enfonce sous le poids d'Angèle qui grimpe à bord.

— Salut l'ami. T'as bien digéré mon pot-au-feu, hein ?

— Oui, très bien.

Je la prends par les épaules et je l'embrasse. J'avais envie. Elle ne semble pas gênée. Ses joues sont fraîches et douces. Elle regarde partout. Je sens que Jaoul lui plaît comme ça, d'emblée. Je lui montre le système de double dérives qui permet une excellente stabilité de route à toutes les allures, puis le gouvernail extérieur et son système de barre automatique ; on en avait parlé la veille.

Dans la cabine, elle fait glisser sa main sur les emménagements. La décoration lui plaît, j'accompagne son regard : des cloisons blanches bordées de montants en bois naturel clair, un vaigrage en lattes de PVC, blanches aussi, facile à nettoyer. Avec Angèle, c'est comme si je voyais mon bateau pour la première fois. C'est vrai qu'il est beau mon bateau. Pour la surprendre, j'ouvre une trappe dissimulée dans le vaigrage du rouf. Elle laisse apparaître une arbalète en deux morceaux que je m'empresse d'assembler.

— C’est pour quoi faire qu't’as emmené ça ? dit-elle.

— C’est pour chasser quand j’en aurai l’occasion, quand je serai dans des contrées sauvages.

— Pourquoi qu't’as pas pris un fusil ?

— Non, j’aime pas les fusils, ça fait trop de bruit. J’ai plutôt envie de rester discret. Et un fusil, ça rouille à l’air marin et ça demande de l’entretien, il faut acheter des cartouches, tandis qu’avec une arbalète, je peux récupérer les carreaux une fois tirés, voire même les fabriquer facilement.

Nous nous asseyons devant nos bols fumants. Je poursuis :

— Tu sais, j’ai une envie profonde de subvenir à mes besoins en utilisant de préférence ce que dispense la nature sauvage, mais je veux pas être un prédateur boulimique, inconscient et bruyant comme l’homme moderne. Non, je veux être autrement, je veux être un prédateur parcimonieux, je veux affûter mes sens à l’art de la chasse et rendre ainsi à la nature, toute la reconnaissance et le respect que je lui dois.

Elle reste silencieuse, la tartine en l’air à demi mangée, l’empreinte de ses dents en demi-cercle. Moi aussi, je me tais à présent. Elle plonge le reste de la tartine dans le café tout doucement et avance l’autre main, caresse la mienne et la retire aussitôt.

— Ca me touche c’que tu dis là. J’ai des racines Amérindiennes, tu sais !

Le repas se poursuit dans un silence un peu gêné, rempli d’émotion. Puis, la conversation reprend sur des sujets sans grande importance, parce que nous nous sommes rencontrés sur l’essentiel et que nous voulons en rester là ; parce qu’il y a la vie et qu’on ne peut pas en changer le cours à chaque fois qu’un sentiment profond nous habite.

Elle se lève pour partir, je me lève aussi. Elle se tourne vers la descente et se ravise visiblement émue. J'ouvre mes bras. Nous nous étreignons doucement.

Ma bouche sur son cou, au creux de son épaule, sa peau fine et hâlée au goût de sel, mon nez qui respire son abondante tresse. Ses seins contre ma poitrine, son ventre contre le mien, ses cuisses, ses genoux. Mes mains veulent garder le contour de son corps. Je la serre tendrement, un délicieux miel coule de mon cœur. Angèle !...

Puis elle s'écarte délicatement. Elle dépose un tendre baiser sur mes lèvres et lentement sort sans rien dire.

La voilà, avec la plate, qui file sur l'eau. Une grâce et une précision qu'elle n'a pas à envier à Robert. Je la regarde monter à bord d'Alida. Elle me fait signe du bras avant de disparaître à l'intérieur de son bateau.

Je suis sous le coup de sa visite. Son odeur, sa présence, ses gestes emplissent encore le carré. Combien de temps a duré cette étreinte ? Quelques secondes, pas plus, mais ça m'a paru long, long. Le temps s'était arrêté.

Je n'ai pas pu rester là à les voir partir, j'ai levé l'ancre avant eux et Jaoul tire des bords dans St-Mary's Road. Les voiles bien bordées lissent le vent. Au virement, le cabestan s'emballe en cliquetant quand j'embraque l'écoute. Vite tournée au taquet, elle se tend en craquant. Il fait bon s'activer après un temps d'escale. Jaoul paraît satisfait, il croche dans l'eau et tient son cap. Mon pantalon flotte au vent, mes cheveux aussi, ça revigore le bonhomme. Un ciel bleu, des cumulus de coton blanc qui défilent ; le soleil aveugle et la mer scintille.

Puis l'idée d'arrêter le bateau pour grimper au mat.

Jaoul est à la cape et là-haut je m'emplis du spectacle. La transparence de la mer, les nuances des couleurs allant du bleu au vert en larges ocelles, turquoise, émeraude, outremer parfois ; du varech accroché à quelques roches perçant le fond sableux fait des taches d'un vert très foncé, presque noir. Et le semis de cailloux des îles ? Les plus grandes sont vertes d'herbes, cernées de sable blanc, quelques maisons basses se blottissent dans les creux pour se garder du mauvais vent d'hiver.

Gavé d'air et de lumière, je remets en route et m'en vais échouer entre les îles de Tresco et de Bryer.

J'ai porté la chambre à air hors d'atteinte du flot, comme ça je pourrai rentrer à bord sans attendre la prochaine marée basse. Puis, je m'allonge sur le sable presque chaud, racle avec le talon, m'enfouis les pieds, les mains et laisse les grains fluides me couler entre les doigts tandis que des images me reviennent : ce matin, ce moment si intense, Angèle...

Angèle, Robert, où sont-ils à cette heure ? Au près bon plein, Alida gagnant dans le nord.

Les enfants du Québec pianotent sur leur ordinateur et découvrent avec bonheur les images et les textes d'Angèle. Ils rêvent devant ces mers lointaines, ces îles et ces rivages inconnus. Une image se fige à l'écran : c'est Robert qui pêche et Angèle, les cheveux barrant sa bouche, brandit une étoile de mer.

Des enfants, Angèle en a-t-elle laissés au Québec ? Je lui ai même pas demandé. Ah, je lui en aurais bien fait, moi, des enfants !

Angèle et moi, avec nos deux têtes blondes qui jouent avec des bébés crabes, penchées sur un seau à moitié rempli d'eau de mer, sur un Jaoul plus grand.

— Lapin, t'es où? là encore...

Angèle dans les mers du Sud, belle comme tout, nue sous le soleil. Comme elle est belle ! Angèle.

Un pâté de corail, Alida éventré dessus. Non, pas ça ! Angèle, ma chérie, ne t'occupe plus de moi je t'en prie, continue ton voyage. Va donc avec Robert ! ton solide compagnon...

Je me lève, je vide mes chaussures ensablées et secoue mes affaires. Un sentier mène à une ferme que je dépasse et je poursuis ma marche vers Samson Hill pour découvrir la vue sur le Sound et sur Tresco de l'autre côté. Des « gigs » sont mouillés. Ce sont de jolies barques très fines qui permettent aux jeunes de chaque île de se mesurer à la course à la rame. Marcher me détend. Je renoue avec la terre ferme et avec ce paysage sans arbre fait de chemins sans revêtement, de petites maisons au toit de tôle ou de carton goudronné, et de petits jardins propres et bien délimités où poussent les légumes des habitants. Plus loin, c'est la lande jusqu'au sommet de l'île.

Je termine l'escale aux Scilly par un petit retour à Porth Cressa. J'ai passé les deux derniers jours à sillonner l'archipel, à en raser les cailloux, à en prendre la mesure, puis à l'entourer de mon sillage pour le faire mien, et je suis rassasié.

Il faut me préparer pour la prochaine traversée, c'est-à-dire : dégonfler l'annexe, ranger le bateau, verrouiller les planchers, puis tracer sur la carte la route à l'estime vers l'Irlande. La prochaine escale, c'est Baltimore.

4

La mer d'Irlande

J'ai levé l'ancre vers neuf heures et demie ce matin, et je suis passé au nord de St-Mary pour embouquer Crow Sound. C'était pour le plaisir de voir une dernière fois les couleurs du lagon, les franges de sable blanc, et tirer des bords histoire de défroisser les voiles (c'est souvent ce qu'on dit quand on veut se mettre en jambes avant un long bord ou bien pour sortir de la mollesse de l'escale).

J'ai maintenant les Scilly dans le sillage, cap au trois cent dix. Le pilote est réglé, les voiles aussi. Jaoul se déhale gentiment à presque huit nœuds au grand largue, bâbord amures. Je n'ai plus qu'à me la couler douce et si tout se passe bien, j'arrive demain.

A midi, je m'offre un petit colin pêché hier à la traîne. Il est tout raide et se détend dans la poêle, avec des oignons, du persil et deux bonnes cuillerées de crème stérilisée.

Ah ! le délicieux petit colin savouré en plein air, les doigts de pieds en éventail.

Les Scilly ont fini par disparaître et maintenant il n'y a plus rien, pas même un bateau. Je suis seul avec le soleil, le vent, la mer et les nuages, des compagnons qui suffisent à mon bonheur. Il coule en moi comme un jus de fruit alcoolisé, c'est frais et c'est fort, et je sens sourdre de petites bulles d'intime contentement. Je

m'arrête presque de respirer pour qu'elles ne s'échappent pas sans moi. Moment délicieux qui file quand je tente de le garder plus longtemps.

Le soleil a infléchi sa course et je n'ai pas vu le temps passer, à vivre chaque instant, chaque reflet sur l'eau, ivre de lumière et de vent. J'en ai le visage qui me brûle.

Qu'est-ce qui me pousse soudain à mettre la main en travers entre le soleil et l'horizon quand, avec quatre doigts, elle en comble exactement l'intervalle ? D'où sais-je tout à coup que ce qui reste au soleil pour disparaître sous l'horizon, c'est précisément le temps dont j'ai besoin pour me préparer à la nuit ?

Qui donc prend soin de moi mieux que moi-même ? Ça m'informe ou me donne forme sans se faire connaître. C'est sûrement le même qui anime les étoiles et trace la course du vent, pousse le phoque à se jeter à l'eau, fait désirer l'homme et l'aiguillonne de souffrance.

Pourquoi ai-je besoin de solitudes salées, de ciels tantôt sombres et tantôt clairs, de grands espaces sans limite pour sentir que je suis connu ? Pourquoi n'est-ce pas arrivé avant, dans mon existence obscure de fonctionnaire ?

— Pourquoi, pourquoi. ? Voyons Lapin, fais donc attention ! À vouloir saisir l'insaisissable, tu tombes dans la plainte sans même t'en rendre compte et les humeurs maussades ne vont pas tarder à assombrir ton esprit joyeux.

C'est vrai, je m'en rends mieux compte maintenant, j'ai une fâcheuse tendance à vouloir faire perdurer les moments intenses, à reprocher à la vie qu'il n'en fût pas ainsi par le passé et à ne pas profiter des dons qui me sont faits. Aujourd'hui, par exemple, je suis en train de

gaspiller le temps qu'il me faut pour me préparer à passer la nuit avant d'être plongé dans l'obscurité. Je sors donc de mes pensée pour m'activer un peu.

Je prépare une bonne platée de nouilles filantes à souhait, des en-cas et les Thermos, et j'écoute le bulletin météo du soir recueilli sur la cassette. Il dit qu'on va se ramasser un coup de vent dans la nuit. Je le réécoute pour l'avoir bien en tête : avis de grand frais à coup de vent force huit de sud-ouest à ouest pour les zones Ouest Irlande, Mer d'Irlande, Sud Irlande, virant au nord-ouest en fin de nuit.

Bon, pas de panique. D'abord se poser. Finir de manger tranquillement puis faire la vaisselle. Ensuite tout ranger, bloquer les coffres, les équipets, les tiroirs. Rien ne doit être projeté sur un coup de gîte. Et les vannes fermées.

J'établis la trinquette, elle portera mieux dans la brise que le génois enroulé aux trois-quarts, mais pour l'instant, elle ne sert pas à grand-chose, le génois la masque. J'enroulerai celui-ci complètement le moment venu pour que la trinquette entre en service. Je m'y prends toujours ainsi pour éviter faire le zouave à endrailler la trinquette au dernier moment quand la plage avant est balayée par des paquets de mer et Jaoul pris par une danse de St Guy. Puis, je prends un ris dans la grand-voile et prépare le second.

Tout est clair sur le pont. Jaoul moins toilé se traîne un peu. J'ai calé une Thermos dans un équipet du cockpit pour ne plus avoir à descendre. D'ailleurs, j'ai fermé la descente pour que l'intérieur reste au sec. Avec ciré, bottes et harnais capelés, en-cas dans les poches, me voilà fin prêt.

Jaoul avant le grand départ

La nuit est vraiment noire, pas une seule lumière ni devant ni derrière, pas de lueur ni de lune ni d'étoiles. Ça siffle fort dans les haubans et je sens la mer se creuser. Mais je ne m'en rends pas bien compte. Dans l'obscurité, l'imagination a souvent tendance à grossir les perceptions. Pour l'instant, Jaoul ne bronche pas. Je fais donc un tour de pont pour apprécier la situation. Devant, ça mouille, le coup de vent annoncé est bien là.

Le vent a forci en montant un peu plus à l'ouest. Il ne fait pas froid, l'air est même un peu chaud. J'ai roulé complètement le génois et la trinquette porte à présent. J'ai pris un deuxième ris et Jaoul ne dit rien. J'ai encore du mal à apprécier l'efficacité de mes réglages de voiles car c'est un bateau lourd aux réactions lentes. Cet inconvénient est largement compensé par un grand confort à la mer grâce à ses mouvements doux.

Je m'occupe à suivre la règle apprise à l'école de voile : lofer en montant la vague, abattre en descendant. Dans le noir, ce n'est pas simple, je ne distingue pas très bien le dernier palier de la montée après lequel Jaoul bascule dans la descente. Je finis par le laisser se débrouiller tout seul.

Ça souffle vraiment fort. Jaoul supporte bien sa toile, mais je prends un troisième ris par précaution, pour me rassurer, pour pouvoir finir la nuit sans avoir à manœuvrer de nouveau. Puis de temps en temps, je me lève pour faire un tour de pont, assuré par mon harnais qui est relié à la ligne de vie par un bout muni d'un mousqueton.

Je me tiens debout entre les haubans au vent, c'est là que je sens mieux l'état réel de la mer et la vraie force du vent. C'est du gros temps mais tout va bien. Je suis à nouveau joyeux. Des giclées d'eau salée fouettent mon

ciré avec un bruit mat. La toile de caoutchouc de la capuche vient se coller à ma joue sous la pression. Jaoul taille sa route consciencieusement, vague après vague. Un dos rond se glisse sous mes pieds et se dérobe ensuite. Je suis aspiré par l'abîme, puis c'est de nouveau ferme, Jaoul reprend son ascension. Je distingue parfois des formes blanches en hauteur et j'ai peur qu'elles ne m'engloutissent, mais elles s'effacent avant d'avoir atteint l'étrave. Je sens comme une danse avec son rythme principal lent, puis d'autres secondaires plus rapides, et une mélodie. Quand je crois avoir saisi, un contretemps se fait sentir et me désoriente. Je cherche un nouveau rythme. Ca me rappelle mon apprentissage de la danse...

Quand je comprenais enfin les pas, la musique avait changé. Rabroué par ma partenaire, mon bonheur s'arrêtait net. J'aime danser mais j'ai renoncé à le faire depuis longtemps parce que j'ai du chagrin à décevoir, ensuite je me sens déplacé...

Danse Jaoul, danse la mer, je renonce désormais à chercher un ordre dans tout ce charivari.

Le vent tourne et Jaoul au plus près ne suis plus son cap. Mais ce n'est pas encore le moment de virer de bord, il faut attendre que le vent soit au noroît. Quelque fois je m'allonge dans le fond du cockpit pour goûter un peu de calme. Le vent furieux me passe alors au-dessus de la tête et les averses d'eau de mer se font plus rares. Dormir ? je n'y arrive pas. L'obligation d'un tour de veille, chaque vingt minutes, m'en empêche. Je bois de temps à autre un peu de potage pour me réchauffer, mais pas trop pour ne pas avoir à pisser souvent.

Car pisser est une entreprise compliquée quand on est harnaché pour le gros temps. D'une main, il faut se

cramponner à un hauban et anticiper le mouvement des vagues pour ne pas partir à la baille, de l'autre, il faut tenter de faire franchir toutes les épaisseurs de tissu à une bistouquette saisie par le froid, puis la maintenir, sinon elle se rétracte et l'opération est à reprendre. Ensuite, il faut détendre le sphincter et éviter de se pisser sur les doigts. Mais c'est pas fini, il arrive parfois qu'on n'arrive pas à pisser parce qu'il y a trop de choses à penser en même temps : se cramponner et se détendre à la fois apparaissent souvent comme des actions incompatibles. Quand on arrive à pisser, ce n'est pas gagné pour autant car il ne faut pas la lâcher avant d'avoir terminé sinon elle repart à toute vitesse dans ses profondeurs moites, laissant au passage une trace humide et chaude qu'il faudra nettoyer.

Le jour est venu, gris mais pas blafard, avec les yeux qui piquent à cause du sel et peut-être bien aussi à cause du manque de sommeil. Un ciel gris souris avec une mer plus claire, laiteuse, gris vert, ourlée de panaches d'écume blanche. Quelle beauté ! Pourvu que le coup de vent dure encore un peu pour que je puisse me repaître du spectacle magnifique. M'en fourrer jusque-là !

J'ai envie de fêter ça. Je descends fouiner dans les fonds et ne tarde pas à en extirper une bouteille de pastis. J'en verse un peu dans un flacon que je complète avec de l'eau, je saisis des cacahuètes et un gobelet puis, je sors vite pour éviter d'attraper la nausée. J'avais enlevé ma capuche, et voilà que le vent n'a de cesse de vouloir la gonfler. Je la roule donc dans mon col pour avoir la tête découverte et sentir le vent me fouetter le visage de ses embruns, pour sentir sa caresse

comme une main glacée qu'on me passerait dans le cou.

— Ça réveille nom d'un chien !

Une rasade pour le bonhomme. Et hop, par-dessus bord, une autre pour la mer. Ma copine, pour trinquer avec toi !

Je chante à tue-tête un air de Carmen, le Toréador, en version populaire, la gouaille convient mieux à ce moment qui est aussi un moment de décharge des tensions de la nuit. Le hurlement du vent couvre ma voix, elle se perd emportée au loin dans cette immensité agitée. Il est huit heures du matin et je n'ai rien dans le ventre qu'un pastis au goût de sel. Jamais je n'ai pris autant de plaisir à boire un petit jaune.

Mon désir de fête cède la place à une douce torpeur à laquelle je m'abandonne délicieusement, malgré la furie qui m'entoure.

La température a sérieusement baissé, le front froid est sur nous et le vent est passé au noroît sans faiblir. Je ne suis plus sur ma route, il est temps de virer de bord.

La danse reprend de l'autre côté, ça paraît plus impressionnant encore. Quand Jaoul est sur la crête de la vague, je domine le monde, je vois loin, de très loin les bosses de ce champ immense, c'est le plaisir du conquérant. Puis il dévale l'autre versant sans retenue, prend tellement de vitesse que je ne le crois plus capable d'arrêter sa course au bas de la pente. Je m'attends à ce que la mer s'ouvre pour lui laisser passage pour un inconnu que je soupçonne effrayant. Mais ce n'est pas ce qui arrive, c'est franchement l'inverse : nous sommes accueillis au creux de la houle, dans un pays sans vent et la mer se fait câline, attentionnée même, c'est le plaisir du blottissement. L'instant d'après, nous voilà de nouveau propulsés à la

première place. Et puis ça recommence. À chaque vague c'est la même chose et c'est différent à la fois. Aucune vague n'est pareille. Les impressions furtives laissées par l'une, la suivante les ravive et les enrichit.

Le temps passe sans que j'éprouve de l'ennui tant le spectacle offert est captivant : voir ces énormes masses d'eau en mouvement qui s'érigent et se défont dans l'instant.

Sans vraiment que je m'en rende compte, les conditions de mer ont changé. Ca ballotte, ça cliquette de partout et je ne sens plus la pression du vent sur mon visage. Jaoul n'avance plus. Pourtant la mer est encore grosse, mais les coiffes d'écume blanche ont disparu. Je largue les ris et renvoie toute la toile. Malgré cette manœuvre, Jaoul ne réagit pas beaucoup. C'est quand même étonnant de ne plus avoir de vent après ce bon coup de torchon !

Après une heure de cet infâme bouchonnement qui use le matériel et me donne la nausée, je décide de démarrer le moteur. Jaoul retrouve du nerf. J'ai de nouveau du vent sur le visage, un vent qui n'est pas du vrai vent, c'est une apparence créée par le seul déplacement du bateau. Le pilote qui ne fonctionne qu'avec le vrai vent ne sert plus à rien, je dois barrer moi-même.

Dans les lointains bleutés se dessinent des formes trop brisées pour qu'on puisse les prendre pour des nuages. Je crois bien que c'est l'Irlande. Je descends vérifier ma position.

Oui, c'est bien l'Irlande. Mais pas là où je pensais arriver. Je suis bien plus au nord. J'ai beaucoup dérivé avec ce coup de vent. Il aurait fallu que je vire de bord bien avant mais je ne pouvais pas savoir combien de

temps le vent se maintiendrait à l'ouest avant de tourner au noroît.

Ça me fait râler quand même, ça fait de la route, et au moteur en plus !

De la fumée s'échappe par la descente. D'un bond je suis en bas et je coupe le moteur. Pas de feu, de l'eau grasse clapote au fond, la pompe de cale électrique s'est enclenchée. J'inspecte le moteur pour découvrir la panne. Le tuyau souple qui relie le collecteur d'échappement au passe-coque s'est rompu, la fumée et l'eau de refroidissement du moteur se sont répandues à l'intérieur. L'odeur est désagréable, j'espère qu'elle ne va pas imprégner le bateau durablement.

Bon, il faut réparer et relancer le moteur au plus vite pour ne pas moisir dans cette mer pourrie.

Je n'ai pas de tuyau de rechange, il va falloir le couper et mettre un manchon pour rabouter les morceaux. Pour le manchon, il faut trouver une combine. Je réfléchis. Je retourne tous les planchers pour tenter de trouver ce qu'il me faut, comme une boîte de conserve par exemple.

Une boîte de sauce tomate fait l'affaire. Par chance, elle est du bon diamètre. Je découpe les deux fonds et je récupère la sauce dans un bol. Je n'ai plus à me casser la tête pour assaisonner mes trois ou quatre prochains repas

Les mains prises par les outils et le tournevis entre les dents, je me glisse les bras en avant derrière le moteur sous la baignoire du cockpit, en rampant. L'endroit est exigu, s'y maintenir est pénible.

— Bon Dieu, j'y vois rien, j'ai oublié la lampe frontale !

Et de ramper de nouveau, à l'envers, cette fois-ci. Ça me fait râler : « On veut faire vite et on se fait piéger avec ces foutues mécaniques que messieurs les ingénieurs mettent toujours dans des endroits impossibles pour qu'on oublie leur présence, sans penser au clampin qui va s'empoisonner l'existence pour faire une réparation toute simple. Merde alors ! »

Je laisse passer cette colère et je reprends. Bon ! ne pas s'énerver, respirer longuement. Ensuite, se préparer attentivement pour réussir cette nouvelle plongée sous le cockpit. Je passe en revue toutes les actions à accomplir, les gestes à faire dans l'ordre avec la vis et l'outil qui convient. Puis, je retourne à l'ouvrage en rampant.

La réparation s'est bien passée. Je suis satisfait, d'autant plus que j'ai réussi à rester calme. Elle tiendra plusieurs semaines avant que la boîte de conserve ne soit bouffée par la rouille. Avant de remettre en route, j'ajoute une ligne sur le registre du matériel à acheter pour Jaoul dès que possible, avec les caractéristiques du tuyau à remplacer.

Dans l'après-midi, je commence à distinguer Cape Clear devant et, sur bâbord, le célèbre rocher du Fastnet avec son phare. Ça me fait quelque chose d'être là, comme si d'un seul coup je franchissais un nouveau seuil dans ma vie de marin.

La mer s'est calmée et derrière l'Ile Clear, Jaoul pénètre silencieusement dans la baie de Baltimore, moteur au ralenti. C'est plein de petits dériveurs qui filochent dans tous les sens avec des mômes à bord. Il y a des coffres disponibles partout, mais je vais mouiller sur ancre pour ne pas devoir la taxe d'amarrage. Je fais

un tour pour voir et choisis mon endroit un peu à l'écart. J'ai oringué pour relever facilement l'ancre si, toutefois, il lui prend la fantaisie de s'engager sous une chaîne qui traîne au fond du port.

5

Le Kerry

Je finissais de préparer mon repas quand le « harbour master » a pointé la visière de sa casquette par l'ouverture du capot de descente. Oh ! je savais bien que c'était lui quand une plate motorisée est venue prendre fermement Jaoul par le flanc droit. C'est fou ce qu'un type tout seul peut déranger, anéantir la quiétude du moment tissée des mille petits bruits singuliers du mouillage perçus à travers la coque et qui deviennent si familiers, quand il se sent investi de la « Puissance Publique ». C'est, me semble-t-il, le nom que les hommes civilisés donnent au dieu qu'ils ont mis au-dessus d'eux pour tenter de se protéger de la peur qu'ils éprouvent les uns envers les autres.

Il a même failli confisquer mon pinard ! Le con ! Ensuite, il voulait rassembler les bouteilles dans un coffre et mettre les scellés dessus jusqu'à ce que je sorte du pays. Ils sont vraiment timbrés ces mecs-là ! Ils s'imaginent peut-être que mes vingt-cinq bouteilles sont le début d'un juteux trafic international ? C'est vrai qu'un porteur d'uniforme peut difficilement imaginer ce que signifie « remercier ». Pour cela, il faudrait qu'il ait un cerveau. Einstein disait que pour marcher au pas, seule la moelle épinière suffit. L'énergumène qui vient de sortir en laissant aussi les traces noires de ses brodequins sur la peinture blanche du pont, a dû en perdre l'usage ! de son cerveau. C'est

sûrement dû à une pratique trop gourmande de l'ordre serré dans la cour de sa caserne.

Oui mon vin, c'est pour remercier, remercier la vie pour chaque moment intense qu'elle me donne, remercier l'ami de l'accueil qu'il me fait. Faire la fête, c'est remercier.

Il est resté vingt minutes et mon repas est froid. Je n'ai pas le cœur à le refaire chauffer, je reste troublé, sans appétit. Je suis affecté, j'ai des idées noires sur l'arbitraire administratif. Pour renouer avec le temps d'avant sa visite, j'ai besoin d'un acte de rupture. Il faut qu'il soit efficace.

Je me déshabille. A poil sur le pont, j'enjambe rapidement la filière et je pique une tête dans la rade. Je remonte à bord aussitôt. Glaciale ! qu'elle est l'eau ici.

J'allume le petit poêle pour me sécher ainsi que le réchaud pour réchauffer mon repas. J'ai fermé les écoutilles pour garder la chaleur.

Il est six heures du soir et je mange avec appétit. J'ai refermé l'accroc fait par l'intrus à ma toile de quiétude joyeuse. Le souvenir, désormais nettoyé de son empreinte désagréable, va se ranger sur l'étagère des anecdotes prêtes à alimenter la discussion entre copains.

La fatigue à laquelle je n'avais pas prêté attention jusqu'ici, m'écrase d'un coup. J'ai juste le temps de préparer ma couchette et de me glisser dans le duvet avant de m'effondrer de sommeil.

Ce matin, j'ai profité de la marée haute pour aller à quai, le long du môle. Je ferme le bateau puis je pars flâner dans Baltimore. C'est une petite ville au style britannique avec ses maisons basses aux murs de pierre. D'une cabine publique, je téléphone à ma fille Nelly

pour lui donner de mes nouvelles, prendre des siennes aussi, et de ses deux adorables pitres : mes petits-enfants. Ma balade terminée, je reviens sur le môle.

Le revêtement est en plaques de granit brut soigneusement jointoyées, le pas s'y assure mal mais l'effet est agréable à l'œil. Il y règne maintenant une certaine effervescence. Des gosses, peut-être une quarantaine, attendent leur embarquement dans le canot pneumatique qui les conduira à bord de leurs petits bateaux à voile. Ils sont tous impeccablement ficelés dans un ciré jaune surmonté d'une brassière de sauvetage orange aux marques du « Baltimore Sailing Club » : les couleurs sont si pétantes qu'on ne risque pas de les perdre.

Au loin, les minuscules voiliers sont rangés en plusieurs chapelets bien étirés dans le lit du vent. Deux canots pneumatiques font la navette entre le môle et les embarcations. Tandis que l'un prend les enfants au bas des marches, l'autre les dépose un à un dans chaque bateau en commençant par celui de queue, puis le moniteur défait la corde qui le lie au précédent. C'est juste le temps qu'il faut au gamin pour dérouler la voile et le voilà parti rejoindre les autres pour se livrer à des combats navals, pour jouer au découvreur de terres lointaines, ou bien pour incarner un grand coureur des mers moderne en régatant avec un copain.

Sur le quai, ceux qui ont renoncé à s'impatienter ont trouvé d'autres occupations : quelques-uns ont pris des cailloux plein leurs poches et s'en vont au musoir pour se mesurer au lancer ; devant moi, trois gosses s'exercent à faire tinter sur la pierre, un anneau d'amarrage en le retournant avec force.

Jaoul avant le grand départ

Quand tout ce petit monde a fini de s'égayer dans la baie, le môle a retrouvé son calme. Je descends préparer ma navigation.

Sur la carte, j'ai repéré un trou dans le dessin de la côte de la baie d'à côté, c'est Crookhaven. Il a bonne allure et je songe à y passer la nuit. Mais auparavant, j'ai envie d'approcher le Fastnet pour le contempler, m'imprégner de lui.

Je largue les amarres et bientôt je dépasse le petit monde sur l'eau. Après le coup de vent de la veille, j'apprécie le petit temps : peu de vent, du soleil pour le moment. Jaoul ne force vraiment pas ses voiles et se déhale sans bruit. Un temps de demoiselle pour approcher le témoin d'une effroyable tempête qui fit une quinzaine de morts lors de la course du Fastnet de1979.

Le phare est là, sur son rocher exigu, flanqué d'une grosse bâtisse. C'est une colonne dressée vers le ciel qui s'évase brusquement vers le bas pour avoir une assise confortable, la tête est coiffée d'un petit dôme rond. Il est là comme un phallus doux et rassurant pour célébrer mon passage de l'état d'homme encore lié par les idées du monde à celui d'homme libre, celui-là même dont il est dit que toujours il chérira la mer. Saurai-je me montrer digne de l'honneur que ce dieu blanc me fait ?

Cette pensée me rend fier et plein de crainte à la fois. À quatre jours de mer de ma terre natale, je pénètre dans un nouveau royaume et me dois de tenir mon rang.

Crookhaven est le petit port dans lequel je vais me nicher. Il y a du monde et pas de place à quai. Au fond, la grève est parsemée de pierres qui ne permettent pas

l'échouage. Je suis donc obligé de mouiller en eau profonde et je n'échapperai donc pas au gonflage de la chambre à air si je veux aller à terre.

Sur le port, quelques maisons. Une ou deux sont délabrées, il y a deux grosses maisons blanches, puis une plus petite qui attire l'attention, et de loin. Ses murs sont fraîchement peints de couleur jaune citron. Je ne sais pas pourquoi, je ne trouve pas ça choquant. Peut-être faut-il être britannique (pardon pour mes frères celtes) pour savoir mettre en oeuvre de semblables couleurs.

J'ai hissé l'annexe sur le quai et je me dirige vers la maison jaune. C'est une petite boutique de souvenirs et de vente de produits artisanaux de la région. Au fronton, une amusante inscription en grandes lettres noires donne le nom des propriétaires et leur degré d'implication dans l'affaire : « Annie's and sometimes Tony ». Ce genre de franchise me les rend d'emblée sympathiques, mais je n'aurai pas l'occasion de les connaître car la boutique est fermée aujourd'hui.

L'endroit est beau. La petite route qui sort du port passe derrière une jolie chapelle en pierres du pays. Son clocher est un mur étroit et mince qui se termine en une pointe que protègent quelques lauzes au scintillement argenté sous la lumière rasante de cette fin d'après-midi. Une fenêtre en plein cintre en évide le centre et montre sa cloche au passant.

Ensuite la route, scintillante elle aussi à son début, bordée de bas murets de pierres plates, vire à droite en grimpant au flanc de la colline. Je l'emprunte un moment jusqu'à ce que, m'essoufflant, je ne trouve plus d'intérêt à continuer. Je m'assois au bord et contemple le splendide paysage de la « baie de l'eau rugissante ». C'est comme ça qu'elle se nomme dans sa traduction

française, une grande baie bien découpée avec promontoires et îles : les unes au loin, trapues et élevées, d'autres plus proches, petites, basses et vertes d'herbe rase.

Puis Jaoul en contrebas sagement posé sur l'eau avec ses compagnons d'escale. Je m'allonge dans l'herbe et ferme les yeux : Les bruits montent d'en bas, adoucis.

Ce matin, comme je suis resté sur l'impression de la veille avec un paysage riant sous le soleil, je suis pris à contre-pied quand, à peine sorti des limbes de la nuit, je risque un œil par l'ouverture du capot de descente : il pleut. Non pas une pluie avec des gouttes qui tombent en faisant du bruit, mais une espèce de poussière d'humidité qui colle au visage et vous dégouline rapidement dans le cou. On ne voit pas à cent mètres et ce qu'on voit un instant disparaît ensuite.

Brouillasse, brumasse, dégueulasse, poisse. Je n'ai qu'une envie, c'est de me replonger dans mon sac de couchage encore tiède.

J'avais prévu d'aller explorer la baie de Bantry et ce temps bouché m'oblige à revoir le programme de la journée. Ça me rend de mauvais poil. L'idée de me recoucher, aussi tentante soit-elle, ne me paraît pas être bonne car j'ai peur de sombrer dans l'apathie et de plus pouvoir décoller d'ici. Chercher une troisième voie qui soit comme une caresse faite à soi-même.

Ce n'est pas facile, il faut y penser mais ça finit toujours par venir à l'esprit.

Bien voilà, j'ai trouvé. Fis donc du sale temps ! Je vais m'offrir un petit déjeuner copieux, soigné, avec de la confiture, en prenant tout mon temps.

Avec un peu de musique, Pink Floyds par exemple : The Wall !

Je tourne autour de la table et je me laisse bercer par cet air qui me renvoie à ma jeunesse en restituant intacte l'émotion et l'espérance de ce temps-là. Un baume sur le cœur, un bain de tendresse que je m'octroie et me voilà joyeux et léger, le temps bouché n'a plus d'importance. Suis-je donc en train de devenir un « changeur de temps » en transformant ainsi du sale temps en temps heureux pour soi ? Je me sens novice en la matière, pourtant il me semble que c'est là que je suis attendu.

L'air de « The Wall » dans la tête, je décide de lever l'ancre. Des nappes de crachin passent. Entre deux nappes, le temps se dégage suffisamment pour faire route.

En tirant des bords, je finis laborieusement par doubler Mizen Head. Je retrouve l'océan, vaste, généreux, avec sa houle, puis j'abats. Jaoul reprend vie.

En fin d'après-midi, j'embouque le passage entre Bere Island et la côte. On passe sans transition de la mer agitée à l'eau la plus lisse. Habitué toute la journée à anticiper les mouvements du bateau pour rester en équilibre, je suis surpris que ça ne bouge plus. Le vent tombe aussi et l'air se fait plus doux. Je peux desserrer les cordons de ma capuche, me découvrir pour apprécier sa douceur sur le visage. J'enlèverais bien mon ciré pour retrouver une liberté de mouvement, mais l'atmosphère est encore lourdement chargée d'humidité. Je n'avance plus, le courant a commencé sa renverse. Je mets le moteur et ferle les voiles.

J'arrive de nuit à Castletown. La bruine, les hauts quais noirs, la lumière orange des lampadaires ne me

rendent pas l'endroit sympathique. Après avoir noué une amarre à un coffre libre, je me calfeutre à l'intérieur et tire les rideaux. Le petit poêle, la lampe à pétrole recréent une chaude ambiance. Qu'il fait bon vivre dans mon petit bateau !

Ce matin, j'ai quitté Castletown de bonne heure pour aller au fond de la baie de Bantry. Le plafond des nuages s'est relevé, la visibilité est bonne, il ne pleut plus. Jaoul se glisse entre les flancs verdoyants de Bere Island et la côte. Personne, pas une voile. Un silence apaisant tout juste souligné par instant par le bruit d'un filet d'eau qui décroche de la coque. On entend à peine le bruit du moteur qui tourne au ralenti.

Glengariff , au fond de la baie de Bantry. Je voulais aller fouiner dans le fond d'un fjord du Kerry pour voir de quoi ça a l'air, je supposais quelque chose de sauvage ou de pittoresque et je suis déçu. Glengariff, ce sont des jardins des plantes parfaitement entretenus, des pelouses tondues qui descendent jusqu'à l'eau avec de riches villas dessus. Avec interdiction de débarquer bien entendu.

La baie de Bantry est une impasse ouverte aux vents dominants qui soufflent vers la terre dans le sens de la longueur du fjord. Je vais donc être obligé de tirer des bords au prés serré et pour Jaoul, ce sera laborieux. J'en ai pour des heures à sortir de là.

Je me console de cette déconvenue avec les phoques. Ces vieux copains moustachus font la sieste sur un rocher. Ils ont une bonne tête. Je m'approche et mets en panne. Ils ne semblent pas troublés par ma présence. Sans doute savent-ils que par ici, ils ne seront jamais chassés.

Commence ma longue série de virements de bord. Je ne m'y astreins que pour limiter mes dépenses de gasoil.

Au bout de quelques heures et après de nombreux virements, je n'ai parcouru que deux milles sur le fond. Tant pis pour la caisse du bord, je mets le moteur.

À peine suis-je en vue de l'entrée du passage à terre de Bere Island que le brouillard tombe d'un seul coup.

Mais avant, il y a Adrigole Harbour. Il fait comme une verrue d'eau salée qui aurait poussé sur Bantry Bay. À tâtons, je cherche le trou dans la côte, sur la droite. Y nicher Jaoul serait agréable. Cette envie m'est venue ce matin à l'aller, en passant devant. Car pénétrer en catimini par la mer l'intimité de la terre et assister recueilli à leur douce rencontre, emprunter un sentier à peine tracé et surprendre le pays, voir sans être vu, faire l'indiscret en écoutant aux portes, voilà ! la meilleure part du voyage.

Je tends l'oreille. Nul bruit. Pas même le flip-flop d'un poisson frappant de sa queue le miroir de l'eau. Le silence, aussi épais que cette purée de pois, paraît retenir ses bruits. Dois-je m'attendre à voir surgir de la ouate un navire tonitruant ? Puis-je encore faire confiance à mon oreille ? L'atmosphère est lourde, inquiétante, il ne se passe rien. Alors, on imagine le pire ! forcément.

Adrigole, je n'ai aucun moyen d'en repérer l'entrée, ma carte n'est pas assez détaillée pour me fier aux lignes de sonde, ni au point du positionneur par satellites.

J'ai du dépasser l'entrée depuis le temps, à cause du courant qui porte maintenant vers Bere Island.

Une masse noire sort de la brume, j'ai un peu peur mais je suis vite rassuré : c'est une bouée cardinale qui

marque la pointe est de l'île. Coup de barre pour la laisser à bâbord, elle défile à toute allure et soulève un bourrelet d'eau qui s'écarte et se referme derrière elle en creusant la surface.

Grâce à la bouée, je sais que je suis dans le chenal de Bere Island. J'appuie sur tribord pour tenter d'attraper la côte, pour m'y tenir comme à une rampe, puis avancer à tâtons.

Le brouillard se fait moins dense ; je vois par instant l'autre rive du chenal. Puis graduellement la visibilité s'améliore jusqu'à ce que toute la brume ait disparu.

Hier, avant d'arriver à Castletown, je suis passé devant une crique très fermée pas plus grande que quelques places de parking : Dunboy. C'est là que j'ai envie d'aller garer Jaoul. Je mets le moteur au point mort et descends rapidement à la table à carte pour ressortir avec la description du mouillage.

La barre sous le jarret, je tiens le cap. Ou à peu près. Un œil étudie le document tandis que l'autre tente de surveiller alentour.

Dunboy, c'est un endroit bordé d'arbres sur un côté, l'eau y est ambrée comme du thé à cause des feuilles des années passées qui achèvent de s'y décomposer. La pelouse d'un ancien domaine vient jusqu'au bord. Le château en ruines témoigne encore de l'arrogance des riches Anglais qui tenaient le pays sous la contrainte. C'est devenu un terrain de camping pour tous, ou presque : il n'y a qu'une voiture, une caravane et une tente serrées ensemble, grelottantes sous un ciel bas dont les lambeaux déversent leur poisseuse humidité.

Je vais voir le château histoire de me dégourdir les jambes. Des façades en ciment moulé pour imiter la pierre et faire cossu cachent des murs en briques

creuses. Des poutrelles métalliques portaient les planchers. Une imitation d'ancien qui ne remonte guère au-delà de mil-neuf-cent-vingt.

Je suis rentré à bord. À la lueur de la lampe, je prépare la navigation de demain : Kenmare River, le fjord suivant. Tandis que j'étale la carte, une grande fatigue m'envahit. Avec la règle-rapporteur et un crayon gras, je trace la route péniblement. Un dégoût me prend. Je sens que ça me coûte, chaque soir au mouillage, de préparer la navigation du lendemain. Sans m'en rendre compte, je fais toujours la même chose, je cherche des anfractuosités dans la côte pour y nicher Jaoul. J'ai l'impression de rentrer dans une routine. Demain sera donc comme aujourd'hui, et après-demain, et les jours suivants.

J'ai le sentiment d'être pris par une précipitation inconsciente, comme si je voulais, aux jours qui passent, faire succéder d'autres jours pour dévider toute la pelote du temps, arriver à son terme, en finir avec lui. Mais ce n'est pas seulement le temps, c'est comme si je voulais aussi explorer tous les trous de la côte afin de n'en oublier aucun. Faire ça méthodiquement. Ça devient frénétique.

Comment sortir de cette connerie qui altère mon envie de liberté ? Qu'est-ce qui pourrait égayer ma navigation ? Je ne trouve pas. Ça doit être la solitude. Oh ! elle a bon dos, la solitude. Non, je sais, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Parce que la solitude, ça n'existe pas. Non ! ça n'existe pas. C'est seulement un sentiment qui naît d'un manque à vivre, ça j'en suis sûr ! Il semblerait plutôt qu'on veuille me mettre à l'épreuve. Qui montre son visage ainsi ? Est-ce une déesse jalouse d'une liberté qu'elle voudrait garder

pour elle-même qui a confisqué ma joie parce que je prétends vouloir vivre une vie belle et dense ? Soit, je relève le défi. J'accepte les humeurs cafardeuses qu'elle m'envoie, mais je ne changerai pas d'un poil mon programme de navigation.

J'ai préparé le repas laborieusement, je n'arrive pas à manger. Je suis trop fatigué, un poids énorme me pèse sur les épaules. J'ai des douleurs dans le dos qui deviennent insupportables. Je souffre.

— Lapin, ne crois-tu pas que tu t'égares ? Défier une déesse ? Ah, c'est beau, c'est lyrique, romanesque et tout, mais tu te prends pour qui, hein ?

Je n'en peux plus, j'ai envie de pleurer. Je me rends bien compte que je m'oblige à vouloir faire quelque chose qui ne correspond pas à ma nature et ça bloque. Oui mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi sauter de crique en crique c'est aller contre ma nature ?

Je laisse choir l'affaire et monte sur le pont pour changer d'air. La nuit n'en finit pas de tomber. Dans le chenal, les pêcheurs profitent du flot pour rentrer à Castletown. L'anse est bien trop fermée pour que l'eau qu'ils déplacent fasse bouger Jaoul.

Peux pas rester debout, il faut que je m'assoie. J'ai besoin de réfléchir. Je laisse aller mes larmes et je m'autorise à sangloter bruyamment puisque je suis seul.

Poursuivre le soleil au-delà de l'horizon, retrouver le grand large, l'océan vaste sans limite. Bon Dieu c'est ça ! Là, ma solitude est habitée. Là, je me sens aimé. À penser cela, ça se détend en moi, la crispation s'en va. Je rentre me blottir sur la banquette bâbord du carré pour donner libre cours aux pensées qui viennent.

Je suis calé contre la cloison, un oreiller dans le dos et les genoux ramassés sous le menton. Le dernier chalutier s'éloigne tandis que le silence retombe.

Jaoul avant le grand départ

Je cours l'océan ; le soleil, les embruns, la succession des jours puis des climats et la mer, toujours la mer, les dauphins, les albatros. Un tour du monde sans escale en dehors de tout exploit, rien que pour le plaisir, c'est gonflé quand même !...

Mon âme chante prise par l'émotion. Devient-elle excessive en retour ? C'était donc ça qui voulait venir au jour et gueulait à mon insu ! Et moi qui m'enferme dans des idées et veux les maintenir croyant ainsi faire preuve de persévérance. Mais il me semble que cette envie de grand large n'est pas à mettre en œuvre tout de suite, elle est à ranger dans un coin de ma tête pour qu'elle y mûrisse doucement.

Il a recommencé à pleuvoir. Je me tasse au fond du duvet. À présent, je n'éprouve plus de réticence à visiter Kenmare River demain.

Ce matin, à peine suis-je sorti de la baie de Bantry que la prégnance des sensations et des émotions que j'ai vécues en ce lieu s'évanouit comme s'évanouissent dans le sillage les taches d'écume et les algues qu'on voit glisser le long de la coque, immobiles à la surface de l'eau.

Ça me fait le coup à chaque fois, depuis que je suis en Irlande, chaque escale passe brutalement de l'état de réalité à celle de souvenir sitôt la dernière bouée virée, comme si on passait l'éponge sur un tableau dessiné à la craie. Ça bascule dans le passé sans qu'on ait pu s'y préparer et ce qu'on vivait là il y a si peu de temps, ne subsiste plus qu'à l'état de traces à partir desquelles il est bien difficile de reconstituer ce qui a été. Et si on se met à penser au futur, bah ! tant qu'on n'est pas rendu à l'escale suivante, on ne peut pas vraiment se le représenter. Lui aussi apparaît d'un coup, il n'entre

dans la réalité avec toutes ses possibilités que lorsqu'on a le musoir de la jetée par le travers ou bien la pointe de la levée de terre qui fait abri. Que reste-t-il donc pour concevoir la vie quand on est suspendu entre deux escales, est-ce le présent ?... En pleine mer le présent apparaît comme une succession de gestes vite faits, si peu pensés avant leur exécution qu'ils sombrent vite dans l'oubli. Le présent, c'est une marbrure d'écume immobile sur l'eau verte qui, à peine entrevue, disparaît à jamais, tandis qu'une autre lui succède, nouvelle, différente, et qui ne peut jamais remplacer la précédente. Pourtant ces formes évanescentes ont besoin d'être vues pour exister, et on ne peut toutes les contempler tant elles sont innombrables. Si on décide de fixer son attention sur quelques-unes unes d'entre elles pour s'en souvenir, on n'y arrive pas, comme on n'arrive pas non plus à se décider d'en retenir une plutôt qu'une autre. Alors, on est bien obligé d'abandonner l'idée du souvenir. À ce moment-là quelque chose en soi se retourne. On s'aperçoit qu'on ne peut concevoir la vie parce que c'est plutôt elle qui nous conçoit. De la vie, on n'en est qu'éclat et mouvement. C'est à ce moment-là seulement que le présent prend place en pleine mer et devient palpable. Bien qu'il ne puisse se dire, on peut le dire quand même par un dessin, un poème ou une chanson, ou même par un petit pas de danse. Et si on ne sait rien faire de tout ça, on peut quand même inventer un geste qui dise à la vie : « je t'aime ». Et ça suffit ! Ça suffit amplement pour dire sa joie. Ah, oui !

À penser toutes ces choses, ça m'émeut. J'ai la larme à l'œil et le cœur tout chamboulé. Alors, je descends chercher une bouteille dans les fonds, une de

celles que je garde pour remercier, un St-Estèphe à quinze euros la bouteille. Du bon !

— Ah ça oui, c'est du bon ! dis-je en claquant la langue de plaisir.

Puis j'en verse un verre pour ma sœur la mer :

— Tiens ma belle !

Je penche le verre au-dessus de l'eau. Le filet se tord à la sortie du verre, puis se fragmente en petits grenats sombres qui pointillent la surface de jade en formant un invisible chapelet que le défilement des eaux étale.

— Et un verre pour toi aussi Jaoul !

Je verse le vin délicieux dans le verre, puis du verre sur son gros œil en Plexiglas. Avec la main, j'étale les coulures. Ensuite, à grands coups de seaux d'eau, je dilue le vin pour le faire pénétrer entre ses molécules afin qu'il sente mieux la joie intime qui m'habite et qu'il en soit fortifié.

À voir comment il vient de soulager à cette vague plus grosse que les autres en ne déviant pas de son cap, je sais qu'il est plus fort désormais et plus déterminé que jamais à tailler sa route sans se laisser distraire.

À vivre toutes ces bonnes choses, le temps a passé et Bantry Bay en a profité pour sortir du paysage.

Un vent d'ouest roule au ciel des nuages gris. Jaoul, au travers du vent, déroule son sillage qui ondule avec la belle houle atlantique. Au loin, droit devant, deux énormes rochers en forme de pyramide comme jetés au milieu de l'eau par un géant courroucé. C'est Great Skellig et Little Skellig. Je suis encore loin de les atteindre quand j'abats pour entrer dans Kenmare river. Un trou dans le ciel laisse passer un rai de lumière et s'élargit : le paysage commence à sourire. Je longe la côte nord bordée de falaises pour repérer la crique que

j'ai choisi d'explorer. La côte s'affaisse soudain pour laisser la place à une dépression envahie par la mer. L'entrée étroite est gardée par des roches qui affleurent. J'affale et mets le moteur pour négocier la passe en suivant scrupuleusement l'alignement des perches. Je serre les fesses tandis que je fais marcher Jaoul en crabe pour compenser l'effet du courant qui porte à l'est sur les roches. Une fois la passe franchie, je relâche mon attention et l'ancre tombe peu après.

L'endroit est superbe. La côte est basse et la lande, dévalant des collines jusque dans l'anse, devient marais. Encombrés d'herbes grasses, des ruisseaux viennent adoucir l'eau de mer. Quelques roseaux, des joncs ; une brise qui a viré au noroît les agite. Elle ride par moment la surface argentée de l'eau qui se met à scintiller avec le soleil revenu. Tout est silence ici.

Plouf ! Un ragondin quitte la berge et disparaît presque ; de lui on ne voit plus qu'un museau poussant deux rides d'eau formant chevron. Des tadornes se fourrent le bec sous l'aile, d'autres nagent. Je suis pris d'une envie folle d'aller barboter avec eux ; j'enfile ma combinaison de Néoprène, les palmes, ajuste masque et tuba et me glisse sans bruit dans l'eau derrière Jaoul.

Me voici, ragondin poussant l'eau du museau. J'écarte doucement une plante aquatique. Je m'approche sans me faire voir, puis je m'élance franchement en battant vigoureusement des palmes et deviens canard pour jouer avec eux ; ils ne l'entendent pas ainsi et disparaissent dans les hautes herbes.

Alors je fais le tour du mouillage à toute allure, fonce sur une touffe de roseaux, vire au dernier moment, plonge et saisis la vase du fond à pleines mains, me glisse sous Jaoul (l'espace est réduit, il touchera un peu avant le bas d'eau). Qu'il est bon de

faire jouer son corps ! d'onduler comme un marsouin, d'évoluer en trois dimensions en goûtant l'absence de pesanteur, de reprendre une goulée d'air et de plonger à nouveau !

J'ai débarqué avec l'annexe. J'emprunte un vague sentier qui monte vers une route en contre-haut. Le terrain spongieux tend à vouloir garder mes bottes. La route est déserte, des haies basses de fushias en fleurs la bordent, de même que les champs alentour. Plus loin, une masure solitaire aux murs de pierres blanchis, au toit de tôles galvanisées neuves et rutilantes ; un tas de briques de tourbe empilées s'adosse au mur du bout. Elle est close.

Il commence à pleuvoir, je rentre. Depuis la route, je vois mon bateau. Il est posé sur le fond de l'anse sans être complètement au sec. Les tadornes tournent autour en se demandant qui est ce compagnon immobile aux dimensions gigantesques. Je reprends le sentier qui garde les bottes et je regagne mon bord avec l'annexe.

J'ai repris la mer. Je voyais les Skellig depuis plusieurs jours, ils sont maintenant par le travers bâbord. Le plus proche est énorme ; le sommet est blanc de fientes de fous de Bassan qui tournoient autour ; les parois, verticales au niveau de la mer, se laissent sucer par la houle dont le ressac étouffé fait un bruit sourd.

Ces grands oiseaux au masque parfaitement dessiné sont de formidables voiliers. Ils planent haut dans les airs puis se laissent tomber les ailes à demi repliées, plongent loin sous la surface, en ressortent longtemps après, un poisson dans le jabot. Parfois ils volent au raz de l'eau et disparaissent derrière une vague.

Jaoul avant le grand départ

Jaoul se dandine poussé par un petit suroît. J'en profite pour tenter de belles photos : saisir un fou en vol dans une attitude intéressante, traduire au mieux les couleurs de son plumage impeccable et la nuance bleue de son bec.

Les Skellig ne sont pas restés en place et s'amenuisent dans le sillage. J'ai mis le cap un peu à l'ouest de Dingle pour ensuite me laisser dépaler par le courant le long de la côte et voir apparaître ainsi l'entrée de la passe sous le nez du bateau.

Voici la côte, une falaise assez haute et abrupte. Je me laisse dériver avec le courant de flot, un plateau rocheux affleure droit devant et ça moutonne dessus, derrière s'ouvre la passe. Il s'agit d'être vigilant, de négocier le passage délicat avec précautions pour qui ne connaît pas.

La mer se tait tandis que Jaoul se glisse au vent arrière entre les impressionnantes murailles. Puis on débouche sur une vaste baie intérieure calme au rivage bas. Et tout au loin, Dingle, à plus d'un mille devant ; on ne distingue que son clocher.

Jaoul file deux nœuds. Ça me donne le temps d'arriver, de sentir l'endroit.

Dingle grossit. C'est un gros bourg autour d'une église et puis rien, pas un arbre, rien que de la prairie rase qui court jusqu'en haut de la colline en arrière plan.

Tranquillement je prépare mon arrivée : mettre l'ancre au davier parée à mouiller, sortir les amarres des coffres, disposer trois défenses de chaque coté de la coque, rouler le génois, ferler la grand-voile et lancer le moteur.

— Bon Dieu, une marina !

Je n'ai pas prévu ça, mes documents nautiques n'en disent rien, ils sont trop vieux. J'espère qu'on ne va pas m'obliger à y entrer, je n'ai que faire des commodités offertes à des prix inaccessibles pour un vagabond de mon espèce !

Je me sens gêné comme un type qui entend frapper à sa porte et s'élance, ouvre confiant et se trouve nez à nez avec un représentant de commerce qui veut lui vendre quelque chose dont il n'a pas l'utilité. Il n'arrive pas à s'en débarrasser calmement. Le représentant insiste. Il n'a d'autre solution que de se mettre en colère, ce que je fais.

— Y en a marre de ces obscènes parkings normalisés qui infestent les rivages de la planète, instruments à fric, qui donnent aux bourgeois en vacances le sentiment factice d'être des marins. Vous les bétonneurs de côte, les avides de profit, mais aussi les frileux, les bien-pensants, les « assis-sur-leur-cul-par-peur-de-vivre », les « je-fais-chier-tout-le-monde-avec-mon-petit-pouvoir », les régisseurs de l'entrecuisse des autres, les normalisateurs, les étatiques, les sous-fifres qui sont toujours du côté du manche pour ne pas avoir à penser par eux-mêmes, je vous hais, je vous vomis, je vous tiens pour seuls responsables de tous les génocides de la planète, celui des Amérindiens surtout et de la plupart des peuples nomades qui vivaient depuis des millénaires dans le respect de la Terre et de tout ce quelle porte comme formes de vie. Mais nous, les nomades, les Gitans, les libertaires, les économiquement faibles par destinée reconnue et choisie, qui n'avons plus que la mer pour célébrer la fondamentale beauté du vivant et porter témoignage que nous appartenons à cette nature et non l'inverse, que va-t-il nous rester quand tous les abris

seront organisés, administrés, policés, aseptisés ? Condamnés à l'errance perpétuelle au grand large ? Mais je suis sûr qu'il y aura des barbelés sur l'océan le jour ou vous serez capables d'en exploiter les grands fonds. Ne dites pas non, vous le ferez ! Mais vous oubliez une chose : nous sommes issus de vous, obligés par nature à incarner les valeurs de ceux qui sont morts à cause de vous ; quand vous aurez éliminé tout espace de liberté, nous mourrons. Et vous nous suivrez de peu.

Ouf ! J'ai vidé mon sac et je me sens mieux. Maintenant je peux débarquer.

Je flâne sur le môle, les mains dans les poches de mon pantalon de toile bleue, les pieds nus à l'aise dans mes vieilles chaussures aux trois couleurs, bleu, rouge et blanc, passées depuis longtemps et ma vareuse en grosse toile épaisse raidie par le sel. J'aime le contact un peu rude de ces vêtements amples et robustes. Je sens mon corps marcher à l'intérieur libre de ses mouvements, souple. L'air circule entre le tissu et la peau ; il fait un peu frais mais je n'ai pas froid.

La marina n'occupe qu'un côté du môle, l'autre côté sert à l'accostage des bateaux de pêche. J'ai mouillé Jaoul côté pêche à bonne distance pour permettre aux navires de manœuvrer.

Cet endroit me plaît malgré la présence de la marina. C'est à cause des pêcheurs.

Des casiers sont empilés, certains sont là depuis des lustres et achèvent leur intégration au paysage. Des bouts, des morceaux d'aussière, de vieux filets, des cordages usés font de même. Pour ajouter au caractère pittoresque de l'endroit, traînent ça et là quelques ferrailles tordues et de vieux bidons, accessoires en voie de perdition... ou de recyclage. J'en profite pour

chercher un manchon en Inox pour mon tuyau d'échappement, mais rien ne convient.

La fin de journée se fait douce et câline quand les hommes cessent le travail. L'air s'immobilise et le soleil retient ses rayons pour ambrer le paysage. Les bruits se font plus rares et parviennent à l'oreille, distincts. Les chalutiers et fileyeurs déserts tirent sur leurs amarres qui grincent. Quelques plaisanciers attardés quittent la marina en jetant un dernier regard sur leur bateau. La Souarde, un gros ketch école français vert et blanc, est amarrée à quai. Les cirés sont étalés, mis à sécher sur les bômes et les filières. Ils ont l'air d'être nombreux là-dedans. Une douzaine peut être ? Avec la gaieté qui paraît régner, monte par la descente une bonne odeur de cuisine.

Mon annexe, cette vieille chambre à air de tracteur, tient par un bout noué à l'échelle faite de barreaux en U scellés au droit du quai près du musoir. Elle a belle allure, avec son caoutchouc noir et son nom en lettres blanches, peint dessus : « JAOUL Axe ». J'aime récupérer les vieux objets et leur donner une nouvelle vie. Je descends les barreaux. Au pied du môle, une troupe de mulets broute les touffes d'algues vertes qui ondulent doucement. Je dénoue l'annexe et rentre à bord.

Le lendemain, un soleil radieux filtre à travers la bulle et emplit la cabine d'une grande clarté.

— Debout, Lapin !

La matinée est sûrement bien avancée mais je n'ai pas envie de le savoir pour ne pas entacher de culpabilité le plaisir gourmand que j'ai pris à tirer ma flemme. Le rendormissement en seconde partie de nuit

me procure toujours un sommeil voluptueux et réparateur. Merci les pêcheurs.

Parce qu'il n'était pas plus de quatre heures du matin quand j'ai du me cramponner au bord de ma couchette pour ne pas tomber. Ah, ils n'ont pas fait de détails en quittant le quai moteurs à fond, les pêcheurs ! Le mouillage agité comme une soupe qu'on passe au mixeur et Jaoul dansa la danse de St-Guy. Puis le calme revint sans que je m'en rende compte, j'étais déjà rendormi. Heureusement, ce charivari n'a pas duré longtemps.

J'ai débarqué. Je me balade dans Dingle, le sac au dos pour faire provision de vivres frais. J'ai envie d'un bon bifteck avec des pommes de terres rissolées, de yaourts onctueux, de fruits sucrés et juteux, mais ne rêvons pas. Ici, la gastronomie, ce n'est pas la préoccupation première. D'ailleurs j'en ai eu une petite démonstration quand je suis entré dans un estaminet (je ne sais pas encore nommer leurs différents débits de boissons) pour commander un Irish-coffee.

J'ai commandé et j'ai eu mon Irish-coffee. Mais la serveuse, avec un délicieux sourire, plongea une petite cuillère dans la tasse et se mit à touiller vigoureusement.

Nom de Dieu, c'est pas possible! Sacré foutue conn... de bonne femme ! J'ai cru un instant qu'elle le faisait exprès, rien que pour me déplaire. Touiller l'Irish-coffee ? Ils sont débiles là-dedans ou quoi ?

Alors que l'art de sa préparation, c'est justement de verser dans la tasse, ou le verre c'est mieux, le whisky sucré et chaud en premier, puis le café et la crème Chantilly par-dessus en prenant soin d'éviter le mélange des liquides qui ne se fera que dans la bouche.

Au moment de la dégustation, on prélève un peu de chaque substance avec une paille pour apprécier le contraste des saveurs.

Ah, c'était bon quand même ! Bon comme un café au lait avec de la gnôle dedans, quoi ! mais ce n'était pas un Irish-coffee.

Les trottoirs de Dingle sont défaits. Il y a bien longtemps que les bordures de granit ne sont plus alignées. Certaines ont une arête en l'air. Je m'amuse à marcher dessus en tenant l'équilibre quand j'entends parler français derrière moi. C'est un groupe de jeunes gens joyeux. À entendre leurs propos, il ne fait pas de doute que ce sont ceux de la Souarde.

Nous faisons connaissance. Ils m'invitent à déjeuner. Je suis ravi. Je me réjouis déjà du bon moment que je vais passer avec eux.

Après l'apéritif, il fait déjà chaud dans le vaste carré de la Souarde. Je ne sais pas trop ce que je mange parce que nous sommes partis à rigoler et les bons mots fusent de toutes parts. C'est venu d'une envie spontanée d'être bien ensemble, de faire la fête pour partager la joie que nous avons de vivre la mer. Je ne me retiens pas, c'est bon. La rencontre d'autres équipages, c'est la récompense du navigateur solitaire.

Ils sont tous sympathiques, les pommettes et le nez luisants de coups de soleil. Ils ont entre dix-huit et trente ans et sont en école de croisière avec Jean-Lou, le gars aux cheveux blonds, frisés, décolorés mêmes et si noués qu'on dirait du feutre. Il a le visage creusé par les croisières qui se succèdent toute l'année ; ils ont beau être douze à bord, c'est lui seul qui assure l'enseignement, la manœuvre et la sécurité du groupe, la cuisine aussi. Fatigué, il roule sa cigarette en silence

au bout de la table. Il l'enflamme avec un briquet à essence qu'il allume en frottant la mollette sur la jambe de son pantalon. Pas très loquace le Jean-Lou. Il débarrasse déjà la table et se prépare à faire la vaisselle.

Un coup d'œil machinal à ma montre. Il est déjà cinq heures du soir. Comme le temps a passé vite ! Heureusement qu'il est là, Jean-Lou, pour veiller aux choses concrètes, en silence, comme ça. Je pense qu'il ne le fait pas pour nous rappeler à l'ordre, parce qu'un type qui mène sa barque seul n'attend pas qu'on lui prête la main, même s'il est en compagnie. Et pourtant, voyant Jean-Lou, chacun se met à s'activer, moi le premier. Un vieux fond de culpabilité dont je n'ai pas encore su me débarrasser prend encore la place d'un vrai sentiment de compassion envers cet homme dévoué.

À treize autour des seaux sur la jetée, il n'y a pas de place pour tout le monde. Après les avoir remplis avec le long tuyau jaune qui sert aux pêcheurs, je laisse ma joyeuse compagnie accroupie, les mains dans la mousse.

Je regagne mon bord afin de me préparer à les recevoir en retour. Ils sont tellement curieux de savoir comment c'est fait chez moi.

Hier soir, j'ai attendu les copains de la Souarde en faisant des pommes au four caramélisées et flambées au Calvados. J'ai fait deux tournées puisqu'ils sont venus en deux bordées de six, et j'ai bu, sans m'en rendre compte, deux fois la dose que je m'octroie habituellement pour rester gai. Résultat : j'ai un mal de crâne pas possible. Ça me fait comme un cerceau autour de la tête dont on réduirait progressivement la circonférence.

Et cette nuit, je n'ai pas échappé à la St Guy des pêcheurs. Mais cette fois-ci, je n'ai pu me rendormir. Sur le matin, mon mal de tête était devenu tellement insupportable que j'ai dû me bricoler une bouillotte dans un morceau de chambre à air de voiture ; j'en garde toujours en réserve pour confectionner des élastiques. J'ai solidement noué un bout du tube en caoutchouc, mis de l'eau chaude dedans puis noué l'autre bout. J'ai eu du mal à faire tenir la saucisse sur ma tête. J'y suis quand même parvenu en la mettant dans le fond de mon passe-montagne. Mais comme la laine tricotée est trop souple, j'ai dû brider l'ensemble pour éviter que la bouillotte ne glisse avec un chiffon noué sous le menton et un autre en bandeau frontal.

Pour le concours d'élégance, c'est réussi. J'ai une allure croquignolette à souhait.

La Souarde a dérapé depuis un bon moment, juste au plein d'eau pour sortir de la baie de Dingle en profitant du jusant. Elle est repartie vers la Bretagne, vers St Malo son port d'attache.

Moi j'ai pris mon temps, je n'ai besoin que de deux heures de courant portant pour aller au bout de la péninsule. Là, j'attraperai le début du flot qui me poussera alors tranquillement dans le passage à terre des îles Blasket.

Je réussis quand même à lever l'ancre sans faire chavirer l'attirail sur ma tête malgré son ballant.

Jaoul se déhale au moteur. L'échappement crachote au tableau arrière tandis que Dingle s'éloigne doucement. Il n'y a pas un pet de vent.

6

Des Blasket aux Iles d'Aran

À l'entrée du chenal des Blasket, le courant portant est au rendez-vous. Je coupe le moteur. Il fait un temps magnifique. J'établis le spinnaker pour récupérer un petit souffle qui vient de l'arrière…

Le spi, c'est un copain qui me l'a donné. Il était dans un triste état, il avait des trous. Rayé noir et jaune sale en laizes horizontales de soixante-dix centimètres, il est un peu trop petit pour Jaoul. En haut, le dôme rayonne aussi ses deux couleurs depuis le point de drisse. Comme je les trouvais tristes, j'ai raccommodé les trous avec des pièces qui jurent pour égayer : des carrés et des rectangles de dimensions diverses, bleus, rouges, verts, des pièces de tissu taillées dans des lambeaux de spis explosés que j'avais récupérés auprès de la Société des Régates de Fécamp.

Sous spi, il a fière allure, mon Jaoul. Ce n'est pas le bateau de tout le monde, c'est Jaoul le vagabond au spi rafistolé ! On le reconnaît de loin.

À la pointe de la péninsule, je suis passé devant un cargo échoué sur le flanc. Il n'avait plus aucune trace de peinture sur la coque ; une touche de couleur rouille dans ce paysage de roches rosées, ce n'est pas vilain du tout.

Ce n'est pas la première fois, ici en Irlande, que je remarque une épave de cargo rouillée, vautrée sur les

rochers. Il semble que chaque pointe rocheuse ait la sienne. Étrange coutume.

Je ne peux vraiment pas m'empêcher de voir avec d'autres yeux que ceux du drame que constitue une fortune de mer. Je suis comme un enfant qui voit les choses pour la première fois, j'ai les yeux de l'émerveillement ; je peux, mon mal de crâne est parti.

Sur Great Blasket, on parle toujours le gaëlic. Quelques fermes subsistent en élevant des moutons. A l'instar de Great Skellig, qui fût un ermitage des premiers temps du christianisme, des hommes sont venus ici pour vivre dans la solitude et le dépouillement. À quel feu intérieur se sont-ils nourris pour durer face à la mer, au vent, aux hurlements des tempêtes d'hiver ? J'imagine qu'ils ont puisé à la même source que moi. Je me sens si proche d'eux ; je ressens la même joie profonde qu'ils éprouvèrent, sans doute, à mettre en œuvre cette vie dont ils avaient rêvé...

Un rêve, une envie qui, tour à tour, exalte et fait douter. Un jour on franchit le pas et ce n'est plus jamais comme avant. On est alors dans sa voie, on peut se donner et tout devient plus simple. On ne cherche plus, on fait. Et l'enfant nous suggère de nouveaux jeux, toujours plus fins, toujours plus subtils, des jeux qui font pétiller la vie comme les carreaux de couleurs dans le spi de Jaoul...

Je ne sais si c'est l'enfant émerveillé qui a fait fuir mon mal de crâne ou bien mon mal de crâne qui, en s'en allant, a permis l'arrivée de l'enfant. En tout cas, le rustique attirail médical que je m'étais collé sur la tête m'a soigné efficacement. Même si personne ne peut se moquer de moi parce qu'il n'y a pas un chat à des

milles à la ronde, ce n'est pas une raison pour le garder plus longtemps. Il est temps que je m'en débarrasse. Je l'enlève et je me sens tout de suite plus léger. Mais je ne m'arrête pas là, dans mon élan j'enlève ma vareuse, mon tee-shirt, mon pantalon et même les chaussures. Et le slip, tiens !

Nu, je me sens encore plus léger tandis que les îles Blasket s'éloignent. Le soleil et l'air sont doux et caressants sur la peau.

J'ai mis à l'eau une ligne de traîne pour la pêche. Je profite de la petite allure, deux nœuds seulement, pour tenter d'attraper quelque chose. Je n'ai pas attendu bien longtemps. La planchette japonaise, qui maintient, en se dandinant, le bas de ligne à quelques mètres sous l'eau, a fait surface. C'est le signe qu'une prise, ou bien un paquet d'algues, est accroché à l'hameçon triple de la cuillère en bout de ligne.

À tirer sur la ligne pour la ramener, je sens bien que c'est un poisson. Ce n'est pas inerte au bout, ça bouge.

La planchette se retourne et croche à nouveau dans l'eau : ça devient dur. Peut-être est-ce le poisson en sondant qui l'a fait se retourner ? Ou bien s'est-il décroché ?

La planchette refait surface. Je vois plusieurs traces sur l'eau. Il y a deux poissons, peut-être trois.

La ligne est rembobinée jusqu'à la planchette. Deux maquereaux sont pris aux hameçons de la mitraillette, un plus gros a mordu à la cuillère. Penché par-dessus le balcon arrière, je prends garde aux hameçons. Je décroche un à un les poissons que je dépose dans un seau. Ils sont vigoureux et gesticulent dans tous les sens pour échapper à l'asphyxie.

Trois c'est trop. Les deux petits retournent à la mer, je garde le gros que j'estourbis.

Je prépare une bonne sauce moutarde, une moutarde avec des grains, tandis que le maquereau en filets rissole dans la poêle. J'ai revêtu un tablier en toile cirée pour parer les projections d'huile bouillante sur la peau.

Les Blasket sont loin derrière, les Skellig plus loin encore ainsi que l'évocation de la vie érémitique. Je suis à présent tout entier occupé à manger mon poisson. À chaque bouchée, je trempe un morceau de pain dans la sauce. C'est délicieux. J'aime écraser quelques grains que je pousse de la langue sous les dents de devant.

— Gourmand, Lapin ! T'es un GOURMAN-AN-AN-AN-AND ! dis-je tout haut dans un gloussement de contentement.

La côte s'est éloignée, aucun navire à l'horizon, je suis toujours à poil sous le soleil et la jolie bulle du spi tire Jaoul au trente, trente cinq, c'est à dire : nord-est quart nord selon la rose des vents de l'ancienne marine. Les îles d'Aran sont la prochaine escale.

La journée s'est écoulée comme ça : farniente et *dolce vita*. Ma bulle de couleur s'est effondrée plusieurs fois faute de vent. Puis, quand j'ai senti le soleil me mordre à l'épaule, je me suis rhabillé.

Avec le soir, vient la fraîche. Je descends mettre une veste chaude et j'en profite pour écouter le bulletin météo recueilli sur la cassette.

Bon Dieu ! Si je m'attendais à ça ? Un gros système dépressionnaire est en train de s'installer sur l'Atlantique Nord pour plusieurs jours, avec à la clé, un « gale warning » comme ils disent par ici : un avis de coup de vent de sud-ouest en début de nuit.

— Voilà ! Lapin t'es prévenu.

Je me précipite pour amener le spinnaker en m'élançant à l'avant du bateau sans précautions, mais je me ravise. Je retourne capeler mon harnais par crainte de partir à la baille ; c'est ce qui risque d'arriver quand on a les deux mains prises à décrocher le tangon et rien à quoi se tenir.

Pour l'instant, le vent reste faible : force deux ou trois, pas plus. Mais dans deux heures, il grimpera à huit degrés Beaufort (l'échelle en compte douze et à force douze, c'est le cyclone). Je prends d'emblée deux ris dans la grand-voile. J'établis la trinquette. Je roulerai le génois plus tard sinon Jaoul, sous-toilé, va se mettre à bouchonner. Je change la girouette du pilote pour le petit modèle et j'immobilise les pales de l'éolienne. Puis ranger l'intérieur du bateau, fixer les planchers, préparer les en-cas, noter les périodes des phares, faire une estime de l'heure d'atterrissage sur Aran.

Je suis prêt, harnaché comme lors du précédent coup de vent et j'attends. Je suis content car je me suis préparé pour la fête qui s'annonce, tranquillement, sans précipitation ou presque. Pas de doute, c'est le métier qui rentre !

Je vais assister à mon premier coup de vent de l'arrière avec Jaoul. Je vais voir comment il se comporte. Une chose m'embête un peu : c'est encore un coup de vent nocturne, donc il n'y aura pas de spectacle.

La mer s'est mise d'abord à onduler, puis le vent est venu avec la nuit comme la météo l'avait annoncé.

J'ai roulé le génois en montant au lof pour le déventer. Sous régulateur d'allure, Jaoul embarde d'un bord sur l'autre mais reste sur sa route. Il a l'air de bien

se comporter. Mais j'ai peur de l'empannage. S'il embarde trop, le vent risque de prendre la grand-voile à contre et d'envoyer la bôme sur l'autre bord à toute vitesse balayant sur son passage tout ce qui s'y trouve. Ma tête peut s'y trouver et cette perspective ne m'enchante guère. Je grée donc une retenue de bôme.

J'ai pris la barre pour sentir vivre mon bateau. La mer est grosse à présent. On n'y voit rien mais je sens avec les fesses. Jaoul soulève d'abord son gros derrière, puis la vague le pousse, le nez en bas. Il frémit, accélère en dévalant la pente de la vague comme s'il se sentait soudain pousser des ailes. Ensuite elle se glisse dessous et il ralentit, puis elle s'échappe par-devant en soulevant l'étrave. Il reste alors sans vitesse pendant quelques instants. Enfin, il tend de nouveau son derrière pour une nouvelle glissade avec la vague suivante.

J'aime ce grand balancement. À la barre, j'essaie de maintenir le bateau le plus longtemps possible dans la glissade, pour profiter de l'élan : on va parfois jusqu'à douze nœuds et ça mousse aux flancs de Jaoul. J'aime l'ivresse des glissades sans cesse renouvelées.

Des fois, en regardant derrière, je vois une crête blanche qui roule. Prête à envahir le cockpit, elle s'efface toujours avant d'atteindre la poupe.

Je suis content d'être là à jouer dans la nuit plutôt que de ronfler sur ma couchette.

J'ai déjà le phare de Loop Head par le travers tribord. Il marque l'entrée de la rivière Shannon qui mène à Limerick.

Quand j'ai choisi le parcours de cette virée, j'ai été tenté par la remontée de cette rivière. L'envie refait surface maintenant. J'imagine la navigation d'approche de l'embouchure, puis ce qu'il y a derrière le phare :

une campagne verte au petit matin quand la brume traîne encore sur les champs, le calme de la rivière qui succède au chahut de la mer, les parfums de la terre humide. Puis Limerick au détour du fleuve, avec ses maisons peintes au bord du quai de pierre. Une bière prise au comptoir du pub du port...

— Hé Lapin, tu sais bien que tu n'aimes pas la bière ?

— Bon, une assiette avec un œuf au plat, alors ! Avec du bacon grillé. Hmmmm, l'odeur du bacon !... Puis un petit bol de corn-flakes et du café. Hmmmm, l'arôme du café qui fume dans la tasse !

Au bout d'un moment l'évocation perd de sa force et finit par s'évanouir, alors le tumulte, le vent et le grand balancement reprennent leur place.

J'ai la tête mouillée. Peut-être pleut-il ? Ou bien est-ce les embruns ? Je descends dans le bateau chercher mon suroît, le chapeau en toile cirée des terre-neuvas.

Avec le suroît, on est moins bien protégé qu'avec la capuche du ciré mais on entend mieux les grondements, les sifflements, les chuintements, les grincements du gréement et le clapot sur la coque. J'ai besoin de tout entendre pour discerner la fausse note qui peut se glisser dans le concert et annoncer un mauvais coup.

Le jour se lève sur les trois îles d'Aran dont j'avais reconnu les feux depuis un bon moment. L'étrave pointe sur le détroit entre Inishmore, la plus grande et Inishmaan, celle du milieu. L'autre, plus à droite, s'appelle Inisheer. À tribord au loin, les imposantes falaises de Moher.

Un petit matin gris qui va s'éclairer quand le soleil aura pris un peu de hauteur. Parce qu'avec ce vent, les

nuages se rassemblent dans un coin en faisant la course. Alors ça dégage le ciel.

Je voulais passer par ce détroit pour aller mouiller dans l'anse de Killeany sur Inishmore. C'est le chemin le plus court, mais je change d'avis. C'est trop risqué. La mer et le vent de l'arrière paraissent moins forts qu'avec une allure de vent debout, mais c'est quand même du gros temps. Il peut y avoir du ressac entre les îles à la remontée des fonds. Je décide de contourner Inishmore par l'ouest et je manœuvre en conséquence.

Enlever la retenue de bôme, reprendre de l'écoute de grand-voile et de celle de trinquette, abaisser la dérive et me voilà au vent de travers dans la houle filant sept ou huit nœuds.

Autre allure, autres sensations. Là, c'est l'ascenseur. Jaoul ne roule ni ne tangue, il monte et puis descend en restant parfaitement horizontal. Sauf la gîte bien sûr.

En haut de la vague, je vois la côte au vent de l'île : des falaises sur toute la longueur, abruptes et battues par la houle qui vient briser au pied.

En bas de la vague, la montagne liquide me cache le paysage.

Deux heures plus tard, j'arrondis largement la pointe d'Inishmore pour parer les pavés qui nichent dans l'écume. Je laisse arriver jusqu'au virement vent arrière qui se passe sans empannage intempestif. Je me retrouve de nouveau au vent de travers, mais tribord amures cette fois-ci.

Sur ce nouveau bord, tout change. Je passe sous le vent de l'île et il n'y a plus de chahut. Le vent souffle toujours aussi fort. Il frise la surface de l'eau claire en soulevant de petits éclats métalliques. Le ciel est d'un bleu pur. Au loin le soleil fait luire les brisants, les

lames à contre jour émaillent la scène d'un beau vert clair transparent.

Ça souffle dur, bon sang ! Je crois bien que ça forcit. Je serre un peu plus le vent à mesure que j'approche de l'abri. Le rond de chute de la grand-voile se met à vibrer fortement : une latte, qui tient la toile tendue, vient de s'extraire de son gousset et part à l'eau emportée par le vent.

À noter sur le livre des travaux à effectuer : tailler une latte de grand-voile et coudre un lacet pour mieux fermer le gousset.

Me voici sous le vent de Kilronan, le petit port d'Inishmore. C'est un vent fort qu'il faut remonter pour aller mouiller. Jaoul ne peut pas louvoyer par ce temps-là. Je mets le moteur en route, j'affale et je ferle les voiles consciencieusement pour être tranquille, pour qu'elles ne se défassent pas avec le vent furieux.

Moteur au ralenti, je laisse la barre pour aller préparer le mouillage. Jaoul, sans voile, cule, se met en travers du vent et dérive. J'ai prévu d'empenneler. Vaut mieux par ce temps-là. Je sors l'ancre à bascule de son coffre : une grosse Britanny, avec ses dix mètres de chaîne dont je relie l'extrémité avec une manille au diamant de l'ancre « soc de charrue » du mouillage principal. J'attache les ancres provisoirement avec un bout pour qu'elles ne mouillent pas sans mon autorisation et je reprends la barre pour effectuer ma manœuvre d'approche. Que c'est beau ici !

L'anse de Killeany, ouverte au vent de nord-est, est abritée des vents d'ouest. Fond de sable en pente légère. Au nord-ouest de l'anse, c'est Kilronan et son môle.

Je mouille les ancres l'une après l'autre à une encablure du rivage par trois mètres d'eau.

Le temps que Jaoul cule en étalant toute sa longueur de chaîne, ça me permet de souffler un peu. Je commence à me détendre.

Enfin arrivé !

Un bateau de transport de passagers vient de s'amarrer au môle. Les gens en sortent penchés en avant pour lutter contre le vent ; des petits autocars les attendent. Les camionnettes, c'est pour les bagages, les bouteilles de gaz et le ravitaillement.

Il me semble impossible de débarquer aujourd'hui. Je ne peux ni échouer Jaoul ni rejoindre la rive en annexe. Dans le premier cas, si une saute de vent au nord-est survenait, il me serait alors impossible de prendre le large pour échapper au ressac. Dans le deuxième cas, rejoindre la rive avec l'annexe, avec ce vent, je risque de ne jamais l'atteindre et de finir en pleine mer. Le mieux à faire, c'est de fermer les écoutilles, d'allumer le poêle, de se faire un goûteux petit déjeuner pour sombrer ensuite dans un grand somme réparateur. Après vingt quatre heures de veille, j'ai bien gagné mon repos.

Je ne me suis pas sitôt calfeutré que j'entends la chaîne faire un potin du diable en raclant sur le fond et sur les bords du davier. Ça résonne tellement à l'intérieur que ce n'est pas supportable. Jaoul est comme un cerf-volant qui gigote au bout de sa ficelle, il balade sa chaîne d'un côté puis de l'autre comme s'il voulait continuer à tirer des bords. Je ne peux pas faire autrement que de ressortir dans le vent en tenue légère et faire vite pour aller mettre un terme à ce raffut. Ça me fout en rogne.

— Y a pas à dire, sur un bateau, on n'a jamais fini sa journée, on ne peut pas être peinard bien longtemps et s'abandonner à la flemme sans être dérangé, hein !

Tout en râlant, je pense à ce qu'il faut faire. Il faut gréer une aussière sur la chaîne d'ancre pour en reprendre la tension.

Je fais vite parce qu'avec ce vent, on est transi en deux minutes. J'ai noué un bout de l'aussière sur un maillon, je titre comme un sourd pour mollir la chaîne et je tourne l'autre bout au taquet. La chaîne fait une boucle qui pend sous le cordage tendu et ne transmet plus de bruit à la coque. Cette fois-ci, je vais pouvoir dormir tranquillement.

Il est quatre heures de l'après-midi quand je me réveille, avec peut-être, l'intention de me lever...

Me lever, ça me coûte. Je ne le fais que pour aller pisser et encore, je prends la précaution de ne pas me réveiller tout à fait ; juste ce qu'il faut pour ne pas pisser à côté du seau et je replonge avec délices dans le duvet tout chaud pour renouer le fil (le film, devrais-je dire) de mon rêve. Je ne sais pas vraiment de quoi je rêve, mais je veux surtout savoir comment ça finit. Mais ça ne finit jamais, un rêve !

Ce n'est que lorsque j'éprouve de la difficulté à le poursuivre que je décide de me lever...

Et là, c'est le cas. Mais je ne me lève pas pour autant, les mains sous la nuque, j'écoute allongé sur ma couchette. J'écoute pour savoir ce qui a changé. L'état de la mer a changé : ça clapote encore plus aux flancs de Jaoul. Il se dandine. Le vent aussi a changé : il paraît souffler plus fort. Les drisses ne claquent pas parce que je les maintiens toujours éloignées du mât à l'aide d'un sandow, mais le sifflement dans les haubans semble

plus aigu. L'île protège moins bien et Jaoul est plus exposé. J'en déduis qu'on est à pleine mer.

Tiens, je n'entends pas le ronflement habituel de l'éolienne ? j'ai dû la laisser bridée. Par contre, j'entends tourner les machines d'un navire, j'essaie de deviner si c'est la navette qui était à quai ce matin. Est-elle en train d'arriver ou de partir ?

Le bruit qui paraissait lointain s'enfle tout à coup, j'imagine que le bateau passe en ce moment au droit de Jaoul et qu'il s'est mis à battre en arrière pour casser son erre. Il faut toujours de la puissance pour casser l'erre. Donc il arrive.

C'est la curiosité qui me fait quitter le lit douillet. Pour vérifier, je me lève et je jette un coup d'œil par la bulle. La réalité est un peu différente de celle que j'ai imaginée. Le bateau navette s'éloigne de l'île ; il est sorti de la baie à petite vitesse et vient de lancer ses moteurs à plein régime, maintenant qu'il a pris son cap vers Galway. C'est pour ça que j'ai cru qu'il était proche. Quant à la marée, c'est ça : elle est haute et bat son plein. Ce qui fait que l'île paraît moins grande et plus basse ; le rivage s'est éloigné. Et puis j'imaginais Jaoul toujours à la même place que ce matin. Hé bien non ! Il regarde le môle à l'ouest à présent, là d'où vient le vent.

Je suis debout maintenant, et je me sens désœuvré. Je sens l'ennui pointer son nez. Il en sera ainsi tant que je n'aurais pas envisagé la suite à donner à ce morceau de journée. Il est quatre heures de l'après-midi. Et un morceau de journée, c'est difficile à occuper !

J'ai envie de me recoucher puisqu'il est impossible d'aller à terre. Ou bien résister et oeuvrer quand même.

Faire du pain ? Je n'en ai plus. Faire quoi ? Des petites réparations, lire, écouter de la musique ?

Je me recouche sans entrer dans le duvet, c'est trop dur de choisir de faire quelque chose et c'est trop dur aussi d'entrer dans le duvet. Je me contente de le poser sur moi. Je me croise les mains sous la tête, je me croise les pieds aussi.

Alors les pensées viennent et ça me détend. Je ne connais pas ces pensées. Ça pense en moi tout seul, sans que je sache ce qui se dit. Bien souvent, quand ça ne s'arrête pas, je finis par m'endormir. Là, ce n'est pas le cas, une pensée s'arrête : c'est une idée de corn-flakes trempés dans du lait froid avec de la compote d'abricot.

Une autre idée s'impose en même temps : pisser un coup.

J'ai décidé de me lever et tandis que je pisse, je pense toujours...

L'idée qui me vient, c'est que je fonctionne d'une drôle de manière. J'aurais pu dire : « J'ai faim ! » Ou bien : « J'ai envie de pisser ! ». Et trouver ensuite comment satisfaire mes envies.

Hé non ! Je ne fonctionne pas comme ça. Parce que moi, les sensations, les nécessités du corps, je les prends pour des emmerdements, des obligations à remplir. Alors pour me rendre ces choses agréables, l'enfant intérieur les habille de pensées. Des pensées drôles, des pensées qui ont du goût...

Ben oui, je m'empêchais de faire venir la sensation de faim parce que je n'ai plus de pain. Il faut que j'en fasse et ça me coûte. Et c'est le souvenir d'un pétale de maïs qui croustille sous la dent, qui a restitué ma faim.

Pour pisser, ce qui m'a fait lever, c'est l'idée de pisser dru sur la paroi interne du seau pour faire retentir le son mat du plastique.

Je pisse dru, le seau tinte : grave vers le fond, plus aigu à mesure que je remonte vers le bord.

Je suis joyeux comme un môme.

J'ai fini mon bol de corn-flakes. Je m'en suis fourré jusque là ! J'émets un énorme rot de satisfaction que j'accompagne jusqu'au bout par des modulations. Un bon rot sonore. J'éclate de rire à l'idée que ce bonheur simple constitue une provocation dans le monde des gens bien élevés.

C'est parce que j'ai accepté de me recoucher au lieu de m'activer comme le font les gens dynamiques que l'enfant est venu. À penser cela, un sentiment de reconnaissance m'envahit. Puis un sanglot se bloque dans ma gorge. Je pleure. Je pleure toute la tendresse que j'ai oubliée de m'octroyer. Mon Dieu que c'est bon ! C'est bon la tendresse ! C'est bon de s'aimer un peu !

La lumière du jour a faibli, mais pas le vent. J'ai fait du levain ; le pain, ce sera pour demain. Il est temps d'allumer la lampe à pétrole si je veux continuer de lire.

Je lis Luis Sepulveda, « le Vieux qui lisait des romans d'amour ». J'ai presque fini. Mais je reviens souvent à la première page. Ça commence ainsi : « Le ciel était une panse d'âne gonflée qui pendait bas, menaçante, au-dessus des têtes... ».

Une phrase comme ça, au début d'un livre, ça éveille en moi des sentiments, des émotions, ça me rend plus sensible à ce qui fait la vie comme des petites touches de couleurs, de saveurs et d'odeurs qui prennent place

et qui partent en laissant une impression durable, c'est une promesse que l'auteur va me faire toucher l'âme des choses. Et il tient sa promesse.

Des livres, j'en ai emporté avec moi ! Des bons livres uniquement. Les bons livres pour moi, ce sont ceux qui m'aident à mieux vivre ma propre vie, ceux qui élargissent ma vision du monde en me donnant un supplément d'âme. Je sais qu'ils sont bons parce que je les ai tous déjà lus. Et j'aime leurs auteurs. Un bon auteur, c'est quelqu'un qui a quelque chose à dire et qui met son poids d'humanité dedans.

Francisco Coloanne et la rude description de la vie dans le grand Sud chilien. Je ne manquerai pas d'y goûter à ce grand Sud, c'est prévu !

Sallinger, Russel Banks, Hemingway... Ah, *le Vieil Homme et la Mer* ! C'est mon préféré. Un chef-d'œuvre ! Comme j'aurais aimé écrire un livre pareil, si simple, si vrai, si profondément humain !

Mais, je ne parle que des auteurs étrangers. Et les auteurs de langue française ?

Oh, j'avais oublié !

Pierre Rahbi, « Du Sahara aux Cévennes », « L'offrande au crépuscule », un amoureux de la terre, un poète de l'agriculture avec des moyens simples.

Et puis il y a tous les voileux comme Bernard Moitessier, mon ami, mon frère, dont je n'ai jamais connu le visage de chair, mais qui inspira des quantités de vagabonds comme moi. Et la famille Meffre ? qui me fait parfois regretter de n'avoir pas une vagabonde auprès de moi.

Bon, il n'y a quand même pas beaucoup d'auteurs français. J'ai essayé d'en dénicher, ils sont nombreux pourtant, mais trop sérieux, trop compliqués, ils se prennent la tête. Mais j'oubliai Philippe Djian :

« Trente sept deux le matin ». Il ne se prend pas la tête, mais c'est un amoureux et, le pauvre, à cause de ça il se prend des portes avec les femmes ; il le dit sincèrement, il accepte qu'il en soit ainsi. Et ça c'est touchant !

Ces livres à bord de Jaoul, ces auteurs sont comme une famille aimante autour de moi, ils m'aident à tenir dans les moments difficiles. Chaude présence rangée à tribord à côté des disques et des cassettes, au-dessus de la banquette, à l'abri des projections d'eau.

Je pense à tout sauf à ce que je lis. Je laisse le livre et je me retourne pour dormir. Dehors le vent continue sa sarabande, mais je ne l'entends plus que de loin en loin.

Il est neuf heures quand je m'éveille. J'ai dormi d'une traite. Je risque une sortie pour sentir le vent, pour voir si je peux aller à terre aujourd'hui. Bon, ça souffle aussi fort qu'hier et la météo n'a pas prévu d'accalmie. Encore une journée à passer au chaud dans le ventre douillet de mon bon Jaoul.

Je fais le pain et après sa levée, je le cuis. Entre-temps, je lis.

J'ai fini « Le Vieux qui lisait des romans d'amour ». C'est beau, c'est fort, ça invite à se conduire comme les Shuars, ces indiens d'Amazonie qu'on appelle aussi Jivaros, afin de ne pas peser sur la Terre. Ô ! combien suis-je touché par leur attitude si respectueuse de la vie et que l'homme occidental ne peut pas encore adopter à cause de sa cécité.

Je suis de nouveau pris par l'émotion joyeuse que suscite une telle lecture. L'enfant intérieur ne m'a pas quitté. Il joue. Il joue une musique suave sur l'instrument que je suis. J'en éprouve un sentiment d'expansion, de gratitude. Je perçois en moi un accord

entre toutes les parties de moi-même, un accord entre moi-même et les choses. J'éprouve le sentiment de participer activement au chant du monde.

J'ai coutume de dire pour raconter ces moments délicieux que je suis à la fois celui qui est dans la carte postale et celui qui la regarde.

Puis le moment de bonheur s'estompe et disparaît. J'ai laissé partir cette intensité si agréable sans en être chagriné. Aujourd'hui, j'ai pu le faire et j'en suis satisfait.

J'ai passé la journée à lire, à relire et à noter aussi. J'ai noté des mots, des phrases qui m'ont semblé beaux, chargés de sens. Ça me donne l'envie d'écrire à mon tour.

Un petit creux manifeste sa présence. Le temps de préparer deux tartines de beurre avec de la confiture, de les tremper dans une moque de chicorée puis, je retourne à mes pensées sur l'écriture...

Ecrire, c'est revisiter avec attention ce qui a été vécu parfois trop vite, ou même à notre insu. J'écrirai ce qui se vit en moi maintenant, pendant ce périple. Oui, j'écrirai. Mais quand ? Dès mon retour en France, je dois me consacrer à la préparation de mon grand départ autour de la planète. Quand aurais-je le temps ?

Peut-on écrire et vivre à la fois ? Non, il me semble qu'écrire c'est vivre à temps plein. Il n'y a de place pour rien d'autre. Alors ça sera pour une autre vie. Ou bien quand je serai vieux, mais alors très vieux.

Au moment où je sors de mes pensées, l'obscurité a déjà commencé à envahir le carré. Comme je suis déjà sur ma couchette, je n'ai plus qu'à allonger les jambes dans le duvet et glisser dans les bras de Morphée.

Jaoul avant le grand départ

Ce matin, je suis réveillé vers sept heures par rien de particulier. C'est simplement une fin naturelle de sommeil. D'habitude, je trouve que ça fait tôt, mais aujourd'hui je me sens en pleine forme. Ce n'est pas étonnant avec ce repos forcé !

Je tire le panneau de descente et j'enlève les planches de fargue qui ferment l'entrée de Jaoul pour aller vider mon seau de nuit par-dessus bord. Il me semble que le vent a faibli.

Oui il a faibli. Le moment est venu de tenter le coup d'aller à terre.

J'ai mis l'annexe à l'eau. Comme je ne suis pas sûr du temps, j'assure mon retour à bord avec une touée. Dans le balcon avant, j'ai gréé un touret de deux cents mètres de Nylon de six relié à l'annexe. Il se dévide au fur et à mesure que je m'éloigne en pagayant. En haut de la plage, j'enfouis solidement le grappin afin que l'annexe, avec le vent, ne retourne à l'eau sans moi. Pour regagner mon bateau, il me suffira de haler le Nylon. Comme ça, même avec un vent fort, je ne risque pas de le rater.

J'ai troqué mes « Dock-sides » pour des chaussures plus confortables à la marche et mon ciré contre un vêtement de pluie plus léger. Je marche bon pas, sac au dos, sur le chemin qui longe la plage pour rejoindre le village et son petit port. Le cœur léger, je pars à la conquête de l'île.

Kilronan. Quelques maisons, un hôtel, la cale du bateau de sauvetage. En haut de la cale, le hangar dans lequel il s'abrite, fixé sur son chariot de mise à l'eau.

Jaoul avant le grand départ

Le petit port. Déambuler sur le quai : un vrai plaisir, comme sur tous les quais de tous les ports, d'ailleurs. J'aime ça !

Des boules rouges alignées avec un nom marqué au feutre noir dessus, les bouées d'amarrage des bateaux. La plupart sont vides. D'autres tiennent une barcasse en laisse. Celles qui sont près de la plage commencent à s'échouer. Elles traînent un bouchon d'algues vertes au ventre. Il se colle à la chaîne qui relie la bouée au fond, puis s'étale comme une chevelure, se rassemble à nouveau au rythme de l'eau qui balance.

J'aime m'attarder à regarder les pêcheurs quand ils se préparent à la pêche ou bien, quand ils en reviennent ; j'aime surprendre les conversations, écouter les mille petits bruits du port que le vent apporte.

Mais le moment s'y prête mal. On est en cours de jusant et les bateaux ont déjà pris la mer. Il n'en reste qu'un seul à partir, un canot avec une cabine étroite comme une guérite. A bord, deux gars. L'un se tient debout dans une salopette en forte toile cirée jaune recouvrant de grosses bottes noires, des bottes qui relèvent du bout ; il porte un gros pull de laine brune, usé au col et les manches retroussées laissent voir des gros bras couverts de tatouages. Il tire une dernière fois sur sa cigarette et, d'une chiquenaude, il l'envoie à la mer avant de continuer à fourbir ses apparaux de pêche. Son collègue, penché au-dessus d'une poubelle en plastique, dispose soigneusement les lignes pour éviter que les hameçons ne s'accrochent. Des gestes lents et précis.

Au-delà du môle, quelques voiliers au mouillage dansent. Et mon Jaoul au loin ? Sage.

Jaoul avant le grand départ

Au détour de la rue principale, je suis tombé sur une armée de vélos bleus bien rangés qui attendent le chaland. J'en ai loué un et me voici pédalant à toute allure dans la campagne, retrouvant comme en mer, le goût du vent qui siffle aux oreilles.

L'arbre se fait rare ici. Par contre, la pierre y est abondante. Elle est empilée en murs de pierres sèches qui forment un quadrillage serré autour de petits lopins de terre : une terre faite d'algues accumulées par des générations de marins paysans au cours des siècles. Récoltées sur l'estran, on mettait les algues à dessaler à la pluie, puis on les faisait pourrir avant de les étaler dans les lopins. Peut-être les gens d'ici le font-il encore ?

J'ai posé mon vélo le long d'un calvaire et je me suis assis au bas d'un muret pour souffler un peu. D'ici, on voit une bonne partie de l'île. Le ciel est bas, sombre, presque obscur. La lumière vient des lointains sur la mer. On dirait une mise en scène tragique, un drame qui n'en finit pas de se nouer et qui n'arrive pas. Ici, ce qui finit par arriver, c'est la pluie. Elle vient comme un épais rideau qui masque tout et met un terme à la contemplation ; il n'y a plus qu'à se rentrer. Mais, par chance, il ne pleut pas.

Étrange pays. Ruines d'abbayes, restes de fortifications en pierres sèches. Une atmosphère ancienne, moyenâgeuse ou peut-être celtique, invite à la rêverie. Elle me saisit et je m'y laisse aller de si bon gré que je ne tarde pas à voir des revenants sur la lande...

Une femme blonde aux cheveux tressés, sort d'une masure basse, une chaumine. En jupe longue de drap grossier, elle tient son marmot sur la hanche. Aux pieds, elle a des chaussures faites dans un morceau de

cuir épais avec un laçage croisé qui remonte au-dessus des chevilles.

Derrière la maison aux murs sans fenêtre, juste des meurtrières qu'on peut occulter avec un tissu ou un bouchon de paille, il y a un enclos avec deux cochons noirs ; devant, c'est un tas de fumier avec des poules dessus. Je m'approche. Un simple rideau de toile brassé sur le côté sert de porte. À l'intérieur il fait sombre, mais je distingue d'un côté, des moutons sur une litière de genêts ou bien d'ajoncs secs, de l'autre, une pierre plate qui sert de table. Des gamins courent autour en piaillant. Tout au fond, des banquettes de pierres sur lesquelles, le soir, on étale les paillasses. L'âtre sans cheminée, est surmonté d'un trou dans le toit par où sort la fumée. De la tourbe y brûle pour cuire un modeste repas.

Sur le chemin, un peu plus loin, un homme aux cheveux longs et roux. Il porte de grosses moustaches et marche d'un pas lent, avec peine. Il conduit une paire de bœufs aussi roux que lui, attelés à une charrette de goémon aux roues pleines. Un enfant d'une dizaine d'années, juché sur le tas, invective l'attelage de sa voix fluette pour jouer au conducteur.

Plus loin encore, un hameau. Des guerriers s'entraînent sur la place, ils ont un bâton au lieu d'une épée. On entend leur soupir à l'effort et le bruit du bois qui s'entrechoque. Ils portent un kilt comme les Écossais, de couleur verte mais unie...

Je ne sais pas combien de temps je suis parti sur les ailes d'une « celtitude » dont je doute de l'authenticité historique. En tous cas, cette rêverie m'a fait du bien.

Je suis toujours assis en tailleur au bas du muret qui me garde du vent, hormis le haut de la tête (mais avec

une capuche, ça va) et j'ai faim. Je sors les provisions du sac à dos : une boîte de thon au naturel, du pain, un petit pot en plastique plein de beurre, une pomme, une barre de chocolat.

Je mange de bon appétit. Je n'entends bientôt plus que le bruit du Nylon de la capuche qui se froisse sous l'effet de l'agitation de mes mâchoires. Le temps que je porte un nouveau morceau à ma bouche, la capuche se tait tandis que les manches crissent au pli du bras. Ça crisse plus fort quand je me penche à presque m'allonger pour saisir la gourde d'eau qui a roulé un peu trop loin.

Le repas terminé, je défais la popote pour en extraire mon minuscule réchaud à gaz. C'est l'heure de ma chicorée.

Je mets l'eau dans l'une des deux petites casseroles étroites de la popote, puis j'allume le réchaud qui se met aussitôt à ronfler. En tapotant, je fais glisser la poudre soluble d'un tube à comprimés effervescents. Le vent parfois dévie le filet et emporte de la poudre. Puis je fais gicler un peu de lait concentré en tube. Je lèche l'orifice avant de revisser le bouchon afin que la goutte onctueuse, qui n'a pas pu se décider à tomber dans la casserole, ne s'étale sur le corps du tube et ne le rende collant. Je prends la cuillère pour touiller et goûter de temps en temps pour savoir quand éteindre le réchaud. Enfin, ça y est ! J'éteins le réchaud. Doucement, je porte à mes lèvres la casserole étroite. Le métal du récipient est toujours plus chaud que le liquide qu'il contient. C'est donc avec prudence que je commence à boire. Je souffle sur le bord, j'attends que ça refroidisse en tournant la gamelle entre mes mains. Pendant ce temps, mes mains se réchauffent et ça fait du bien !

Jaoul avant le grand départ

La chicorée est bue. Des ondes chaudes m'ont traversé le corps. La gamelle vide finit de dispenser une dernière chaleur.

Et puis, vite il faut rassembler les affaires éparses, les fourrer dans le sac à dos, ne pas s'éterniser et passer à autre chose. Cette autre chose que j'ai prévue, programmée et qui est de me rendre sur les falaises au sud de l'île.

Je m'étonne de cette précipitation qui ne me paraît pas normale vu les circonstances, lorsque personne ne m'attend. Je m'interromps donc et avant de passer à autre chose, je me mets à réfléchir là dessus. J'ai envie de savoir pourquoi à mon âge, j'ai encore ces comportements qui me semblaient nécessaires à l'école primaire pour ne pas être à la traîne quand les élèves en rangs entraient en classe.

Je reste longtemps sur la question, puis un élément de réponse arrive. C'est une insatisfaction ressentie à la fin de « ma chicorée ». Suit un cortège de réflexions en vrac et un passé qui se met à défiler dans ma tête comme un film vidéo en avance rapide...

Je me souviens, il y a une dizaine d'années, je passais mes vacances à tenter de goûter une liberté que je ne trouvais pas au travail. J'entreprenais en solitaire de longues randonnées à pied et je terminais mes repas au bivouac par de la chicorée préparée sur ce même réchaud…

Le film s'arrête là, sur le réchaud. J'ai beau insister, je vois que mon souvenir n'ira pas plus loin parce que chaque randonnée, chaque bivouac s'arrête sur la même séquence, celle de la chicorée prise en fin de repas, comme si un dieu contraignant voulait à tout prix me faire revivre la satisfaction qui se dérobe. Et elle se

dérobait comme elle se dérobe encore aujourd'hui au même endroit…

En reliant ensemble toutes ces séquences, un souvenir d'enfance refait surface. Je revois ma mère dire et proférer haut et fort qu'il ne faut pas s'attarder sur des impressions maussades, qu'il suffit de se lancer dans l'activité suivante avec détermination pour rattraper le manque précédent. Mais il n'y a pas que ma mère qui disait ça, d'autres personnes en qui je croyais disaient ça aussi, et moi comme un couillon, je m'y suis conformé parce que j'étais un enfant docile ou du moins j'essayais de l'être...

J'ai randonné avec cette insatisfaction-là dissimulée, pendant trois ans. Et ça m'a bouffé mon plaisir. Alors, j'ai tout balancé et je ne suis plus jamais retourné en vacances. Je me disais : « Si je n'arrive pas à goûter la liberté, c'est parce que la randonnée, c'est pas mon truc. C'est le bateau mon truc ». Je me disais aussi : « C'est parce que j'ai pas assez de temps de vacances. Il m'en faudrait plus ».

Et maintenant, j'ai le bateau, les vacances à « perpète » et le phénomène se reproduit.

Il faut que je sache, il faut que j'arrive à voir là où je me plante et au moment où ça se passe, il me faut prendre mon démon sur le fait. Je réfléchis, je fais le tri des pensées dans ma tête et je finis par percevoir qu'un sentiment est passé très vite pendant que je buvais ma chicorée tout à l'heure, c'est le sentiment d'être un « pépère » avec mes petits objets, ma petite dînette, ma petite chicorée.

— MA PE.TI.TE. CHI.CO.REE.EU.EU.EU.EU, dis-je en singeant le personnage qui m'habite.

— Pourquoi pas ma « petite » camomille, mes « petits » cachets, mes « petites » gouttes pendant

qu'on y est, hein ! Bien obligé de constater que je suis un pépère engoncé dans sa petite routine, sous des airs de vagabond ! C'est un vieil homme étriqué (un vieux con, oui !) qui m'habite. Alors la joie de vivre ne manque pas de s'en aller. Forcément !

Il n'y a que l'enfant qui puisse me tirer de là, celui cher à Moitessier, celui qui terrasse le Dragon avec son lance-pierres.

Et je laisse l'enfant aller en moi. Alors, il se met à crier : « T'ES UN PEPAI-REU, T'ES UN PEPAI-REU... ». Il ne se moque pas en disant cela, il est simplement content de me dire comment il me voit.

Ça me fait redéballer mon sac à dos et le réchaud avec ses deux gamelles que je dispose autour de moi, séparément.

Le réchaud sonne comme une cymbale, les casseroles comme des tambours, tandis que je frappe dessus en rythme avec la cuillère et l'Opinel, pour accompagner l'enfant :

— T'ES UN PEPAI-REU, T'ES UN PEPAI-REU...

Je tape et je gueule pendant un moment. Puis, soulagé, tandis que je range à nouveau tout dans mon sac, des images d'enfant me reviennent, gaies et plaisantes...

C'est dans un passage de « La gloire de mon père », un livre que j'ai lu de bonne heure, quand le petit Marcel Pagnol grimpe sur les genoux de son grand-père pour lui coller des haricots dans les oreilles. J'aurais voulu voir la scène, ça devait être marrant !

Puis, c'est la fille de Marie-Christine, la plus jeune. Elle avait trois ans. J'étais assis dans un fauteuil bas, au salon. Elle trimballait une boîte de céréales soufflées enrobées de chocolat, pour son goûter, quand elle avait entrepris de m'en fourrer dans la bouche. Surpris,

amusé par sa spontanéité, j'avais eu envie de me laisser faire.

Elle avait pris délicatement un « Choco-Pop » entre deux doigts, et me l'avait enfoncé entre les lèvres avec le pouce, puis elle avait recommencé. Elle était calme et très concentrée sur son travail. Quand elle avait trouvé que ma bouche était suffisamment remplie, elle avait dit : « Manze ! » Et j'avais mangé.

Elle avait répété l'opération plusieurs bouchées de suite, jusqu'à ce que, regardant dans sa boite, elle eût estimé que ça suffisait comme ça. Ensuite, elle avait frappé dans ses mains, ravie. En avançant sa bouille pleine de chocolat, elle avait dit : « Tout manzé ! "» Et elle avait tourné aussitôt les talons pour trottiner vers la cuisine en traînant le paquet sur le sol...

J'ai fini de ranger mon sac et je sais à présent plus clairement sur quoi je faisais l'impasse en me précipitant de la sorte à ranger pour passer à la suite du programme que je m'étais fixé, c'est sur la fantaisie et le jeu, sur l'imprévu. Quelle leçon de vie je viens de prendre là ! Dans ce rendez-vous sacré avec ma chicorée, j'ai vu mon histoire se répéter, celle où je veux rentrer dans une routine, un ordre des choses immuable, pour être bien docile, bien comme il faut pour ne pas déranger, pour ne pas passer pour celui qui n'est pas comme tout le monde et risquer le désamour, le désamour des parents bien entendu, puisque ces choses là se sont *engrammées* dans la petite enfance. Mais, j'ai vu aussi que par des choses simples comme le jeu, on peut changer sa destinée.

Changer la destinée en tapant sur des gamelles ? Oui mais j'ai le sentiment que c'est une petite réponse et qu'elle ne va pas suffire.

Jaoul avant le grand départ

Je suis en haut de la falaise au sud de l'île. Le vent vient droit dessus, remonte et fait un invisible remous dont les goélands profitent pour jouer. Ils se maintiennent presque immobiles, allongés dans les filets d'air et se toisent du coin de l'œil. Ceux qui s'en vont, lassés, sont vite remplacés par d'autres qui viennent de je ne sais où. D'autres encore, qui aimeraient bien faire cesser le jeu ou garder l'espace rien que pour eux, se contentent de grands « KAÏ ! KAÏ ! » réprobateurs.

En contrebas, l'océan en grandes ondes vient battre le galet. Le ressac s'écrase comme un sac de ciment jeté à terre : « VAOUUF ! » Un calme s'installe, reposant, pendant que l'écume, lancée à toute allure, s'étire, s'étale et ralentit. Puis, au retour, suçant le cailloutis qui frémit et dévale, le rouleau rassemble ses eaux, pour tenter un nouveau jeté.

Ce lent mouvement prend corps en moi au point d'effacer toute pensée, tout sentiment. Temps suspendu, vie suspendue. Détente.

Au loin, au-delà de la remontée des fonds qui fait plisser la houle, je cherche la trace de mon bateau. Je revois son sillage des jours passés qui disparaît à gauche derrière le trait de terre si fin à l'horizon : la péninsule de Dingle. Je revois le Kerry, la mer d'Irlande, les Scilly, l'anse de Réville, la baie de Seine et Fécamp. Je refais ensuite le trajet mentalement dans l'autre sens jusque là devant, à quelques encablures du rivage, puis je le fais contourner l'île à droite et revenir derrière, jusqu'au mouillage de Killeany. J'imagine encore une fois dans un aller et retour, les traces que Jaoul a laissées dans le paysage, comme si je voulais graver son parcours dans ma tête pour l'avoir présent à

l'esprit et n'être plus obligé de consulter la carte pour m'en souvenir.

Je m'écarte du bord de la falaise pour m'allonger dans un creux du terrain. Le vent passe au-dessus de moi ; du ressac je ne perçois plus qu'un grondement assourdi et ample qui semble venir des profondeurs du sol. Au bout d'un moment, pris par son rythme et ses variations, j'ai l'impression que la Terre a entrepris de jouer avec moi. Après chaque grondement suit une longue période de silence, c'est pour me laisser le temps de répondre à son invite. Et moi je lui réponds par un rythme plus rapide que le sien, bien sûr, mais plus complexe aussi, c'est le rythme croisé de ma respiration et des battements de mon cœur. Quand on arrive à s'accorder, c'est bon !

Quand j'y pense, depuis mon départ de Fécamp, il ne s'est écoulé que quatre semaines. Pourtant j'ai l'impression que le voyage me possède depuis beaucoup plus longtemps, tellement j'ai vieilli en mon âme. Il m'est devenu si familier qu'il me semble même n'avoir jamais fait autre chose que de voyager. Le temps me paraît à la fois distendu et contracté. Le temps du voyage est un temps dense qui coule.

Cette sensation agréable de temps distendu par le voyage ne dure pas longtemps. Un autre temps vient tout recouvrir, un temps qui ne s'écoule pas. Il est le même depuis toujours. C'est un temps figé qui prétend être le seul vrai temps avec ses valeurs de contrainte, de discipline, d'obéissance et d'oubli de soi ; il dit que l'autre, celui du voyage, n'est pas sérieux, qu'il est seulement fait pour l'amusement et la détente.

Jaoul avant le grand départ

C'est quand même étrange que je ne puisse pas goûter bien longtemps au plaisir du voyage, mais avec ce jugement qui vient tout sabrer, ce n'est pas étonnant ! Ah, je reconnais bien là les insinuations du vieil étriqué, quand il dit que le voyage ce n'est pas la vraie vie ; le « pépère » de tout à l'heure, ce vieux compagnon rabat-joie ! Ah, il a du mal à me lâcher les basques et il essaie par tous les moyens de jeter le discrédit sur mon entreprise ! Je savais qu'il ne tarderait pas à revenir. Comme il daigne montrer son nez, je vois mieux son jeu et si j'arrive à le contrer bien avant qu'il ne fasse des dégâts, je crois que ses jours sont comptés.

Contre le vieil étriqué, l'enfant intérieur ne peu pas faire tout le boulot, il est trop petit, il a besoin d'un solide coup de main et il faut trouver autre chose que de taper sur des gamelles.

Une phrase me revient, une citation de William Law que j'avais écrite en épigraphe du journal intime de mes dix-neuf ans : « *À combien d'inventions d'aucuns sont contraints de recourir à chaque cessation de joie séculière, jusqu'à ceux qui vont se pendre* ? »

Non, je ne vais pas me pendre. Je vais convoquer les dieux intérieurs. Je vais les entendre longuement, réfléchir et négocier, mais je ne les laisserai plus écraser l'enfant.

Voici ce que je vais faire : je vais prendre le contre-pied de l'empêchement, mais pas trop, et tâcher de donner à l'étriqué l'ampleur qu'il réclame.

J'ai une petite idée de l'ampleur. Seulement, elle me fait un peu peur. C'est de prendre le large avec mon bateau et naviguer, naviguer en ne touchant terre que rarement. Rarement ? Il me semble que pour cette saison, ça va être difficile. Je pense qu'il vaut mieux examiner le genre d'escale qui conviendrait à la fois à

mon besoin de compagnie et à celui de distance. Ce serait un petit port animé, sans marina, comme Porth Cressa aux Scilly ou bien comme Dingle ou Baltimore.

Et mes envies de poissons grillés sur une plage déserte, le canard tiré à l'arbalète et le lapin pris au collet ? Il semble bien que j'en ai à faire le deuil. Du moins tant que je serai seul ou bien tant que le vieil étriqué ne sera pas hors d'état de nuire.

Je prends la décision de réserver la journée de demain à l'examen minutieux d'une nouvelle route, voir comment y mettre de l'ampleur. Et je me lève du creux dans la lande, transi, mais heureux de commencer à obtenir les moyens d'accéder à une nouvelle liberté.

Les lointains clairs et dégagés se sont fermés. Il fait gris, mais il ne pleut pas. Les goélands ont cessé de jouer sur le dos du vent. J'ai froid. Il est temps de rentrer. J'enfourche le vélo et je file vers le port pour le rendre. Après je regagnerai Jaoul.

L'ampleur, voilà le maître mot qui peut transformer ma vie !

7

De l'Irlande à l'Ecosse

Après ces quatre jours d'escale, j'ai repris la mer ce matin de bonne humeur malgré le temps gris et la pluie qui menace.

Hier, j'ai préparé soigneusement ma route en prenant tout mon temps. Pour mieux vivre ce périple dans les Iles Britanniques, j'ai mis en pratique ma nouvelle liberté en préparant l'espace dont elle a besoin.

J'ai prévu d'abord une étape de trois ou quatre jours pour filer plein nord et arrondir l'Irlande vers l'est, embouquer le Sound of Jura et faire escale à Loch Crinan. Ensuite des escales dans des petits ports sympathiques comme Tobermory sur l'île de Mull, Portree sur l'île de Skye, Arinagour sur l'île de Coll. Après, je redescends plein sud avec une grande envie de traverser le golfe de Gascogne pour aller jusqu'en Espagne et au Portugal. Mais bon, on verra ! J'ai fait l'impasse sur Galway à cause de son port commercial et de sa ville trop grande, sur le Connemara trop sauvage pour moi, sur le Donegal et le nord de L'Irlande parce que je ne possède pas les cartes détaillées de ces coins-là.

Le rond de chute de la grand-voile porte bien avec la nouvelle latte que j'ai taillée hier. Elle ne s'échappera plus de son gousset, j'ai cousu un lacet qui le maintient fermé.

J'ai tracé ma route de manière à me tenir bien à distance de la côte et de ses îles. Grâce au point automatique par satellite, on n'a pas besoin d'aller reconnaître un phare ou un amer remarquable, on entre les coordonnées des points de changement de cap et l'appareil affiche la distance et les différents caps à suivre successivement. C'est au poil !

Pour l'instant, la rose du compas oscille entre le trois cents dix et le trois cent quarante. Ce qui fait un cap moyen de trois cent vinqt cinq. Jaoul est au près avec ce vent d'ouest ; ce n'est pas sa meilleure allure, mais je compte bien sur le courant portant pour compenser la dérive due au vent qui lui fait perdre au moins cinq degrés en cap. Sinon je ne pourrai pas doubler Slyne Head sur un seul bord.

Après une heure de route, je fais le point. Le courant prévu ne compense pas complètement la dérive due au vent. Je doute qu'on puisse doubler Slyne Head sur ce bord-ci. Si le vent tourne progressivement au nord-ouest, je risque de me faire coincer sous la côte du Connemara. Vaut mieux tirer un grand bord au large tout de suite pour me dégager, plutôt que d'avoir à le faire en catastrophe tout à l'heure en tirant des petits bords rapprochés, car la succession rapide des manœuvres de virement fatigue et de la perte de temps en découle.

Il me semble que le bateau est suffisamment dégagé de la pointe nord-ouest d'Inismore et de ses dangers pour virer maintenant. J'entreprends la manœuvre. Au coup de barre, Jaoul monte au vent en s'inclinant davantage. Dès que le génois se dévente, Jaoul paraît se redresser. Je libère l'écoute du taquet, la voile claque. Jaoul se redresse. Il opine de l'étrave, hésite à franchir le lit du vent. La grand-voile tremble. Puis, il se décide

et s'incline doucement sur l'autre bord. C'est le moment de faire passer le génois sur bâbord. Il passe. Le cabestan cliquette follement tandis que j'embraque l'écoute avec de grands gestes amples. La grand-voile a repris du vent la première. J'abats un peu pour que le génois porte à son tour. Jaoul reprend un peu de vitesse. Ensuite, je lofe un poil et là, au toucher de barre, je sais qu'il est sur son cap.

Une heure sur ce bord-là devrait suffire pour virer à nouveau et reprendre enfin ma vraie route, celle qui fait gagner des milles dans le nord.

Le vent a bien tourné au nord-ouest comme je l'avais soupçonné mais pas trop, de quelques degrés seulement. Puis il est revenu à l'ouest-sud-ouest en amenant la pluie, une bruine collante comme ce pays sait si bien faire.

Slyne Head est doublée. Je reste au cap initial deux heures de plus pour mettre de la distance entre Jaoul et la côte. Je me sens mieux au large, j'ai plus d'espace pour respirer.

La nuit tombe à présent. Ce n'est plus un moment de passage à vide comme lors de la traversée de la Manche, mais je me sens toujours préoccupé malgré les précautions que je prends. L'inquiétude est toujours là avec l'idée de survivre jusqu'au jour. Je n'arrive pas encore à me détendre, à faire confiance à Jaoul, à faire confiance à mon instinct. La nuit n'est pas trop longue en cette saison, heureusement ! Elle a même tendance à se réduire au fur et à mesure que je gagne en latitude. Je me souviens d'une tombée de nuit qui ne m'avait pas angoissé, c'était entre les Blasket et Aran, l'envie de vivre le coup de vent n'avait pas laissé de place à l'inquiétude. Tandis que là, sans savoir pourquoi, j'ai

tendance à imaginer des contrées inconnues, sombres et inquiétantes, avec des bateaux prêts à me couper en deux.

En progressant vers le nord, sur le toit de l'Irlande, j'ai le sentiment de quitter le monde des hommes pour entrer dans celui des forces aveugles. C'est une vision inquiétante qui se trouve sûrement renforcée par le temps crasseux et la mer grise. En réfléchissant bien, je me rends compte que je n'ai pas étudié cette côte sur les cartes. Je ne la connais donc pas et je ne me sens pas rassuré. C'est ça qui me fait venir ces images sombres à l'esprit.

Il n'est pas juste de me laisser aller à des idées qui ne correspondent pas à la réalité. Cette côte du nord ouest de l'Irlande qui est habitée avec des villes et des villages comme partout en Europe, n'est pas plus inhospitalière qu'une autre. D'ailleurs cette nuit qui commence est plutôt calme ; Jaoul au vent de travers se déhale gentiment à quatre nœuds et demi cinq nœuds. La houle est à peine perceptible dans l'obscurité qui vient ; elle s'étire avec le temps quand elle n'est pas entretenue par un vent vigoureux. Quant aux bateaux coupeurs de voiliers, c'est un danger bien réel qui ne peut se parer que par une veille sérieuse.

Quand je rétablis la scansion du quart d'heure au compte-minutes, la confiance finit par revenir.

Dans la nuit, j'ai abattu au trois cent soixante-dix au point convenu sur le positionneur. Puis la nuit s'est passée sans rien de particulier, mais je n'ai pas dormi. J'étais, la plupart du temps, allongé dans le cockpit sous un crachin poisseux. Il a fini par pénétrer par la capuche malgré la serviette enroulée autour du cou. Je suis bien trempé.

Je descends me changer et j'allume le poêle pour faire sécher mes vêtements. J'en profite pour allumer aussi le réchaud et faire griller des tartines.

Je n'ai pas si tôt terminé que la sonnerie retentit pour mon tour de veille. Brutalement, je laisse ce que je suis en train de faire et je monte ou plutôt, je gicle sur le pont.

J'écoute...

Rien.

Je redescends à mes tartines.

Un quart d'heure plus tard, ça recommence.

Ah, je voudrais bien prendre mon temps pour déjeuner tranquillement ! Mais ce n'est pas possible. À chaque interruption, j'éprouve une énorme injustice. Cette contrainte insupportable me saisit aux épaules et aux jambes. Si je suivais ces ressentis, je laisserais tomber sur-le-champ la navigation pour aller jouer aux dominos avec des copains au café.

Comment faire pour que cette veille ne soit plus un problème, qu'elle soit simplement un élément de mon petit déjeuner, comme tourner la cuillère dans le bol pour faire fondre le sucre, par exemple : quelque chose de machinal en somme ?

Cette « cessation de joie séculière » ne me paraissait pas si intenable lors de mes précédentes traversées ? Peut-être avais-je fait l'impasse dessus en me disant qu'avec le temps, je finirais par m'habituer à ces coupures de veille ?

Ben non, ce n'est pas ça ! Les autres fois, il ne pleuvait pas, je mangeais dehors. Et les coupures n'étaient pas si sensibles puisque je jetais un coup d'œil alentour tout en continuant de manger.

La vitesse a diminué. On se traîne au grand largue à trois nœuds. J'ai envie de bouger. Et comme la visibilité s'améliore, je peux prendre le risque d'établir le spi pour tirer meilleur parti du vent faible.

Je m'attache soigneusement, puis j'effectue la manoeuvre machinalement, préoccupé par cette question de coupure qui m'inconforte.

J'ai les bras en l'air et je n'ai pas fini de fixer le tangon au mat quand la réponse survient. Mais je ne peux pas en disposer, j'ai besoin de toute mon attention pour terminer la manoeuvre. C'est comme une lettre attendue que tend le facteur et qu'on fourre dans sa poche pour la lire plus tard au calme.

Le spi se déploie correctement. Je règle le bras, puis l'écoute de manière à faire un léger pli au bord de la coupole du côté au vent. Je termine mon réglage par le pilote.

Pendant ce temps, gonflée par l'attente, la promesse m'exalte. J'imagine une somptueuse réponse qui va bien au-delà de la question posée. Elle résoudrait tous mes problèmes de veille sans que j'aie à lever le petit doigt.

Génial, ce serait génial !

Ca y est, la manoeuvre est terminée. Jaoul se débrouille tout seul et rien en vue pour gêner sa course.

Je descends chercher de quoi recueillir la précieuse information, l'idée géniale que je garde au chaud depuis un moment, et je reviens me blottir sur la banquette du cockpit, sous le vent, le dos calé dans les sangles du balcon arrière. J'écris : « ... puisque je jetais un coup d'œil alentour tout en continuant de manger ».

— C'est la réponse, ça ?

Jaoul avant le grand départ

J'avoue que je suis un peu déçu même si je m'y attendais : quand il y a de l'exaltation on est toujours déçu ensuite ! Le piège dans ces cas de déception, c'est de balancer la réponse. Avec le temps, j'ai appris à ne pas balancer et à examiner la réponse en mettant les émotions de côté.

« ... puisque je jetais un coup d'œil alentour tout en continuant de manger. » Mais, j'ai déjà dit cette phrase tout à heure quand je cherchais dans ma tête avant la manoeuvre du spi ! Ben voilà, c'est la réponse !

Et mis au clair sur le papier, voilà ce que ça donne : quand la sonnerie retentit, rester calme, finir le geste en cours pour ne pas interrompre le petit déjeuner (prendre quelques secondes de plus ne met pas le bateau en danger). Monter sur le pont la tartine ou la moque à la main, voir si un navire est en vue, croquer et boire à l'occasion, puis redescendre dans le carré. Remettre un quart de tour au compte-minutes, l'oublier et continuer.

Cette nouvelle résolution, c'est surtout pour les jours de pluie comme aujourd'hui, lorsque les gouttes perlent sur la bulle au point de ne rien voir à travers m'obligeant à sortir dehors pour la veille.

— Alors, Lapin, t'apprends à vivre, hein ?

Il est midi quand arrive le moment du changement de cap. Je suis devant Erris Head que je ne distingue pas bien. Ça n'a pas beaucoup d'importance, le principal est de se tenir à bonne distance pour parer les dangers de la côte et garder ainsi l'esprit en paix.

Le nouveau cap est au cinquante sept. Pour le tenir, je change d'amure et fait passer le tangon du spi sur tribord. Je peaufine le réglage et Jaoul est à nouveau sur des rails. Quatre-vingts dix milles à parcourir sur ce cap

jusqu'à Torry Island. À l'allure où on se déhale, on en a pour vingt-deux ou vingt-trois heures.

— On y sera demain vers midi, hein Lapin ?

Le ciel est gris, il ne pleut pas. Parfois un pinceau de lumière s'en détache pour argenter un morceau d'horizon. L'air est doux. Il vient du sud sud-ouest, sans vigueur. J'ai quitté le ciré avec plaisir ; on est toujours engoncé là-dedans !

J'ai faim. Je n'ai pas le courage de me préparer un repas. Pas envie de grignoter, non plus. Je veux un vrai repas. Je suis fatigué. Je vais tenter de dormir un peu, on verra ensuite.

J'ai fait mon lit avec la trinquette pliée en accordéon sur la plage avant. J'ai rabattu le dernier pli sur moi et j'ai fait un oreiller en tassant en rouleau la toile effilée du point de drisse. J'affiche au compte-minutes la demi-heure de sommeil que je m'accorde timidement.

Au-dessus de moi, l'imposante bulle multicolore tire doucement Jaoul et couvre mon repos. Sous moi et surtout dans mon oreille collée tout contre, le tissu empesé craque au rythme de mon corps qui bouge. L'eau clapote doucement et je finis par m'endormir.

Le compte-minutes, écrasé par ma poitrine contre le pont, ne sonne pas vraiment, il vibre et ça suffit pour me réveiller. Un coup d'œil circulaire pour constater qu'il n'y a rien de nouveau et je me rendors avec délices.

La fois suivante, le sommeil ne vient pas. J'aurais voulu dormir plus longtemps mais je me sens suffisamment reposé pour m'occuper du repas.

Je n'ai pas besoin de me creuser longtemps la tête pour chercher un menu qui satisfasse mon appétit, ça

vient comme ça sans explication : j'ai envie d'un maquereau en papillote. Je veux bien répondre à cette envie, mais voyons si la poissonnerie est encore ouverte à cette heure !

La ligne est à l'eau.

— Et si ça mordait tout de suite ?

Je fais cuire un verre à moutarde de riz parfumé dans une casserole d'eau (un tiers d'eau de mer, deux tiers d'eau douce) et j'allume le four à pétrole.

Maintenant, je crois fermement ramener un poisson dans les dix minutes.

Peut-être suis-je un peu trop optimiste ?

— WOUAOUOUOU, j'en ai un !... Y en a même deux ! Dans les dix minutes, j'ai dit ! Dans les dix minutes ? Alors ça, ça m'épate ! Je jubile. J'ai eu raison d'y croire et en même temps, je n'en reviens pas.

En plus, il ne s'est pas passé plus de sept minutes entre la sortie des maquereaux et leur entrée dans le four emmaillotés dans leur papillote en alu avec une rondelle d'oignon.

— Plus frais, Lapin, tu peux pas ! Le luxe, Lapin, c'est ça ! Oui c'est ça, dis-je en dansant autour de la table du carré, tandis que ronfle le four qui balance sur ses cardans !

À peine ai-je fini mes maquereaux que l'envie de dormir me reprend. Je retourne me fourrer dans la trinquette en prenant soin d'enrouler un bras autour de la ligne de vie. On ne sait jamais, une vague traîtresse venue de je ne sais où, peut m'envoyer par-dessus bord. Et je ne suis pas sûr que Jaoul revienne me chercher quand il se sera rendu compte de mon absence.

Jaoul avant le grand départ

Je sommeille, rêvasse, digère et tire ma flemme sous le grand spi rafistolé. Je suis dans la trinquette comme dans mon lit. Sur le dos, les mains sous la nuque, je contemple mes pieds qui dépassent de la voile. Ma chaussure baille à la pointe du pied droit ; avec mon gros orteil, je joue à élargir l'ouverture…

Penser à la recoudre avec du fil à voile.

Je m'étais assoupi dans la trinquette et je me réveille avec un drôle de rêve en tête. Je suis en train de jeter les arêtes des maquereaux par-dessus bord. À peine ont-elles touché l'eau, que les poissons reprennent vie. Puis, je me retrouve dans l'eau. Les maquereaux, au lieu de s'enfuir, restent auprès de moi. Ils se transforment ensuite en femmes : deux femmes que j'ai connues quand je vivais à la communauté des Cazals…

Claudine d'abord. Elle m'a souvent impressionné par son intelligence et intimidé quelques fois. Je suis content de la revoir. Elle est sarcastique comme toujours. Elle a un enfant dans les bras qui a un œil purulent ; peut-être pas d'œil d'ailleurs... J'accueille son gamin comme il est et je lui souris. Son œil n'est pas si abîmé que ça, voire pas abîmé du tout, seulement larmoyant. Pourtant, elle se plaint avec amertume d'être affublée d'un môme borgne et me balance une vanne, comme si j'étais responsable de son désarroi. Ses propos me gênent.

L'autre femme, c'est Chantal, impulsive, volcanique. Elle se jette dans mes bras follement heureuse de me revoir. Je suis content de la revoir, moi aussi. Mais elle a une incisive en argent que je ne lui connaissais pas…

À chaque fois que je fais un rêve, je suis fasciné par la voix du dieu intérieur qui parle d'une si étrange

manière. J'aime en déchiffrer le sens caché. La plupart du temps, pris par la flemme, je me laisse bercer par un sens superficiel. Mais, ce coup-ci, j'ai envie de savoir. Ce rêve-là me paraît trop important pour que je n'y accorde qu'une attention distraite. Il me semble utile d'en épuiser la signification.

Je vais chercher un papier, un crayon et je retourne me fourrer dans la trinquette. Enroulé dedans, calé comme il faut, j'ai tout mon temps. D'autant plus que la météo s'y prête : le ciel est bas, pas de coup de soleil à craindre et pas de pluie non plus…

Bon, j'ai à faire à deux sorcières sous les traits des deux femmes. Les sorcières, on les reconnaît parce qu'il y a toujours quelque chose qui cloche dans leur apparence : ici, c'est le gosse borgne de l'une et la dent argentée de l'autre. Elles représentent deux forces, deux humeurs qui œuvrent à mon insu dans deux directions différentes. L'enthousiasme et l'exaltation pour l'une, la critique et le sarcasme pour l'autre. Le mieux pour interpréter, c'est de me glisser dans la peau de chacun des personnages et de voir comment ça résonne en moi.

Je commence par Claudine.

Elle est... je suis sarcastique. Je dévalorise ce qui sort de moi, je juge imparfait le résultat de ce que j'entreprends, comme Claudine fait à son enfant borgne. Je fais cela à l'aide d'arguments avancés avec une intelligence si convaincante qu'il y a peu de chance pour que quiconque, percevant mon erreur, puisse s'opposer. Je reste prisonnier d'un comportement qui ruine toute possibilité d'embellir la vie et de lui donner un sens.

À cette prise de conscience, je suis saisi d'un refroidissement rétrospectif. J'ai le sentiment d'avoir laissé passer beaucoup d'occasions de vivre plus

intensément en balayant d'un revers de main, sans en avoir examiné les enjeux, par simple conviction de nullité, les propositions qui m'ont sûrement été faites et que j'ai oubliées depuis. Ou pire encore ! J'ai du en décourager plus d'un de m'aborder au simple aperçu de mon attitude négative.

Toutefois, il me semble que ce comportement est en train de changer car, dans le rêve, je ne trouve pas l'enfant si atteint que Claudine le prétend. Ça me rassure.

Bon, je crois que j'ai réussi à bien cerner Claudine. Au tour de Chantal maintenant.

Si je suis Chantal, je m'enthousiasme pour un rien, m'exalte pour plaire. Chantal aimait plaire, j'ai donc ce besoin.

Cette idée me semble bizarre. Je me demande à qui je peux plaire ici quand il n'y a personne pour me regarder. Mais, si je joue la loyauté jusqu'au bout, je crois pouvoir dire que c'est à une certaine image de la personne plaisante que je cherche à correspondre... Oui, ça me semble être une bonne piste.

Il y a un autre aspect de Chantal qui m'apparaît important, c'est son élan généreux vers les gens qu'elle aime. Donc j'ai ça aussi en moi... Hmmmm ! Mettre le doigt au passage, sur cette aptitude, me fait goûter un petit bonheur.

Le compte-minutes me sort de cette réflexion absorbante pour me permettre de jeter un coup d'œil au bateau.

Rien de nouveau. Tandis que Jaoul poursuit imperturbablement sa route, je replonge dans mes pensées...

Je tente de faire le lien entre mon rêve et une attitude récente qui l'aurait provoqué. Peut-être est-ce tout à

l'heure, quand j'ai dansé autour de la table ? Ça partait d'un sentiment de joie véritable, mais j'ai forcé un peu la dose comme si j'avais voulu le faire durer au-delà du possible. Ça m'a valu un mouvement d'humeur en retour qui m'a gâché un peu le plaisir du bon coup de pêche.

Hum ! Le rêve ne semble pas coller tout à fait avec cet événement-là. C'est un peu trop simple car ce midi, j'ai été très conscient de la faute commise en voulant faire perdurer mon plaisir. C'est un péché mignon qui m'arrive de temps en temps, il ne porte pas à conséquences. Tandis que lorsque je revêts les formes féminines du rêve, je sens qu'il s'agit de bien autre chose. Sûrement des choses constitutives de mon être qui travaillent en coulisses depuis les premiers temps de mon existence. De ces choses qui conditionnent la vie, la contraignent, en infléchissent le cours, comme le vieil étriqué.

Il faut que j'aille voir de plus près de quoi il retourne, ça va sûrement m'aider à mieux répondre aux exigences de ma nouvelle vie. Pour ça il faut du temps. Et du temps libre, c'est de l'eau à courir sans obstacles.

Je vais donc m'acquitter des soins que je dois à Jaoul pour être tranquille ensuite. Je fais le point.

Bon, j'ai un peu dévié vers le nord. Jaoul a parcouru quelques milles de moins que prévu. Je calcule un nouveau cap et règle le pilote. Je termine en lâchant un peu d'écoute de spi. Et voilà !

Un petit coup d'œil pour voir si tout va bien, puis je vais m'installer au pied du mat. On y voit mieux ce qui vient devant.

Je suis assis tourné vers l'avant, le dos calé contre le conteneur du radeau de survie et le paysage glisse lentement sous Jaoul.

J'ai définitivement adopté la trinquette pour assurer mon confort. Je me suis drapé dans une partie et j'ai roulé l'autre en bouchon dans mon dos pour adoucir le contact avec le conteneur plastique. La mer est calme, presque lisse. Je replonge dans ma méditation.

Quand je pense à Chantal, à son exaltation, à son désir de plaire pour briller et être reconnue, j'ai beau tourner ça dans ma tête, c'est l'image du vagabond des mers qui me revient tout le temps, celle de Bernard Moitessier surtout, à cause de son amour pour les choses belles et simples de la vie en mer relatées avec talent dans ses bouquins que j'ai lus et relus et que je relirai encore, ça ne fait aucun doute. C'est l'image du type qui se moque de toutes les conventions sociales ; il fout le camp pour inventer sa vie, cheveux au vent, généreux, le cœur gros comme ça (avant de partir, j'ai payé le resto à tous mes copains de ponton à Fécamp). Les femmes l'admirent, les hommes l'envient ou le haïssent.

Qui n'a jamais pensé, ne serait-ce qu'une fois, lorsqu'il est aux prises avec les tracas de la vie sociale, à foutre le camp pour vivre de l'air du temps, hein ? Personne, je crois. Mais y penser est une chose et passer à l'acte, une autre. Bien peu le font, car on sait que l'air du temps ne nourrit pas son homme. En dépit de cela, l'image reste intacte au cœur de chacun et lorsque quelqu'un se propose de l'incarner, ça ravive le mythe et suscite l'intérêt.

L'image du vagabond m'avait quelquefois rendu visite à l'époque où je louais des bateaux, mais je n'y avais pas accordé beaucoup d'importance, classant la

chose comme irréaliste. Puis, un jour, quand elle a resurgi avec force exaltation, ce fut pour répondre aux difficultés d'adaptation que j'éprouvais dans la vie communautaire que j'avais choisie en venant vivre aux Cazals, près du mas de Jaoul. Elle me permit de quitter et m'aida à supporter le retour à mon boulot antérieur de petit fonctionnaire.

Ensuite, je me suis confronté à cette image quinze années durant, jusqu'à aujourd'hui encore.

Cette idée de vie communautaire agricole m'était venue quand je travaillais dans une espèce de grande bâtisse où tous les bureaux étaient pareils et tous les étages pareils aussi. Même les gens étaient pareils, engoncés dans leur routine, petites vies, petits soucis. On n'était pas une personne là dedans, on était un rouage d'une immense machine qui paraissait ne fonctionner que pour elle-même. On fonctionnait avec elle et je m'ennuyais à mourir. Ce n'était pas une vie.

Je m'étais donc mis en quête de cette vie différente et j'avais rencontré aux Cazals, des gens sympathiques qui vivaient en communauté. J'eus envie avec ma famille, de vivre avec eux. Nous fîmes quelques essais auparavant pendant nos congés, puis nous nous installâmes Pourtant là-bas, malgré la beauté de l'endroit, la vie fraternelle, les fêtes que nous organisions, je ne parvins pas à trouver mon bonheur. La semaine était scandée par les travaux des champs, les réunions. Puis c'était le dimanche et, désœuvré, je m'ennuyais. Le lundi venait avec de nouveau le travail des champs, la journée qui passe et la même chose le lendemain. J'avais voulu quitter une routine, j'en trouvais une autre. Je ne comprenais pas ce qu'il m'arrivait. J'avais pourtant passé les années

précédentes à préparer cette nouvelle vie. J'étais persuadé de l'aimer. La réalité me prouvait le contraire. J'étais désemparé.

Je ne pouvais rester dans cette souffrance morale bien longtemps, il fallait que j'en sorte. Alors je me soumis à un rude questionnement.

J'aimais la vie communautaire, j'aimais cette façon d'être ensemble qui privilégie la personne plutôt que sa fonction sociale. Mais je n'étais pas fait pour être paysan. Je ne voyais d'ailleurs pas bien pourquoi j'étais fait. J'aurais voulu créer quelque chose, de nouvelles activités mais, d'une part mes idées gênaient tout le monde, d'autre part elles étaient trop floues pour que je pusse m'en saisir et mener bataille afin d'obtenir l'assentiment du groupe.

En outre, l'idée de quitter la communauté pour revenir à mon ancienne vie m'était insoutenable.

Heureusement, je n'eus pas à me soumettre bien longtemps à ce rude questionnement avant qu'une puissante idée ne survînt, une idée qui résolût d'un coup tous mes problèmes.

La routine semblait être l'obstacle à mon bonheur. La seule façon d'y échapper, c'était de changer d'endroit souvent. Le voyage devait me permettre de vivre cela.

Je fus soulagé. J'avais la réponse à ce pourquoi j'étais fait, du moins j'y croyais dur comme fer, j'étais fait pour être un nomade. Comme j'avais déjà été chef de bord, je savais que j'aimais naviguer en mer. Le lien entre l'idée du nomadisme et la navigation à voile se fit tout seul, en même temps que revint le souvenir de mes anciennes lectures de récits maritimes vagabonds.

Je serai navigateur vagabond. « Globe flotteur » ! comme il appelle ça, Antoine le chanteur.

Jaoul avant le grand départ

Voilà enfin ma vraie vie, ma vocation ! L'enthousiasme me prit et avec lui vinrent de bien agréables images : je me voyais déjà, sur mon bateau, nu sous les alizés, en train de me la couler douce, ou bien en train de faire griller ma pêche sur une plage déserte. Ça balaya tous les miasmes qui m'empoisonnaient l'existence. Ce fût si fort que je ne mis pas longtemps à ramasser mes affaires et à quitter les lieux. Je quittai aussi ma femme et mes enfants qui choisirent de rester.

Pour financer ce nouveau projet, il fallait que je travaille et je ne trouvai pas d'autre solution que de retourner dans la grande bâtisse triste où tous les gens sont pareils. L'enthousiasme me fit supporter l'idée du retour. Mais seulement l'idée. La réalité fut autre : mon âme ne supporta pas le choc. À peine rentré, je tombai en dépression. C'est comme si j'avais remis un vieux costume humide devenu trop étroit.

Pourtant tout se tenait, j'étais heureux de repartir sur de nouvelles bases. Je repartais, bien sûr, mais pas sur de nouvelles bases puisque je subissais une nouvelle déconvenue. Si à l'époque, j'avais pu voir dans mes rêves, j'aurais sûrement vu les deux sorcières tordues de rire du bon tour qu'elles me jouaient.

J'ai mis longtemps à refaire surface. J'ai replongé quelquefois, c'était quand l'ordinaire étriqué de mon travail me reprenait à la gorge. Pour fuir, je m'aidais de lectures vagabondes, je m'imaginais en d'autres lieux plus sympathiques. Dans ces moments de crise, je cherchais tellement à changer ma vie que j'allais jusqu'à tirer sur mes rêveries pour hâter la venue du moment sublime où j'embarquerais à bord de mon propre navire. Quand les évocations libératrices s'épuisaient, je retournais à la déprime.

Jaoul avant le grand départ

Dés que je me vis en possession d'un minimum d'argent, je fus souvent pris par le désir d'acheter n'importe quelle vieille baille pour foutre le camp immédiatement au risque de n'assurer ni ma sécurité ni ma subsistance. Bien qu'emporté par ce violent désir, je n'y cédai jamais parce que la peur de devenir clochard se glissait dans mon esprit à chaque fois que je négligeais mes faibles capacités à pouvoir subvenir à mes besoins.

Cette peur s'était révélée le jour où un ami m'emmena visiter Théo, un gars qui vivait dans un bateau sur cales, sur un quai du port du Havre.

Le vieux Théo vivait dans des conditions de crasse innommables. Son bateau n'était plus en état de naviguer depuis des années ; on voyait le jour à travers la coque. Des tôles le protégeaient de la pluie, ce que le pont en bois pourri ne pouvait plus faire. Il avait mis un grillage autour du bateau et dans l'enceinte, il élevait des poules. Tout un fatras de vielles planches et de vieilles ferrailles venaient souligner le caractère « *bidonvillesque* » de l'habitation.

Théo avait quitté la marine marchande pour construire un voilier et vagabonder. Il s'apprêtait à partir quand il perdit son bateau chéri dans un incendie. Ensuite, il acheta celui-ci pour ne pas rester sur un échec et pour continuer de nourrir son rêve. Mais l'incendie n'avait pas fait que détruire le bateau, il lui avait aussi fait perdre l'usage de la main droite et ravagé le visage. Plus grave encore, ça l'avait complètement ruiné intérieurement. Théo nous parlait de ses projets de navigation, de remise en état de son nouveau bateau. Il ne se rendait pas compte qu'il ne pouvait plus tenir un outil, que c'était une épave qui ne deviendrait jamais plus un bateau, et qu'il n'avait plus

le sou depuis longtemps puisqu'il vivait de l'aide publique. La vue de cet homme pathétique et la façon qu'il avait d'échapper à la réalité, me donna la nausée si bien que je ne pus jamais revenir le voir.

Plus tard, j'ai su que les autorités portuaires avaient débarrassé le quai et envoyé Théo à l'hospice.

Théo était devenu clochard parce qu'un rêve trop grand l'avait mangé. Cette éprouvante visite avait sonné comme un avertissement.

Ensuite, pour ne plus soumettre mon âme à de tels soubresauts, j'entrepris un important travail sur moi. C'est comme ça que je devins sensible aux rêves et au monde des génies intérieurs.

Au début de ce projet-ci, je pensais réunir assez d'argent en cinq années. J'étais dans la logique des navigateurs d'avant les années soixante-dix. Depuis le monde a bien changé. Beaucoup de gens vagabondent sur les océans aujourd'hui et les ports du monde entier se sont équipés pour les accueillir moyennant finances. La réglementation s'est accrue, le travail est devenu rare pour les étrangers aux pays visités et les formalités chères. Il me fallait beaucoup plus d'argent que je ne le pensais. Alors, je dus mettre mon projet en veilleuse le temps que la cagnotte s'emplisse.

Pendant ce temps, à la faveur du travail que j'accomplissais sur moi, je me découvris des compétences que j'ignorais. Je devins capable d'accompagner d'autres personnes sur le même chemin et j'aimai ça. Je m'étais si souvent planté avec mes enthousiasmes, mes exaltations et mes rejets que je pus en guider d'autres pour leur éviter ces pièges. En pratiquant cette activité d'aide, je supportai mieux ma condition de fonctionnaire. Ma vie s'améliora au point

d'en oublier presque mon projet de navigation. J'envisageai alors de m'installer en profession libérale dans l'accompagnement. Mais je ne réussis jamais à avoir assez de personnes intéressées par mon travail pour pouvoir faire le pas et quitter mon boulot.

De peur d'être repris par l'exaltation, j'écartai ensuite, soigneusement l'image du vagabond poète à la Moitessier et je parlai peu de mon projet jusqu'à ce que j'atterrisse à Fécamp avec Jaoul. Je ne voulais y voir que la réalisation de ma vocation. Ce que, depuis les Cazals et malgré les tempêtes intérieures, je maintenais quand même.

Habitant à bord en toutes saisons, je suscitais la curiosité si bien que je finis par exposer mon projet. C'est par les yeux de ces nouveaux amis que l'image revint sans que je pusse à nouveau la contenir. J'y cédai transporté d'aise. On s'intéressait à moi, je faisais crever d'envie ceux qui étaient obligés d'aller bosser tous les matins. J'étais à nouveau quelqu'un. Enfin je sortais de ces quinze années de galère. Je goûtais un délice qui parfois me faisait me la couler douce au lieu de travailler à la préparation du bateau. Mais je ne fus pas dupe. J'avais appris à me connaître et j'évitai le piège en m'obligeant à aller jusqu'au bout de l'entreprise.

Voilà comment la sorcière, sous les traits de Chantal, femme excessive, me balade depuis si longtemps, d'un reflet d'argent sur une dent.

J'ai bien cerné l'image de ces deux sorcières, j'ai vu où elles furent actives dans ma vie, mais pourquoi ce rêve advient-il aujourd'hui alors que je commence à vivre selon ma vraie nature ? Le rêve veut-il me

signifier que ce que je prends pour ma vraie nature n'est que l'effet persistant de mon illusion ?

— Illusion, illusion ! À prononcer ce mot, je ne peux plus continuer de maintenir à bout de bras l'illusion d'être un gars capable de vivre le nez au vent, d'être un aventurier qui... Parfois, il me semble vouloir me conformer à un rêve idéalisé de liberté. Peut-être bien que je me force à être quelqu'un que peut-être je ne suis pas ? Peut-être que je crève de solitude et que je ne veux pas me l'avouer, hein ?

— Mais ce midi, quand je me suis bien réjoui du bon coup de pêche, ce n'était pas un plaisir usurpé, j'étais dans ma vie ça j'en suis sûr, même si j'ai tenté de le faire perdurer, ce plaisir ! Et pourquoi faire perdurer le plaisir sinon pour cacher un truc pas net qui cherche à venir au jour.

Le truc pas net qui m'empêche de jouir complètement de mon voyage c'est...

C'est que... Bon Dieu, j'ai une terrible envie de rentrer ! J'ai envie de tout plaquer, de rentrer à la maison et de me coller devant la télé en grignotant une tablette de chocolat... Cette fois-ci, je comprends la présence de Claudine dans le rêve : celle qui balance... Le bateau c'est nul, ça sert à rien. J'suis pas un nomade, moi ! J'ai été trop bête pour y croire !

Je suis envahi par un flot ininterrompu de pensées d'inutilité, de sensations de vide, de dégoût. J'ai envie de partir d'ici tout de suite. Je vais vendre Jaoul à Oban ou bien à Glasgow. Puis rentrer en train.

Non, ça va prendre du temps, c'est beaucoup trop long.

Après la vague de dégoût vient la colère. Je ne peux pas le supporter. C'est tout de suite que je veux arrêter.

Je veux descendre du bateau et marcher sur l'eau jusqu'au rivage. Tout de suite !

Et je ne peux pas. Je ne peux pas parce que ce n'est pas possible. La mer, quelle salope ! Une fois qu'on est parti, il faut aller au bout. On ne peut pas négocier !

— Quelle salope ! Mais quelle salope !

Je suis debout et je trépigne, je hurle (personne ne m'entend heureusement, sinon j'aurais encore eu la force de me contenir), je gueule des insanités à la mer, au bateau, à Dieu.

— Ça ne doit pas beaucoup le gêner, Lui, puisqu'Il est tout amour ? Il ne va pas se fâcher si je l'engeule, hein ? Alors je le traite de tous les noms fleuris qui ornent souvent les murs des toilettes publiques. Merde alors !

Au bout de mon impuissance et de ma colère, les digues finissent par se rompre. Sur mon visage l'eau dévale aussi salée que la mer mais bien plus chaude : les larmes.

Ça dure un moment. Oh, oui ça dure un moment et ça fait du bien, bon Dieu ! Que ça fait du bien !

Puis la décrue s'amorce. Le torrent s'amenuise, devient ruisseau et finit par tarir.

Je reprends mon souffle.

Tandis que quelques pleurs s'attardent à vider ce qui me reste de larmes, je me revois enfant, bébé même, lorsque ça me prenait tout le corps...

Quand j'étais dans l'action de pleurer, j'en oubliais rapidement la cause et j'observais le phénomène qui allait en décroissant jusqu'à mon dernier hoquet. Ensuite, ma mère s'empressait de me dire, pour me consoler, que j'avais eu un gros chagrin. Je ne croyais pas que c'était du chagrin parce que je n'en éprouvais alors plus aucune tristesse. Au contraire je vivais ça

comme un nettoyage, une délivrance de quelque chose que j'ignorais et qui s'était amassé...

J'ai le sentiment que la mer se comporte avec moi comme ma mère le faisait en ne cédant pas à mes caprices d'enfant et je suis surpris d'en éprouver de la gratitude.

À présent, me voici soulagé. Je me sens comme neuf, libéré d'une tension qui s'était accumulée depuis je ne sais combien de temps et dont je crois connaître l'origine. Cependant, cette crise n'a rien à voir avec celle de Dunboy, dans la baie de Bantry, quand je me forçais à vouloir explorer tous les mouillages de la côte. Je crois plutôt à une tension qui s'est accrue depuis mon départ de France due à la fatigue bien sûr mais surtout à l'effort inconscient déployé pour me conformer à l'image du marin que je m'étais faite pour me complaire. C'était ce que le rêve tentait de me dire par le personnage de Chantal.

La crise est salutaire, elle fait se craqueler les vernis. Mon corps rechigne, mon âme aussi. C'est la dure adaptation à cette vie qui se fait. Il faut du temps pour s'habituer.

Si j'ai choisi la mer comme terrain d'aventure, c'est qu'en aucun cas elle ne cède aux caprices de l'homme. Une fois parti au large, on ne peut rentrer sous l'effet d'une crise. Bien souvent la crise se passe avant qu'on ait pu rejoindre un port.

Qu'en aurait-il été si j'avais engagé un vagabondage terrestre ? Eh bien, j'aurais pris le train, ou l'autocar pour rentrer chez moi. Je peux le dire pour l'avoir déjà fait. Et alors, adieu l'expérience de vie !

Comme si le ciel voulait me faire un clin d'œil, il se dégage pour m'offrir une splendeur inattendue. Une

trouée de couleurs roses et bleutées, un cœur flamboyant qu'ourlent les rougeoyantes volutes sombres des nuages, font miroiter un lac de mercure bordé d'éclats d'acier bleui.

L'enchantement s'étale doucement et dure le temps que mon âme s'emplisse du spectacle et perde le souvenir de la tristesse qui l'habitait. Le long coucher de soleil aux couleurs chatoyantes qui s'attarde jusque vers dix heures du soir, achève de me réconcilier avec le voyage en me restituant une joie intacte.

J'allume la lampe à pétrole du carré pour manger un morceau. Puis je la garde allumée toute la nuit.

Une lueur pâle filtre à travers les hublots en tremblotant. La nuit est claire d'une clarté qui vient d'en bas comme une nuit d'hiver quand le sol est couvert de neige. Le miroir des eaux ne s'est pas complètement éteint à cause de l'aube qui se déplace à l'horizon…

Silence dehors et chaleur confinée d'une nuit de Noël, souvenir des cartes naïves qu'on envoie pour la bonne année. Jaoul, maison isolée dont les fenêtres sont animées des éclats du feu de bois qui brûle dans la cheminée. Jaoul, lanterne du père Noël, lumignon perdu au milieu de l'océan qui dit qu'ici il y a de la vie, ici le voyageur fatigué et transi trouve chaleur et réconfort.

L'enfant intérieur a su retrouver le chemin de mon cœur. Il s'attend à voir des petits lutins sortir de l'eau et, s'il tend un peu l'oreille, il entendra tinter des clochettes de cristal. Instant magique.

— Jaoul, je t'aime !

Une nuit de veille s'achève sans vent sur une mer calme et tranquille à peine ridée par mon sillage.

Jaoul avant le grand départ

La brume s'est établie, épaisse, et le jour se lève sur un horizon bouché. On n'y voit goutte. Je ramasse le spi plein de rosée. Puis je déroule le génois pour faire joli, car les voiles pendent, les écoutes sont molles et l'accastillage cliquette de nouveau. Jaoul est en panne. J'en profite pour faire un copieux petit déjeuner avec des tartines beurrées et de la confiture par dessus.

Vers neuf heures, la brume ne semble pas si épaisse que tout à l'heure. Le soleil n'est pas loin.

Une heure plus tard, elle disparaît pour me laisser au beau milieu d'une flottille de pêche. On dirait un vol de canards qui dort sur l'eau, ballotté par une faible houle.

Je mets le moteur pour me dégager au plus vite ; faut pas traîner parmi les pêcheurs, leur route est si imprévisible qu'on risque l'abordage.

J'ai doublé Torry Island vers une heure de l'après-midi, puis j'ai touché à nouveau du vent au passage d'Inishtrahull avant la nuit. J'ai profité de la calmasse de cette journée pour recoudre mes mocassins. Le fil des coutures était complètement cuit. J'ai piqué façon sellier avec le poisseux fil à coudre les voiles, je suis content du résultat. Ces vieilles chaussures sont reparties pour dix ans de plus.

La nuit se déroule bien, mon corps commence à se faire au rythme des veilles.

Il ne m'est plus trop difficile de dormir la nuit avec le froid et l'humidité parce que je trimballe la trinquette jusque dans le cockpit pour me couvrir. Le jour, je la remets sur le pont pour m'assoupir dedans avec délices, l'oreille tendue.

— Bon, ça c'est quand il ne pleut pas. Et quand il pleut, hein ! Qu'est-ce que je fais quand il pleut ?

— T'as vu Lapin, dis, t'as vu ? Tu peux pas t'empêcher de penser à pis quand tu vis quelque chose de bien. C'est dingue ça, hein ?

Je me reprends à temps, j'allais ternir la satisfaction d'avoir réussi à entrer dans le rythme de veille et de sommeil la nuit, sous prétexte que je n'ai pas encore résolu le problème pour les périodes de pluie.

Je me suis surpris en flagrant délit de balancer une réussite parce que la perfection n'a pas été atteinte. C'est ce comportement que Claudine révélait dans le rêve de sorcière et que j'ai l'habitude d'attribuer communément à l'homme grincheux en moi, le vieil étriqué. Ses jours sont comptés, j'ai dit aux îles d'Aran ! Cette fois-ci, je l'ai pris sur le fait ; il a pris un sacré coup dans le porte pipe ; il part en se tenant la bouche.

Je m'en vais boire une moque de chicorée pour marquer le coup et fêter la joie d'avoir réussi à ne plus souffrir du rythme de mes veilles.

Dans la nuit claire, la côte élevée d'Islay se détache. Quand le jour se lève, je suis en vue d'Otters Rock, le rocher aux loutres. La bouée cardinale sud qui signale la roche découvrante est encore allumée, là-bas un peu sur bâbord : six scintillements plus un éclat long toutes les quinze secondes.

Quand je passe à sa hauteur, je suis en Ecosse. Je sors mes jumelles pour voir les loutres sur le rocher. Je suis déçu, il n'y a pas de loutres, ni de rocher d'ailleurs, c'est un haut fond qui ne découvre jamais ! En revanche, c'est le coin des guillemots. Il y en a partout. Ils nagent sur l'eau, puis ils plongent soudainement. Ce qui est marrant, c'est d'imaginer leur course sous l'eau et de jouer à prévoir l'endroit où ils vont faire surface.

J'embouque le Sound of Jura. Jaoul est toujours tiré par son spi, sur la même amure depuis un bout de temps. J'ai juste abattu un peu de manière à remettre un peu de nord dans mon cap. L'endroit est impressionnant. C'est un bras de mer large, bordé au sud-est par la péninsule de Cantire (Mull of Kintyre) et au nord-ouest par les îles d'Islay et de Jura. Leurs sommets arrondis, sans arbre, culminent quand même vers sept cents mètres puis dégringolent dans la mer, un peu abruptement. L'endroit est désert, froid, mais grand, fort, solennel même.

Si le vent, malgré son peu d'entrain, veut bien se maintenir, je devrais arriver à Loch Crinan au début de l'après-midi et je me réjouis déjà du repos que je vais m'octroyer, une fois là-bas. Sinon, j'irais passer la nuit à l'abri des vents d'ouest sous l'île de Gigha, pour ne pas être dérangé par un coup de vent imprévu.

Protégée de la houle par les rives du Sound, l'eau est désormais plate, tout juste animée d'un friselis argenté qui ne suffit pas à balancer Jaoul.

Fini le vaste océan aux amples ondulations qui rythmaient la vie à bord et que mon corps habitué semble chercher. Et c'est fini pour longtemps, puisqu'en sortant du dédale des Hébrides, il me faudra encore descendre toute la mer d'Irlande avant de retrouver le souffle du grand large.

Ah ! ce souffle, à peine l'ai-je quitté qu'il me manque déjà.

Je reste interloqué par l'irruption d'un sentiment nouveau, cet attachement que je ne me connaissais pas ! Est-ce un appel à courir l'océan, à me gaver de ciels, de climats et d'infinis ondoiements jusqu'à ce que,

rassasié, je n'aie plus qu'à rentrer au port pour raconter et raconter encore l'immense beauté ?

Soudain, j'entends racler sous la coque et Jaoul freine brutalement. Je suis précipité sur la cloison du rouf et je heurte avec l'épaule, la demi boule du compas qui fait saillie.

— Bon Dieu, j'ai touché quelque chose !

Jaoul est immobilisé le spi gonflé. Je me précipite pour l'affaler.

Tandis que j'effectue la manoeuvre, j'aperçois au loin, vers la côte de Jura, un bateau venir vers moi l'étrave écumante. Dessus, des types font des signes et trompent comme des malades. Je comprends d'un seul coup la situation : une bouée blanche sur tribord marque l'extrémité d'une ligne pointillée de flotteurs qui s'enfonce sous l'eau aux abords de Jaoul puis réapparaît un peu plus loin sur bâbord. Tout là-bas, vers la côte, au bout des pointillés, il y a le bateau avec les types qui gesticulent. Je suis croché dans un filet tendu en travers du chenal. Je dois être pris par la dérive arrière. Je tente de la retirer pour me dégager. Impossible, rien ne vient, même à tirer comme un forcené. La grand-voile porte encore. Je la mets dans l'axe du bateau et j'affale.

— Zut, ça ne suffit pas pour me dégager ! Le courant portant presse Jaoul contre le filet.

Le bateau de pêche se rapproche. Je veux me dégager avant qu'il ne soit là. Ça va très vite dans ma tête. Un coup de moteur en arrière devrait suffire.

— Mais si j'étais croché par l'hélice, ou par le gouvernail, ça ne ferait qu'aggraver les choses. Vaut mieux y aller voir avant de faire n'importe quoi !

Le temps de me déshabiller, de mettre le masque, l'échelle de coupée, de m'entourer d'un bout de sécurité, et me voilà à l'eau.

Gla-gla, mais pas le temps de m'attarder à des considérations de température.

Bon, y'a pas de pétard ! Jaoul n'est engagé que par la dérive. Vite, je remonte à bord. Sans prendre la peine de m'essuyer, dégoulinant, je démarre le moteur et bats en arrière. Je soulage la dérive qui remonte sans peine et dégage Jaoul ; la ligne de flotteurs glisse sous la carène vers l'avant, puis réapparaît à l'étrave.

Une fois dégagé, je longe le filet, contourne la bouée blanche et, je retrouve enfin l'eau libre.

Les pêcheurs sont là. Ils hurlent en anglais des propos à moitié couverts par les bruits des moteurs. Ils peuvent s'égosiller tant qu'ils peuvent, je ne comprends rien. Je me contente de hurler à mon tour : « No problem, it's OK ! » puis, je mets les gaz pour reprendre ma route sans chercher plus longtemps à savoir si ces gens me traitent de tous les noms ou bien s'ils s'enquièrent simplement de mes éventuelles avaries.

Comme j'ai mis bonne distance entre les pêcheurs et moi, je peux mettre en panne pour prendre le temps de me remettre de mes émotions. Au loin derrière, leur petit bateau fait des va-et-vient le long du filet. On dirait une araignée qui renforce sa toile après avoir subi les dommages de la capture d'une proie trop grosse.

Toujours nu dans le cockpit, je grelotte. Je descends dans le carré, j'allume le poêle et ferme la descente pour confiner la chaleur.

Mettre à chauffer une moque de chicorée sur le poêle ; sortir une tablette de chocolat ; calculer pour

savoir si je peux laisser dériver Jaoul pendant une heure, le temps de me réchauffer ; dérouler mon duvet sur la couchette tribord du bas, la plus proche du poêle ; enfiler le duvet et me blottir en chien de fusil ; une fois ces choses-là faites, je cède en vrac à la fatigue.

Je suis agité de spasmes, je tremble, je claque des dents. J'ai bien du mal à contrôler mes gestes pour me saisir de la moque sans la renverser. Je me réchauffe les doigts dessus, je souffle dessus, puis une image de type ivre me traverse l'esprit et me fait rire. À cause de la tremblote, c'est comme si j'étais ivre…

II y a des mecs bourrés, quand ils remontent une avenue, on dit qu'ils tirent des bords, moi, si on me voyait, on pourrait dire : « ce mec-là, il a du gros temps dans sa moque ! » et partir à rigoler comme des baleines. Pourtant, je ne suis pas bourré ! Et c'est ça qui me fait marrer, c'est que j'suis pas bourré, ha, ha, ha ! Et pourtant, j'ai du ressac dans la moque ! ha, ha, ha...

— J'suis pas bourré ! hé, hé, hé... Ha, ha, ho, ho !

Les soubresauts de l'hilarité s'ajoutent aux tremblements. La situation devient intenable ; comme je tiens à garder mon duvet propre, il me faut reposer la moque de toute urgence sinon la chicorée va joyeusement s'épandre sur le duvet !...

Je fais un effort énorme de concentration. Le cul de la moque trémule comme une sonnette sur la fonte du poêle quand je la repose. Je parviens à l'immobiliser, puis je retire promptement la main.

Ouf, ça y est ! il était temps. Je laisse éclater une immense rigolade ; je peux enfin soubresauter tout mon soûl.

— Ha, ha, ha, ha !... Ha, ha, ha, ha !...Hi, hi, hi, hi !...Ho, ho, ho, ho !

C'est nerveux !

Une heure après, les spasmes ont fini par disparaître ; réchauffé, je ne tremble plus. Toutefois, je reste très fatigué et mon épaule me fait mal. Je m'habille, puis remets en route. Je n'ai pas le courage de renvoyer le spi. Je me contente du génois. Ça marche moins bien mais tant pis.

Vers quatre heures de l'après-midi, la rive ouest de la péninsule de Cantire s'ouvre sur la petite baie de Loch Crinan. Je ne suis pas mécontent d'arriver.

8

Loch Crinan

Loch Crinan, une baie en eau calme ; des rochers roses arrondis, tachés de lichens verts et jaunes, dont certains émergent au milieu de l'eau comme des dos de baleines ; un velours vert qui moutonne jusqu'aux collines, quelques arbres, ensuite un quai, des bateaux, un hôtel et quelques maisons, de rares arbres près des maisons, puis un feu au bout du quai et une écluse. C'est la première d'une série de quinze qu'on manoeuvre à la main sur un petit canal long d'une dizaine de kilomètres qui traverse la presqu'île de Cantire. Il évite un détour de quatre-vingt-dix milles aux marins de Glasgow.

Tout à l'heure, quand j'accostai, il y avait du monde sur le quai. Des plaisanciers y attendaient la marée haute, ils m'ont amarré en un tournemain. Au plain, ils ont déserté le quai pour le pont de leur navire et font à présent des ronds dans l'eau en attendant leur tour d'entrer dans l'écluse.

Quand le canal a fini d'avaler tous les bateaux, la campagne s'anime d'un étrange ballet. Des mâts plantés ça et là dans la verdure se mettent à bouger. Ils se suivent en s'étirant puis se rassemblent pour s'étirer de nouveau. Quelques-uns semblent animés d'une vie plus indépendante...

J'imagine l'état de perplexité du quidam dans son auto qui, étranger à la région, tombe là-dessus ; comment peut-il savoir que sous chaque mât, il y a un bateau dans un canal que la berge dissimule ?

C'étaient tous des plaisanciers de Glasgow qui n'avaient pas envie de rater la marée pour se retrouver en retard lundi matin au boulot, si bien que ce soir, je reste seul à quai.

Je ne vais pas faire de vieux os tellement je suis fourbu. Cependant, je trouve quand même la force d'aller à pied jusqu'à l'entrée du loch, au bord du Sound de Jura, pour goûter au calme après toute cette agitation autour de l'écluse.

L'heure est douce, les ruelles sont vides et les maisons sont éclairées du dedans. Sur le port, l'hôtel et son pub. À travers les vitres du pub, les visages sont animés, des éclats de voix filtrent par la porte ouverte.

Le vent est tombé avec la nuit, définitivement. Le Sound est calme, vaste, silencieux et désert. Les guillemots et les mouettes l'ont quitté pour les redans de la côte abrupte de la rive d'en face, Jura dont la masse montagneuse se découpe noire sur un ciel à peine plus clair. Au loin, un fanal à l'aplomb d'une étoile, marque la tombée de la grande île. Plus près, quelques bouées immobiles clignotent sur une surface que nul vent ne plisse. L'heure est si calme que tout paraît proche, intime même. Le clapotis sur la grève a disparu. Reste un « PLOC » ici, puis rien. On tend l'oreille dans la direction d'où provient le trop bref gargouillis et c'est un « PLIC » ou bien un autre « PLOC » qui arrive d'ailleurs. Parfois, il parvient après un long silence qui souvent fait oublier la présence de l'onde toujours prête à s'introduire dans la chaussure si, d'aventure, on avance le pied.

Jaoul avant le grand départ

Je ne peux goûter plus longtemps cette quiétude qui d'ordinaire demande qu'on s'attarde car mon corps réclame du repos. Je rentre donc me coucher.

Le lendemain au réveil, je suis accueilli par un petit soleil bien sympathique. J'ai dormi comme une souche ; un tour complet de cadran. J'ai les membres raides et un magnifique bleu qui fait mal, à l'épaule droite.

Tiens ! Jaoul a un compagnon. Un bateau à voile est venu accoster le long du quai ; il a le nez tourné vers celui de Jaoul. On dirait qu'ils mènent ensemble une captivante conversation.

Ce petit soleil me donne l'envie d'entreprendre un grand nettoyage. Je branche le tuyau plastique sur la prise d'eau potable du quai et, après avoir refait les pleins, je fais la lessive.

Voilà donc mon bon Jaoul transformé en bateau-lavoir !

Il ne tarde pas à s'orner de pièces de tissu colorées dont les formes bien connues évoquent l'intimité. C'est le grand pavois du vagabond, sa manière à lui de faire savoir qu'il a le cœur en fête. Et j'ai le cœur en fête !

Après le linge, c'est au bonhomme de passer au nettoyage. Je fais un petit tour d'horizon pour vérifier si je suis bien à l'abri des regards indiscrets. Puis me voilà tout nu dans le cockpit.

Là, je n'ai pas besoin de prendre le pulvérisateur de jardin pour économiser l'eau douce, j'y vais au jet.

— Aââââ !... Bon Dieu, ça réveille ! Surtout après cette bonne nuit. Pour les courbatures, ça dérouille !

Avec le shampooing et le savon, que je te frotte, Lapin ! Que je te frotte.

Puis le rinçage.

— Aââââ, ça fait du bien !

Je m'ébroue satisfait. La serviette... et que je te frotte encore ! puis je finis de me sécher à l'intérieur.

Un temps plus tard, quand j'estime que le linge doit être sec : je vise le slip qui flotte au pataras, gicle dehors et l'enfile avant de savoir s'il est tout à fait sec. Puis pour détendre le reste, ça presse moins.

J'ai décidé deux jours de relâche !

— Faire du pain, ranger le bateau, lover tous les bouts qui traînent, les enrouler en spirale à plat pont pour faire joli, aller à la supérette faire quelques vivres, tout en gardant la truffe en l'air afin d'apprécier la rondeur du temps d'ici, ça va bien demander deux jours, hein ! Lapin ?

Le lendemain, un peu avant midi, la soupape de la Cocotte-Minute commence à tourner prudemment sur son axe en sifflant.

Après un bon nombre de tours réguliers au rythme lent d'un tourniquet arrosant un jardin, elle s'élance, prend de la vitesse, va de plus en plus vite, tourne ivre comme une folle puis, d'un coup, prise de tremblements, elle se bloque. Quelques instants plus tard, elle se reprend et s'essaye ensuite à de nouvelles rotations.

Dehors il fait un temps doux comme hier, mais avec un soleil légèrement voilé. Jaoul respire par tous ses capots ouverts, la buée s'échappe par le hublot de la cuisine. Encore quelques tournicotis essoufflés et dans quelques minutes, les patates seront cuites.

En attendant, pieds nus, vêtu d'un short et d'un tricot de peau, je vais et je viens montant et descendant les

quatre marches de mon « duplex » : je dresse la table sur une planche posée en travers du cockpit et déplie un fauteuil de toile.

Manque plus que le parasol et voilà le fier marin réduit à l'image d'un touriste pépère qui « géographise son quotidien » pendant les vacances !

J'ouvre la cocotte, ma vue se brouille aussitôt, la buée colle aux lunettes. Je secoue la tête. Les lunettes glissent un peu, juste ce qu'il faut pour regarder par-dessus.

— Aââââ ! la vacherie. Ça brûle les pattes, braille-je en jonglant avec la première patate à peine saisie dans l'égouttoir.

Je décide de m'y prendre autrement. Je mets les pommes de terre à refroidir dans l'eau de mer.

En les épluchant cette fois-ci de manière plus sereine, mon entrain revient. Je suis pris par l'envie de faire le clown, je singe un garçon de restaurant.

— Et pour Monsieur ce sera ?

— Un steak avec des pommes de terres rissolées, s'il vous plaît.

— Bien Monsieur.

Je roule une petite serviette en papier sous les couverts, puis redescend à la cuisine. Je fais revenir les pommes de terre dans la poêle, les dispose ensuite dans l'assiette avec une pincée de cerfeuil séché. Au tour du steak maintenant.

— À point la cuisson, s'il vous plaît !

— Le monsieur, il boira un peu de vin, je suppose ?

Tandis que je soulève le plancher pour accéder à « la cave », je me ravise.

— Non ! plutôt un panaché.

En fait, j'ai envie de goûter les boissons que j'ai achetées hier au magasin. J'ai pris une bouteille de

bière et une autre de limonade pour adoucir l'amertume de la bière. Ensuite, je les ai mises à rafraîchir au fond de l'eau ; chacune au bout d'une ficelle nouée aux filières.

— Comme Monsieur voudra.

Je monte sur le passavant, tire les ficelles l'une après l'autre. Et hop, je récupère les bouteilles fraîches, puis je redescends pour m'occuper du steak.

J'arrête là ma petite facétie de garçon de restaurant, qui m'a mis en joie, pour me mettre à table. J'ai faim ! Tourné vers l'arrière du bateau, je profite du paysage et de l'animation qui règne à l'entrée du canal ; ce n'est pas l'affluence de dimanche soir, mais quelques bateaux entrent et sortent.

Hmmmm !le goût du steak qui rend son jus sous la dent. Et les petites pommes de terre joliment dorées avec ce goût anisé du cerfeuil amolli. Hmmmm ! Un déjeuner en terrasse avec vue sur la mer ! Sentiment de luxe qu'avivent les jours passés en mer.

Cet endroit me plaît. Les gens prennent le temps de faire les choses, ici. Ils sont attentifs les uns aux autres et soignent leurs manœuvres. Il est vrai qu'ils doivent se débrouiller seuls pour ouvrir et fermer les quinze écluses du canal. Ça oblige à pratiquer l'entraide.

Hier après-midi, un antique navire rouge et noir à l'étrave droite comme celle d'une péniche, est venu ancrer dans le Loch. Il ne dépassait pas quinze mètres de long et tirait derrière lui un petit doris. C'était un cargo comme l'indiquait la présence d'un mat de charge oblique à l'avant. Il avait, lui aussi, l'intention de pénétrer dans le canal.

Quand son tour fut venu, il se présenta devant l'écluse. Une petite dame âgée aux cheveux blancs

frisés et soigneusement permanentés, sortit de la cabine à l'arrière du bateau. Elle se chargea tranquillement de disposer quelques pneus en guise de défenses le long de la coque à tribord, puis trottina jusqu'à l'avant pour préparer une amarre. Pendant ce temps à la barre, son mari âgé lui aussi, effectuait une manoeuvre d'accostage parfaite. Quand la coque fut prête à toucher le bajoyer, elle sauta sur la berge, fit le tour du bollard avec l'aussière et revint sur le navire tourner le bout libre au taquet. Après un dernier coup d'hélice qui colla l'arrière du navire au bajoyer, le vieil homme, en costume bleu marine impeccable, col blanc et cravate, sortit de la cabine et porta, à son tour, l'amarre arrière à terre.

J'étais là sur la berge fraîchement tondue, avec d'autres. Nous saisissions les amarres des bateaux pour aider à la manoeuvre et c'était naturel. Mais quand ce fut le tour du cargo, personne n'intervint. Non pas que nous fussions frappés tous ensemble d'une subite flemmardise, mais les petits vieux firent les choses tellement simplement sans hâte, avec des gestes si précis qu'il n'y eût rien à faire, ni surtout rien à dire.

Qu'il était beau ce vieux navire avec ses tôles rivetées soigneusement repeintes, ses instruments aux cuivres rutilants, ses géraniums en pots serrés dans une caisse sur le panneau de cale ! Et les plantes aromatiques par terre sur le pont de part et d'autre de la cabine, dans des caisses elles aussi !

Ces gens soignés et doux, ils avaient du en passer du temps à réparer, à bichonner le vieux cargo ? Et pas seulement à le bichonner, parce que pour manœuvrer d'aussi belle manière, il faut de la maîtrise. Et là, c'en est du temps passé à apprivoiser la bête ! à connaître ses manies, à comprendre son langage fait de mille

bruits. C'est qu'il faut arriver à le faire obéir ! le rafiot. Surtout quand un vent traversier a entrepris de le dévier de sa route.

J'avais envie de parler avec les petits vieux, de connaître leur aventure, mais je n'ai pas osé. A cause de l'admiration qu'ils suscitent à chaque escale, j'ai pensé qu'ils devaient être souvent importunés. Je n'étais pas le seul à partager cette pudeur, car personne ne leur a adressé la parole.

Oui, cet endroit me plaît, mais il va me falloir le quitter demain.

Aujourd'hui, c'est le jour du départ. Les pieds en hauteur posés sur le balcon arrière, une carte marine sur les genoux et un verre à côté, j'essaie de me faire une idée de l'heure à laquelle il me faut appareiller pour profiter des courants. Vers midi, ça devrait aller si je me fie à l'heure de la haute mer d'il y a deux jours. Ca me donne le temps de finir mon verre et de me la couler douce encore un peu avant d'aller à la table à cartes calculer ma route et préciser l'heure du départ.

J'ai l'impression que l'Irlande c'était l'année dernière tant le manque d'océan que j'éprouvais il y a peu, a disparu. J'ai basculé dans quelque chose d'autre, un autre monde, un monde plus doux, plus humain peut-être. Ce n'est pas le soleil ni le farniente qui me font penser ça, parce qu'ici le beau temps ne dure guère, mais c'est le dessin de la côte, une côte parsemée d'îles plus ou moins grandes, parcourue par des chenaux, les Sounds, et entaillée de baies profondes, les Lochs. Ma navigation va plutôt ressembler à une promenade fluviale qu'à une croisière en mer.

J'ai sorti deux cartes que j'étale sur le pupitre : l'une, française, couvre la côte sur près de soixante

milles au nord de Loch Crinan, ce qui est suffisant pour aller jusqu'à Tobermory ; l'autre, de l'Amirauté Britannique, me donne les détails pour sortir du Sound of Jura et entrer dans le Firth of Lorn.

C'est par le Firth of Lorn, un vaste chenal entre l'île de Mull et le « continent », qu'on passe pour se rendre en Mer du Nord par le Caledonian Canal. Les bateaux qui l'empruntent, gagnent leur temps et leur sécurité à éviter le cap Wrath exposé à de fréquentes tempêtes tout au nord de l'Ecosse.

Sur l'île de Mull, un dessin en forme de champignon attire mon regard : Loch Spelve. Il donne dans le Firth of Lorn. J'ai envie d'aller voir comment est l'endroit, voir si je peux y nicher Jaoul.

— Pourtant Lapin, cette envie d'explorer les coins les plus reculés ne t'a pas bien réussi dans les fjords du Kerry, hein !

— Ouais, mais là, c'est pas pareil ! je me sens mieux, dis-je avec une belle assurance qui se piquète de doute aussitôt.

Ça se met à flotter dans ma tête. Il faut que je me décide sans me bloquer dans la décision.

Bon ! je vais à Loch Spelve, j'y serai vers quatre heures et si l'endroit ne me plaît pas, il me restera bien assez de temps pour gagner Tobermory avant la fin du flot.

Pour aller à Loch Spelve, on peut passer par le Golfe de Corryvreckan, en eaux dégagées ça ne requiert pas d'attention particulière. La route la plus directe nécessite une navigation précise et soignée à cause du nombre d'îlots, de rochers à contourner, de détroits et de seuils à franchir. C'est elle que je choisis.

J'aime les routes délicates. Elles aiguisent mon sens marin, m'obligent à savoir à tout moment où je suis.

Les paysages ne sont alors plus des films qui se déroulent devant moi, mais des lieux à qui je parle et qui répondent. Quant aux routes faciles, elles endorment ma vigilance, me rendent paresseux ; elles font le lit des fortunes de mer.

Il est onze heures trente cinq, le moteur tourne au ralenti, Jaoul appareille un quart d'heure avant le début du flot.

L'amarre avant larguée, à récupérer, elle tombe en vrac sur le pont. Pousser le quai de la gaffe pour écarter l'avant. Courir à l'arrière, défaire l'amarre du taquet en filant un peu de longueur et la maintenir le temps que Jaoul pivote suffisamment. Ravaler l'amarre à bord, elle tombe en vrac dans le cockpit.

L'amarre à brasser, c'est rêche ; les torons durcis font mal aux mains et le bout libre en s'échappant de la bitte ou de l'anneau, quoiqu'on fasse, tombe toujours à l'eau. Ensuite, à brasser trop vite, l'eau du cordage remonte jusqu'à la manche et la mouille.

Barre à bâbord et moteur en avant toute, les filets d'eau de l'hélice appuient sur la pelle du gouvernail et la barre tremble dans ma main. Jaoul s'anime le temps de se dégager du quai puis, à une encablure de là, je mets en panne pour prendre le temps de lover les amarres, de défaire les défenses qui pendent à bâbord et de ranger le tout dans le coffre à l'arrière du cockpit, avant de sortir du Loch.

Quand tout est clair, je remets en route doucement au moteur. Les voiles restent ferlées, il n'y a pas un pet de vent. Dans trois heures, on est à l'entrée du Loch Spelve et si l'endroit ne me plaît pas, il restera encore quatre heures de courant pour aller à Tobermory.

Jaoul avant le grand départ

J'ai soigneusement noté tous les détails de la route sur un papier que je tiens près de moi dans une pochette plastique transparente : ce sont les amers, la forme et la hauteur des îlots dans l'ordre où ils vont se présenter, ainsi que les cap successifs à tenir.

Je vise le milieu de l'îlot Garbh Reisa au trois cent vingt cinq. Un long coup d'œil derrière pour voir s'éloigner Loch Crinan, les rochers ronds aux lichens verts et jaunes que la laisse de haute mer marque d'un trait sombre, la lande verte qui moutonne derrière, l'hôtel et son pub, le feu à l'entrée de l'écluse... et les vieux au cargo, les plaisanciers à aider, mon voisin de quai seul désormais, la douceur du temps. Et la caissière de la supérette...

Je reviens à ma navigation presque à regrets.

Parvenu aux trois quarts de la route vers Garbh Reisa, j'ouvre un peu mon cap et laisse porter. Jaoul glisse le long de l'îlot et se fait aspirer par le raz de Craignish Point. Là, les filets d'eau font la course, tournoient, plongent et resurgissent en ronds plats vite défaits et des phoques jouent avec. À mon passage quelques-uns uns s'arrêtent, sortent leur tête moustachue et interrogent l'intrus de leurs gros yeux globuleux.

Plus loin, sur un autre îlot, paissent des vaches rousses ; des vaches des Highlands avec des longs poils qui leur cachent les yeux et des grandes cornes en forme de guidon de vélo hollandais. Elles sont vraiment comme sur les cartes postales qu'on envoie aux enfants quand on voyage dans le coin. J'aimerais savoir comment les paysans les transportent sur les îlots ; j'aimerais savoir si elles ont le pied marin.

À me glisser entre les roches et les îlots qui parsèment la route, je prends de l'assurance ; la navigation n'est pas aussi difficile que je la pressentais en regardant la carte. On appréhende toujours quand on est devant la carte détaillée d'une côte très découpée, avec des îles et des cailloux partout ; on a des interrogations comme : « vais-je bien reconnaître à temps telle roche ou telle marque de parcours ? » et puis quand on est en situation, tout change. Ce qui était inconnu se révèle et la peur disparaît. Mais de toute façon, avec une mer sans ressac, un vent nul, on ne risque pas le naufrage. Et même si on en vient à toucher, ce n'est pas bien grave quand on prend soin de ne s'aventurer entre les rochers qu'à marée montante.

En sortant des passages délicats, je débouche dans le Firth of Lorn. La grande île de Mull est là, de l'autre coté. De loin, je repère l'entrée du Loch Spelve et je pointe la côte en amont du courant. Puis, à l'approche du rivage, je me laisse déporter.

9

Loch Spelve

L'entrée étroite du loch est dominée par des collines escarpées. Au passage l'eau se lisse d'un seul coup, rompant avec le courant du Firth. J'ai réduit la vitesse à deux fois rien sans m'en rendre compte comme si j'étais obligé par les lieux à faire silence. Jaoul glisse sans bruit sur une eau verte, profonde et immobile.

Sitôt passé l'étroiture, je prends à gauche ; le loch s'ouvre, grand et désert. On dirait un vaste lac de haute montagne aux rives herbues qui lèvent comme les bords d'un bol et grimpent jusqu'au ciel. Cet endroit semble triste et vide. Il me laisse perplexe, je ne sais pas quoi penser de ce lieu si étrange, ni que faire : rester ou partir ? Je reste vide moi aussi. Pourtant, ce sentiment de froid qui me saisit n'est pas sans mélange car je crois ressentir en moi une vague crainte de déranger, une sensation d'être admis dans une intimité sans vraiment l'avoir souhaité. Peut-être que le loch n'est pas aussi lugubre qu'il n'y paraît ? Peut-être est-il tout simplement majestueux et qu'il invite au respect, au recueillement, au retrait du monde et de son agitation, comme un sanctuaire ? On dirait plutôt un reposoir... le reposoir de l'eau, de cet élément « eau » qui dissout les pierres les plus dures au cœur de l'homme. Si c'est cela, je reste. Mais pour l'instant, ma perplexité demeure.

Jaoul avant le grand départ

Comment aurais-je pu imaginer qu'il y eût ici un lieu à ce point différent si près de Loch Crinan et des îles croisées en chemin ?

Je laisse sur tribord un espace délimité par les lignes de flotteurs, avec des pontons et des baraques sur les pontons et pas âme qui vive. Je pense à un élevage de saumons.

Au bout du loch, je laisse tomber l'ancre.

Je craignais que celle-ci et la chaîne dans le davier ne fissent grand bruit, amplifié par l'écho, je craignais que cela ne ravivât le courroux de quelque géant endormi, génie du lieu, mais non, cela fit un banal « plouf » accompagné du raclement ordinaire de la chaîne qui s'arrêta bien vite parce qu'il n'y a que peu d'eau sous la coque.

J'ai mouillé dans un liquide bizarre qui ressemble à du potage à l'oignon. Ce qui produit cet effet, ce sont des milliers de méduses rousses qui flottent entre deux eaux. On dirait une écloserie, tellement il y en a !

— Non, je ne crois pas que ce soit le reposoir de l'eau ! dis je en riant, c'est plutôt celui de la soupe à l'oignon, ha, ha !

— Hé, Lapin ! On est dans la gamelle d'un géant qui bouffe de la soupe à l'oignon !... Ha, ha, ha !...Mais je ne vois pas les croûtons ?...Ha, ha, ha !

Et je gueule ça tout haut, je m'en moque, il n'y a personne et ça ne résonne même pas.

Ah ! ça fait du bien de rire un peu. Du coup, ma perplexité a basculé. Les lieux se peuplent. Un vers de Lanza del Vasto me revient en mémoire : « *...quand le vide se peuplera de ponts et d'ailes... »*.

C'est l'imaginaire qui fait le pont entre mon âme et le site pour que je reste. Il produit des fantaisies ailées

qui sont comme les gravures qu'on accroche aux murs d'un nouvel appartement pour le faire sien.

Eh bien je reste !

Je termine la journée en préparant mon sac à dos avec le matériel de bivouac et du ravitaillement, puis je graisse mes chaussures de marche. Demain, j'ai prévu d'aller explorer l'étrange contrée.

Je suis content d'avoir fait les préparatifs hier. Comme ça, ce matin, je suis à pied d'œuvre. J'ai envie de grimper là-haut pour voir ce qu'il y a au-delà des parois de la « gamelle du géant ». Ensuite, je compte bien faire le grand tour du loch par le nord et l'est, jusqu'à l'entrée.

Une fois débarqué et la plage franchie en quelques pas, je trouve rapidement un sentier parmi les joncs, les mousses et les herbes grasses qui bordent le rivage. De petits ruisseaux se faufilent dans la végétation et s'étalent sur la plage, absorbés par le sable bien avant de rencontrer l'eau de mer. J'aimerais puiser dans ces ruisseaux pour emplir les réservoirs de Jaoul, mais les pleins sont déjà faits.

Marcher me fait du bien. J'ai les muscles des cuisses qui réapprennent à jouer ; je respire en rythme, les doigts dans les bretelles du sac à dos, les pieds serrés dans mes grosses chaussures confortables.

Le bout du loch n'est fermé que par un ressaut qu'on ne voit pas depuis Jaoul. Le sentier débouche sur un chemin à gauche qui franchit le ressaut et donne sur un deuxième loch plus petit avec une église et, plus loin, des maisons. Non, Loch Spelve n'est pas si coupé du monde qu'il ne paraît !

Je prends à droite puis, peu après, à gauche, je m'engage sur un sentier qui s'élève vers la crête. Dès le premier raidillon, mon manque d'entraînement se fait sentir : je souffle comme une forge ; je ralentis mon pas tout en prenant garde à ne pas m'arrêter.

Tandis que la pente s'accroît, l'herbe se fait plus courte. Plus loin, le sentier s'amenuise et devient draille. À la fin de chaque lacet, je regarde en bas pour mesurer l'altitude et je vois Jaoul qui rapetisse. Quand j'arrive sur la crête, il est devenu un jouet collé sur une vitre et la pisciculture, un dessin géométrique.

Là-haut, mon regard embrasse un paysage bien plus vaste que celui qu'on perçoit d'en bas et réduit mes impressions d'hier à l'arrivée à la dimension d'un vague souvenir de rêve nocturne.

Il fait beau mais il me semble que le temps est en train de changer. Imperceptiblement, le voile du ciel s'épaissit.

D'ici, on ne voit pas le loch en entier. Le bras à droite en entrant est caché par une courbure du relief. Loch Spelve, comme le loch d'à côté, beaucoup plus petit, est une combe en U qui semble occupée par une flaque d'eau. Son versant abrupt vient relever le bord d'un plateau en formant une petite crête. Ensuite, le plateau s'incurve légèrement avec des mamelons saillants ça et là sur lesquels la roche apparaît par plaques, et rejoint une autre crête montagneuse plus haute qui paraît dominer la région. Pas d'arbre. Un sentier part en pente douce jusqu'au pied de cette montagne. Je suis tenté de l'emprunter, mais je crains que le temps ne se gâte avant que je parvienne au sommet. Je serais chagrin d'avoir fait un si rude chemin pour ne pas jouir du panorama à cause de la brume.

Je suis tenté aussi de faire le tour du loch par les crêtes mais la roche presque nue ne laisse pas de trace à suivre et sans carte je ne m'y hasarde pas. Je me résigne donc à redescendre pour prendre ensuite le chemin qui longe la rive.

Le chemin quitte le bord de l'eau à la hauteur du parc à saumons et s'élève dans la campagne par une valleuse. Deux cents mètres plus loin, le loch disparaît derrière une colline. Sans la vue sur le loch, je suis inquiet, je crains de m'éloigner dans une mauvaise direction. Je marche le cou tendu, scrutant l'endroit de la côte d'où naît le chemin dans l'attente de discerner l'amorce d'une bifurcation à droite.

Quand elle se présente, j'ai le sentiment d'avoir marché des kilomètres et des kilomètres alors qu'à ma montre, je n'ai quitté la rive que depuis une quinzaine de minutes.

Je retrouve rapidement le loch. Je passe près d'une ferme, puis le chemin s'incurve vers le nord. Je dois maintenant me résoudre à le quitter pour rester en vue du loch.

Sans chemin, je marche dans la lande, une lande spongieuse faite de joncs. En quelques endroits, des bouquets d'ajonc poussent leurs nouvelles épines vertes encore molles.

J'ai repéré un sommet là-bas, je crois qu'il donne à la fois sur la passe d'entrée du Loch Spelve et sur le Firth of Lorn. C'est tout en haut que j'ai prévu d'installer mon camp. À flanc de colline, la progression se fait plus lente à cause des trous cachés dans la végétation. J'ai du mal à les éviter et quand je mets le pied dedans, déséquilibré par le sac à dos, je manque de choir lourdement. Je me rétablis à l'aide d'un bâton.

Jaoul avant le grand départ

— Ca y est, cette fois j'en ai par-dessus les godasses !

J'ai mis le pied dans un trou plus profond que les autres et j'ai senti l'humidité gagner le fond de ma chaussure. Quand je retire le pied, je soulève trois kilos de boue noire avec.

Ma progression se ralentit. Là, je suis vraiment dans un bourbier et je ne vois pas quand j'en sortirai. En réfléchissant, je trouve une solution...

S'élever directement en suivant la plus grande pente, pour avoir de moins en moins d'eau sous les pieds, puisque l'eau s'accumule vers le bas. Puis trouver la ligne de spongiosité acceptable et la suivre scrupuleusement. Oh ! bien sûr, ça va faire des kilomètres en plus, mais ça sera beaucoup moins pénible...

Je me réjouis du plan que j'applique aussitôt.

En fait la ligne de moindre spongiosité n'est pas facile à trouver, il vaut mieux grimper jusqu'au sommet de la colline : là haut, on a la garantie d'un sol ferme. Et puis, on voit mieux par où passer.

C'était raide, mais ça y est ! me voici au sommet. Maintenant, il y a un long vallon à contourner par le nord.

Après de longs contournements successifs, je suis sur le point de parvenir à une petite ligne de crête quand il se met à pleuvoir. Une petite pluie fine et pénétrante que le pays sait si bien dispenser. Elle est arrivée en nappes denses à ne plus rien voir au-delà de deux cents mètres. Je voulais apprécier le point de vue sur la mer, ben ! c'est foutu.

J'ai mis une cape de pluie en plastique. Au bout d'un moment, l'eau ruisselle dessus, me coule le long des jambes et vient s'accumuler dans les chaussures ; la spongiosité que je fuyais tout à l'heure, m'a rattrapé et s'est installée à demeure ; mon pantalon forme deux larges compresses d'eau froide maintenues serrées aux cuisses. J'essaie tout de même de limiter les dégâts en maintenant relevé le bord inférieur de la cape. Quand la cuvette ainsi formée est remplie, je la vide sur le côté en prenant soin de ne pas me verser le contenu sur les pieds. J'ai cru pouvoir garder quand même le haut du corps au sec, mais non, ma transpiration condense à l'intérieur et me trempe

Je parviens au sommet du dôme. C'est le point culminant de cette ligne de crête ; du moins je le crois, car la crasse empêche toujours de voir. Je décide d'y planter mon bivouac. C'est le seul endroit praticable pour espérer dormir en position horizontale. Je suis trempé comme une soupe et la pluie n'a pas décidé de s'interrompre pour me rendre l'installation plus facile.

La tente est montée et le sac à dos déposé à l'intérieur ; tout l'art consiste maintenant à s'introduire dedans sans tout tremper, surtout le couchage. J'ai gardé la cape sur moi. Je délace mes chaussures et retire un pied en me tenant au bâton que j'ai planté devant l'entrée de la tente. Je retire une chaussette puis remets mon pied dans la chaussure. Quand je tords la chaussette, il en sort un jus gris. Essorée, elle disparaît dans la tente. Je procède de même avec l'autre pied. Puis c'est le tour du pantalon, une jambe après l'autre.

Ce n'est pas toujours facile de tenir l'équilibre sur une jambe sous la pluie, d'autant plus que le sol est instable, même au sommet : gorgé d'eau, il chasse sous la semelle.

Jaoul avant le grand départ

L'interdiction de reposer le pied nu autre part que dans la chaussure est formelle sous peine d'être condamné à un nettoyage méticuleux des orteils *embouillassés*, à cloche-pied par-dessus le marché. J'ajoute à cela l'exercice supplémentaire qui consiste à ne pas faire toucher le pantalon au sol.

Il faut faire tout ça sans voir ce que l'on fait, parce que la tête, restée dans la capuche, ne voit qu'à l'extérieur et les bras, sortis des manches, travaillent à l'abri sous la cape. Quand on veut rentrer la tête pour voir, on risque de se flanquer par terre à cause des repères horizontaux qui disparaissent. C'est un vrai dilemme. Il faut arriver à trouver la procédure la plus efficace et surtout ne pas s'énerver.

Surtout ne pas S ' E N E R V E R ! ! !

La suite est plus simple : se retirer de la cape par-dessous en la laissant accrochée au bâton de manière à ce qu'elle vienne couvrir l'entrée de la tente ; se laisser choir le cul dans l'entrée ; sortir les pieds des chaussures et les ramener en tailleur ; laisser les chaussures dehors à l'abri sous la cape.

Sous la tente, il n'y a pas grand chose à faire sinon dormir tellement c'est exigu ; c'est une canadienne à une place avec un arceau central.

Je suis dans mon sac de couchage, en chien de fusil sur une plaque de mousse, la tête posée sur un oreiller gonflable : un petit confort qui ne me quitte jamais. Il pleut sans discontinuer. La toile ondule mollement quand les sautes de vent ne viennent pas la secouer brutalement.

Jaoul avant le grand départ

Je suis réveillé par une envie de pisser et je râle parce qu'il ne s'est pas écoulé plus d'une heure depuis le début de mon somme.

Je suis toujours fâché quand ça m'arrive peu de temps après m'être mis au lit ! Parce que, pour parvenir à pisser sereinement, c'est toute une entreprise comme sur le bateau quand on est harnaché. Il faut s'extirper du sac, du drap du sac, se mettre à quatre pattes et faire attention en sortant dehors à ne pas prendre les égouts de la toile sur soi ; ensuite il faut se redresser tout en gardant les pieds nus à l'intérieur de la tente et pisser au loin en cambrant fortement les reins afin de ne pas laisser les dernières gouttes tomber sur le tapis de sol. Puis il faut se renfiler dans le sac ; c'est ce moment-là que le drap du sac choisit pour se tire-bouchonner ou bien la fermeture pour se coincer. Souvent c'est les deux à la fois. Après que tout est mis au clair, il faut se placer avec de délicats mouvements de reptation pour éviter que ce foutu drap, nécessaire si on veut garder propre un duvet qui supporte mal le nettoyage, ne reprenne le chemin du fond du sac.

Il pleut toujours et comme l'entreprise est trop compliquée par ce temps, je décide de pisser à genoux dans un récipient qui, d'ordinaire, me sert à ranger l'éponge et une pelote de ficelle. Je le viderai ensuite en passant le bras par la fermeture à glissières de l'entrée.

De temps en temps, je prends l'éponge pour essuyer la condensation. Mais l'eau qui forme des flaques sur le tapis de sol, ne provient pas de la seule condensation, de l'eau de pluie filtre par les coutures.

En soulevant mon sac à dos, je vois qu'il baigne dans une jolie mare. J'assèche la mare. Je sors du sac deux boites en plastiques qui contiennent des aliments et la popote dont je sépare les deux casseroles puis je

les dispose sous le sac pour le surélever. Sur pilotis, il ne trempera plus.

Afin de maintenir hors d'eau la plaque en mousse sur laquelle je repose, je plisse le tapis de sol tout autour, en formant des rigoles qui conduisent l'eau à des cuvettes que j'aménage pour les vider facilement avec l'éponge. J'essore ensuite l'éponge dans le récipient en plastique qui m'a servi pour pisser. Quand il est plein, je le vide dehors.

Au fond de la tente, sous mes pieds, le duvet trempe dans un creux mal placé qui collecte beaucoup d'eau. J'assèche le creux. Je mets mes deux gourdes sous le matelas à l'emplacement du creux et fourre le pied du duvet dans un sac poubelle.

D'heure en heure, la technique pour rester au sec s'améliore.

Le jour décroît lentement. J'écope une dernière fois avant l'obscurité totale et m'installe pour la nuit. Je serre les cordons de la capuche de mon sac sarcophage au point de n'avoir plus qu'un trou en face du nez pour respirer. Blotti de la sorte, je me sens bien.

Je n'ai pas beaucoup sommeil, alors je sors la tête du sac et j'écoute. J'écoute les variations d'une pluie fine et dense qui frappe la toile. Au bout d'un moment, elle grésille de façon plus ténue jusqu'à vouloir suspendre sa mélodie. Puis un claquement y met un terme. Est-ce un signe d'embellie ? Je tends l'oreille. Je ne perçois plus le moindre picotement sur la toile. Je me détends, confiant.

Un léger coup d'aiguille ! Mais ai-je bien entendu ?... Une autre piqûre à peine perceptible. Une autre encore puis le grésillement s'installe à nouveau et

ruine mon espérance. Il s'accentue. Il décroît puis reprend plus fort Ca crépite.

Une bourrasque secoue violemment la tente. Le crépitement mat des gouttes s'enfle, cesse brusquement, et revient par salves en giflant la toile. La symphonie prend un ton plus grave. Des gouttes, plus grosses, plus serrées, éclatent. Le crépitement accélère, devient indistinct et tourne au bruit continu, si assourdissant qu'il m'enveloppe et m'isole du monde.

Je pensais à une averse soutenue cela va de soi, mais brève, comme bien des averses. Eh bien non ! Cette averse-là, elle dure. Un nuage semble s'être arrêté au-dessus de ma tête pour y déverser le contenu de son outre immense. Je crains de ne pouvoir me tenir très longtemps hors d'eau.

Quel dieu ombrageux ai-je offensé pour que, courroucé, il décide de me noyer ?

Je me dresse sur la couchette. J'allume la lampe et surveille.

Un moment plus tard, la crainte de disparaître avec le déluge s'estompe : j'ai vidé les cuvettes, l'eau ne se précipite pas plus vite pour les emplir à nouveau. A vue de nez, je crois pouvoir compter sur une période de quatre heures avant l'assèchement suivant. Rassuré, je repose la tête sur l'oreiller en serrant les cordons de ma capuche.

Le roulement assourdissant fait désormais partie du paysage. Il n'enfle ni ne décroît, il me berce. Parfois, je crois entendre des voix : des gens qui s'affairent dehors en tentant de se protéger du déluge. Curieuses suggestions sonores que le vacarme produit en écho.

Pour limiter les réveils nocturnes, j'ai joint le soulagement de ma vessie au travail d'assèchement.

Jaoul avant le grand départ

Un bon sommeil entrecoupé seulement de deux séances d'évacuation m'ont mené jusqu'au matin. Je suis content de moi : j'ai réussi à me garder au sec et je me sens reposé. La pluie n'a pas cessé. L'énorme nuage de la nuit a laissé la place à son petit frère. Pourvu que je n'aie pas à faire à une famille nombreuse !

J'ai jeté un coup d'œil par la porte : c'est bouché, l'air humide colle au visage.

J'ai renoncé à faire chauffer l'eau pour la chicorée au lait du matin afin de ne pas ajouter de la condensation à l'humidité ambiante. Je grignote un peu de pain, un peu de fromage : il est bien sec depuis le temps, on dirait du savon.

J'écoute de nouveau les variations pluviales sur la toile du bivouac dans l'espoir d'y trouver les signes d'une éclaircie prochaine. À demi assis, sur ma couche, les bras tendus en appui arrière, je suis pris de contractures à force de rester immobile à tendre l'oreille sans arriver à percevoir la moindre amélioration. Je m'allonge à nouveau puis je réfléchis... Je décide de rester allongé à dormir jusqu'à ce qu'un climat praticable s'installe de nouveau ; ça peut durer plusieurs jours. Cette décision de me laisser conduire par les circonstances fait naître en moi un sentiment de satisfaction.

J'ai renfilé mon pantalon et mes chaussettes, humides et glacés ; j'ai dormi avec quatre heures durant. L'humidité des vêtements a migré à la surface du sac de couchage et je me suis réveillé complètement sec.

Je ne dors pas vraiment, je me laisse plutôt glisser dans une douce torpeur animée de rêves riches et colorés dont je ne prends même pas la peine de me souvenir. Quatre heures plus tard, le duvet est sec à son

tour. L'humidité est allée se coller contre la toile, puis a ruisselé jusqu'aux rigoles du tapis de sol.

Le ciel essoufflé semble vouloir suspendre sont harcèlement. Des éclaircies brèves, puis plus longues font espérer le retour du beau temps. Il est huit heures du soir. Je profite d'une embellie pour ouvrir la tente et me faire chauffer une soupe, avec peu d'eau pour tenir la nuit sans pisser. Puis je retourne m'allonger. Les mains derrière la nuque, je rêvasse. Je me sens bien ici, vraiment bien. Je n'ai pas vu la journée passer et pourtant ne rien faire aurait pu m'ennuyer. Ben non ! J'ai éprouvé du plaisir à profiter du mauvais temps qui m'a cloué ici au sommet de cette colline. J'ai fait le gros chat enroulé sur une chaise auprès du feu. Ce dont je suis le plus heureux, c'est d'avoir échappé à la tentation de l'homme grincheux, celui qui fout la vie en l'air parce qu'on ne voit pas comment on peut profiter d'une situation au lieu de la subir. Je suis content d'avoir développé des astuces pour rester au chaud. Je suis content de savoir que désormais, je n'aurais plus à me soucier du temps pour faire une belle randonnée.

Avec le même état d'esprit, je pense à développer des techniques pour faire le gros dos avec Jaoul quand le temps devient dur ou quand je suis fatigué. Je pense à le rendre totalement étanche, à renforcer les fixations des planchers par des barres métalliques pour pouvoir tenir à l'envers lors d'un chavirage, puis à passer les drisses à l'extérieur du mat pour pouvoir le bourrer de polystyrène afin de faciliter le redressement. Je pense à un radar avec alarme pour éviter les abordages. Je pense à souder une cloison étanche à l'avant pour ne pas couler si je heurte un conteneur tombé d'un cargo.

— Bon, Lapin, t'emballe pas. T'as pas les sous pour faire de Jaoul un bouchon. Il te faut accepter certains

risques, il faudra t'y préparer calmement et voir comment tu peux y faire face avec les moyens du bord.

Je m'endors en réfléchissant à des moyens simples pour colmater une voie d'eau.

Je suis réveillé par la lumière du jour. Je n'entends plus tambouriner ni même picoter sur la toile. Mais je reste au lit ne trouvant pas l'heure assez décente pour daigner me lever.

Vers huit heures, je risque quand même un œil au dehors. Le ciel est dégagé. En passant ma tête par l'ouverture, je récolte l'égout de la toile qui me descend dans le cou. Je tâte l'intérieur de mes chaussures restées sous la cape de pluie. C'est frais mais sec. Je sors de la tente en mettant d'abord un pied dans une chaussure, puis l'autre dans l'autre chaussure et fais quelques pas sans prendre la peine de les lacer. Mes pas sont hésitants, non pas tant à cause du sol détrempé que de mon ankylose après deux jours passés en position allongée. Je m'aide du bâton.

Le ciel nettoyé de toute la crasse qui l'encombrait pétille de lumière. De vigoureux rayons de soleil me chauffent la peau dans cet air franchement froid. Un paysage de toute beauté s'offre à mes yeux. Une étendue blanche percée de monticules verts et gris comme une plaine de l'Arctique au printemps....

Si devant moi s'étale l'Ecosse de la fin de l'ère glaciaire quand les glaciers se nichaient encore dans les lochs, dois-je m'attendre à voir passer un troupeau de bœufs musqués en quête de nouveaux pâturages ou peut-être un rhinocéros laineux ? Dois-je m'attendre à voir un mammouth gratter la neige de ses défenses immenses?...

Jaoul avant le grand départ

Peu à peu au-dessus des eaux, les langues de brume fondent dans l'air qui se réchauffe et laissent apparaître au loin le scintillement des lochs, au près leur transparence.

J'ai fini par lacer mes chaussures et je délimite mon domaine à grandes enjambées. Je frappe le sol de mon bâton. Je trace un cercle dont le centre est mon bivouac. Je fais de ce dôme le gros bout d'un œuf à la coque sur lequel je marque la coupe, puis je m'assois devant la tente le paysage à mes pieds pour célébrer cette belle journée. Et je déballe un saucisson, du pain, du beurre, du chocolat, mon fromage durci, du vin... Ben non ! pas de vin ; la bouteille en verre, c'est trop lourd dans le sac. Et une fiole alors ? une fiole en plastique, c'est pas lourd ! Dire que je n'y ai pas pensé !

J'ai tout déballé. C'est un peu maigre pour un repas de fête. Puis, je pense à une boite de hachis Parmentier en poudre que je trimballe depuis longtemps dans une poche du sac à dos.

— Ouais ! dis-je, en l'extirpant triomphalement du sac.

À force de frotter au tissu épais du sac, la boite a perdu de son texte et de ses couleurs. C'est mieux ainsi. Sans écrit et sans image aguichante qui la parasite, la vie suit un cours naturel.

Tandis que chauffe l'eau qui fera gonfler le hachis en poudre, me revient en tête le souvenir d'un après-midi qui fût particulièrement parasité par les écrits du monde marchand...

C'était un dimanche d'été sur une plage normande, quand les citadins, las d'une semaine passée à s'occuper des affaires du monde, s'octroient quelques moments de détente à faire le lézard, à se vider l'esprit des choses qui l'encombrent. J'étais parmi eux, allongé

sur le dos en appui sur les coudes, le regard posé sur l'horizon, l'esprit détendu prêt à accueillir quelque idée qui aurait voulu y germer quand ronronna dans le ciel un petit avion. Je levai la tête. Il tirait derrière lui une banderole sur laquelle était marqué en grand : « BOUYGUES TELECOM ». Il survola la plage à la limite des eaux puis, au bout, vira vers la ville et revint par derrière. Il décrivit un rectangle et fit un deuxième tour pour mieux nous circonscrire. Nous étions là, dépossédés de nos intimes pensées, obligés à bouffer comme du bétail à l'enclos, du « BOUYGUES TELECOM ». Personne n'a brandi le poing en hurlant au zinc d'aller jouer ailleurs ; je fulminais ainsi que ma femme, seuls dans notre coin. Les autres, étaient-ils tous anesthésiés ? ou pire encore, voyaient-ils cela comme une gentillesse de monsieur Bouygues à ne s'occuper d'eux que lorsqu'ils sont disponibles ? J'aurais voulu avoir un gros lance-pierres et dégommer l'intrus, je l'aurais vu partir en vrille, je l'aurais entendu s'abîmer en mer avec un gros « PLOUF »... et se taire.

J'étais surpris devant une telle acceptation. Les gens ne doivent pas se rendre compte des effets de l'envahissement progressif et indolore de leur vie privée par la marchandise parée de ses chimériques atours. Ils ne se rendent pas compte qu'ils ne sont plus maîtres chez eux ni dans leur tête. Ils ne se rendent pas compte qu'il est nécessaire d'avoir du temps à soi pour réfléchir, pour prendre du recul face à ce qui se vit en soi et autour de soi, pour observer et donner une réponse personnelle et circonstanciée aux sollicitations de la vie.

Ah ! il faut du temps pour se nettoyer l'esprit et faire silence, mais il en faut bien plus pour rassembler en soi

ce qui est propre à soi-même, et ô combien plus de temps encore pour qu'émerge enfin une personnalité accomplie, une individualité quoi !

Ah ! s'ils s'en rendaient compte. Ensemble nous pourrions dire : « Messieurs dames les marchands, s'il vous plaît, faites-vous humbles et discrets, effacez les noms de vos produits, vos images de nos rues, faites silence. Nous avons besoin de ça pour entendre mieux la petite voix qui murmure à l'intérieur de soi parce que nous avons envie de voir un jour s'accomplir chez l'homme, la promesse que les grands prophètes de l'humanité nous annoncent par le biais des religions : l' I N D I V I D U A L I T E. ». Alors nous raccompagnerions les marchands à la porte, comme on fait avec des amis qui s'attardent trop quand ils nous rendent visite. Ils s'en iraient confus de s'être laisser aller jusqu'à nous indisposer et nous promettraient d'être plus discrets à l'avenir...

— Hé bé, Lapin ! quand tu penses, tu penses, hein ! Et quel joli vœu pieux !

Je sors de mes pensées en même temps que je racle au fond du pot, les dernières miettes du hachis. C'était bon !

J'attaque le dessert maintenant ! Puis vient le moment du jus.

.

Les gorgées de chicorée ramollissent les deux carrés de chocolat posés sur ma langue. Je les presse au palais. L'onctuosité libère l'arôme qui gagne les papilles et se mélange au tanin. C'est une lutte de saveurs sucrées qui se joue dans ma bouche. La chicorée paraît fade au regard du chocolat qui est de loin le plus sucré. Trop même. Mais le liquide dissous le sucre et l'emporte.

Jaoul avant le grand départ

Il est difficile de faire tenir le chocolat jusqu'à la fin de la moque de chicorée, il disparaît avant. Ça permet quand même de ne pas garder la bouche sucrée.

C'était la fin de la fête et son couronnement. Il est temps de lever le camp.

Le ciel est pur et le soleil éblouissant, c'est une journée magnifique. Les derniers lambeaux de brume ont achevé de se dissoudre. En descendant la colline vers l'entrée du loch Spelve, je tombe sur l'à-pic qui la surplombe. L'eau est profonde, transparente, avec de belles nuances vertes. Des algues ondulent doucement dans le courant. Le loch se vide. De courts dos sombres se tiennent immobiles puis changent de place vivement : les poissons. De là-haut, je ne les reconnais pas. Peut-être des mulets ou des maquereaux ?

Me voici à présent parvenu au terme de ma randonnée. En remontant en haut de la colline, je contemple une dernière fois le splendide paysage de terres arrondies et d'eaux scintillantes qui s'enchevêtrent à perte de vue puis, je refais le chemin à l'envers.

Je rejoins Jaoul en fin d'après-midi.

Pas loin du ressaut qui donne dans le loch d'à-côté, j'ai vu des lapins gambader et fuir à mon approche sous un massif d'ajonc. Demain matin, je reviendrai de bonne heure avec l'arbalète.

Ce matin, le temps est gris et brumeux. Qu'il est loin déjà le magnifique temps d'hier ! Il s'était mis au beau sûrement pour se faire pardonner les deux exécrables journées d'avant, mais il s'est trop vite repris, à mon goût. Par chance, il ne pleut pas.

Jaoul avant le grand départ

J'ai enfilé un vieux treillis de l'armée qui me sert à faire de la mécanique. J'ai un morceau de filet de camouflage sur la tête avec des fausses feuilles ; il dissimule aussi mon arbalète. Allongé derrière des arbustes ras, je suis à l'affût sous le vent des ajoncs qui couvrent les terriers. Les lapins commencent à sortir rassurés parce que rien ne bouge. Ils ne tardent pas à faire les fous. Ce sont des jeunes de l'année ; ils font des cabrioles. Il y en a un qui part droit devant lui à toute vitesse. Il se retourne d'un seul coup, lance son postérieur en l'air, donne des coups de pattes au ciel et repart aussitôt dans l'autre sens. Bientôt d'autres l'imitent. C'est à celui qui fera la plus belle figure. Je me réjouis de voir tous ces petits culs blancs, surmontés d'un pompon s'ébattre avec bonheur.

J'en ai repéré un qui fait le guet près de l'entrée d'un terrier. Il n'est pas trop loin de son trou, ni trop près non plus. Je vise l'entrée. Il ne bouge pas. Il est assis sur son derrière les oreilles dressées. Il ne fait pas attention à moi. Je presse la détente, le carreau part en sifflant. Tout le monde détale. Sur l'aire de jeu, plus personne. Bon Dieu, qu'ils sont vifs !

Je l'ai eu. Je reste un moment sans bouger, puis je me relève avec peine, j'ai les membres engourdis par la longue attente immobile.

Un lapin à l'arbalète, on ne peut l'avoir autrement qu'en visant l'entrée de son terrier. Il est tellement vif qu'il trouve le temps de voir la flèche voler vers lui et de s'esquiver. Quand il est près de son trou, il saute dedans par réflexe.

Il a le carreau en travers du cou et n'a pas pu rentrer avec. Il gigote quand je me saisis de lui. Je lui tors le cou sans délai. Son corps chaud se détend et s'abandonne.

Il n'est pas bien gros, mais il suffira largement à mon déjeuner et à mon dîner d'aujourd'hui.

Après l'avoir saigné, je le dispose sur une grosse pierre plate. L'Opinel affûté tourne autour des pattes, du cou et incise la peau que j'enlève en la retournant comme un pull-over. J'aimerais garder cette peau à la fourrure douce et soyeuse pour la tanner, puis en récolter d'autres en nombre suffisant pour faire un beau dessus de lit confortable et chaud. Mais je ne sais pas tanner.

Une fois vidé, je couvre de pierres le lapin rose et nu afin d'éviter qu'un renard ou un rapace ne me le vole le temps d'aller sur Jaoul chercher le gril et les ingrédients pour le faire cuire.

Sur la plage, du bois et des brindilles que j'ai ramassés échoués sur la laisse de haute mer brûlent dans un cercle de pierre. La fumée monte droit. J'alimente le feu jusqu'à former un épais lit de braises puis j'installe le lapin en morceaux sur le gril. Assis en tailleur, je veille à la cuisson en retournant les pièces de temps en temps. A force de bouger les pieds et les fesses, le gravier en chassant épouse mes formes et fait un siège confortable.

De temps en temps, je badigeonne la viande avec de la moutarde comme j'ai vu faire ma mère, afin qu'elle ne sèche pas et qu'elle reste moelleuse.

Une pincée de sel et d'aromates, du thym, sur la chair dorée. Hmmmm, quel délice ! C'est si bon !... C'est si bon d'être là assis simplement dans l'immense beauté rude de ce coin de nature ! À peine cette pensée me vient-elle à l'esprit que me voici saisi par un

épanchement de tendresse et de reconnaissance pour ce jeune lapin qui offre sa vie pour nourrir la mienne.

Tout en mangeant je pense à la chasse, à l'attente, à la patience. Je pense à la perspicacité, à la ruse qu'il faut avoir pour attraper un lapin. Demain, si je voulais retourner au même endroit pour faire la même chasse, je reviendrais sûrement bredouille. Je me suis donné pleinement et j'en suis heureux, mais les lapins aussi ont donné le meilleur d'eux-mêmes. À chaque fois qu'ils se font tirer, ils apprennent quelque chose de nouveau et deviennent meilleurs dans l'art de l'esquive. Ils me poussent à leur tour, à devenir plus fin dans mes observations, plus rusé aussi, sinon je ne mange pas.

La vie nous tire vers l'excellence.

Je fais silence touché par la reconnaissance envers cette vie qui anime tout ce qui vit, chacun selon ce qu'il est, et qui pour moi, fait de chaque être vivant un frère ou une sœur...

La vie est semblable à une vague qui parcourt sans fin l'océan. L'être vivant est semblable à un gars qui, sur sa planche, prend le rouleau que la vague pousse devant elle quand parfois, trop pleine d'elle-même, elle boule. Il est difficile de se maintenir dans l'élan, le surfeur sait cela. Quand il réussit, ça ne dure pas. Le rouleau s'étale et le surfeur s'enfonce. La vague continue sa route et boulera d'autres fois encore quand de nouveau elle s'enflera. C'est aux vivants de prendre la vague et de jouer à s'y maintenir de belle manière et le plus longtemps possible.

Prendre la vie comme un jeu... et perdre. Si la vie est un jeu, il me semble que vivre soit le plaisir du jeu...

Je quitte parfois à regrets ces méditations suaves mais là, non. Je reste dans cette proximité avec la

nature et m'en vais finir la journée à observer d'autres garennes.

J'aurais bien continué à chasser et à éprouver la vie du lieu, mais il me faut bien quitter Loch Spelve. Ces cinq jours ont été si denses qu'ils m'ont parus comme des mois et je peine à partir. Je traîne. J'attends le dernier moment pour lever l'ancre, la dernière limite qui me permette d'arriver à Tobermory avec la marée.

Ah ! Loch Spelve, lieu dont je redoutais le vide et l'austérité quand je suis arrivé. Ce lieu m'a conquis !... J'ai du mal à partir tellement les choses profondes vécues ici m'attachent. Des choses qui m'ont remué, transformé, fait de moi un vivant parmi les vivants. Ici ma vie s'est peuplée de ponts et d'ailes et je sais qu'en allant à Tobermory, les ponts vont s'effondrer et les ailes s'envoler. La précieuse présence au monde de la nature ne résiste pas au contact des hommes. Et c'est ça qui me chagrine.

N'y a-t-il pas un moyen d'être parmi les hommes comme étant parmi la nature ? A cette question que je me pose de longue date, je sais à présent que la réponse est non. Il n'y a aucun moyen d'être parmi les hommes comme étant parmi la nature tant que chaque homme ne se verra pas comme étant parmi la nature. Cela implique un tel changement des mentalités que je dois me résigner à voir s'effacer mon monde intérieur au contact des hommes...

Je me souviens d'Agaguk, un film sur les Esquimaux. Il n'est pas resté longtemps à l'affiche. Il a été considéré par les critiques comme un Western du Grand Nord. Ce film m'a pourtant bouleversé. On y montrait l'imaginaire Esquimau qui a permis à ces hommes de vivre de manière très simple dans les

conditions rudes du froid polaire, puis son effondrement par simple contact avec notre civilisation. Devant cette pression du monde occidental à laquelle les Esquimaux ne purent résister malgré leurs efforts, un jeune s'adressait à son chaman en lui demandant quoi faire. Il répondait :

— Il faut vivre en attendant que l'homme blanc change !

Vivre quand on lève l'ancre. Le bruit du moteur au ralenti. Le cliquetis du guindeau. L'ancre à sortir du davier. L'ancre à passer sous le balcon. Le contact froid du métal mouillé. Le poids de l'ancre. L'eau de l'ancre qui goutte sur mes pieds. L'ancre à déposer dans la baille à mouillage. Bien la disposer et refermer la baille. Puis la barre douce sous la main. La manette des gaz à pousser en avant, tout doucement. Les tremblements de la barre : effet des filets d'eau sur le safran...

Vivre en attendant que l'homme blanc change... Et Jaoul sort lentement du loch.

Il est cinq heures et demie quand je débouche dans le Firth of Lorn. La navigation reprend son cours et fait la transition entre le monde du Loch Spelve et celui des hommes de la petite ville de Tobermory.

10

De Tobermory à l'Île de Coll

Je n'ai pas demandé mon reste quand j'ai mouillé ici hier soir un peu à l'écart des autres bateaux comme j'en ai pris l'habitude, je me suis calfeutré à l'intérieur, il tombait une pluie fine, j'étais fatigué et je me suis endormi d'un coup.

Ce matin il fait meilleur temps mais dans ce pays on ne peut pas savoir le matin pour l'après-midi, s'il pleuvra ou s'il fera soleil ou bien les deux successivement. J'en profite pour déjeuner en terrasse et contempler l'endroit.

Tobermory, c'est l'agglomération principale de l'île de Mull. Son port est situé dans une baie bien protégée du Mull Sound par un îlot. Ici je retrouve l'attachement des Britanniques à couvrir de couleurs pâtissières les façades de leurs maisons. Trois belles bâtisses contiguës en granit donnent sur le port en offrant de surprenantes couleurs : rose yaourt à la fraise, jaune glace au citron, et bleu colorant chimique. Elles sont adossées à une colline sur laquelle trône un château. Une vingtaine de bateaux sont mouillés sur coffre, quelques uns sont sur ancre. Tout est paisible et aucune ride ne plisse le miroir de l'eau.

Finalement le passage du monde de Robinson à celui de marin en escale se fait facilement. C'était simplement l'attachement au fort vécu de ces derniers

jours qui me donnait des craintes. Il est vrai que j'ai perdu l'état d'esprit de l'homme en communion avec la nature, mais ce n'est pas plus grave que de passer d'une activité à une autre comme cela se fait souvent au cours d'une même journée. On peut jouer beaucoup de rôles différents sur la scène de la vie, mais l'important, c'est de le faire avec plaisir et sans se perdre. Or, je ne risque rien puisque je ne sors pas du registre du vagabond qui continue d'emplir ma vie.

J'ai mis l'annexe à l'eau. Je vais faire un tour à terre pour renifler l'odeur des rues et faire quelques vivres frais. L'eau est limpide et peu profonde ; sur le fond de sable, on voit courir la chaîne de l'ancre. C'est agréable de pagayer sans trop troubler la surface ; on a l'impression de survoler le fond ; on voit tous les détails comme à travers une loupe.

Au retour, les plaisanciers sont sur le pont des bateaux et je fais l'objet d'une vive curiosité. Ce qui me vaut d'entrer en contact avec un jeune couple charmant mouillé à côté de moi. Leur bateau est en bois. C'est un petit ketch de type norvégien à clins, rouge, jaune et noir avec un petit liston bleu sur lequel est inscrit son nom : « Curlew ». Ils ont sorti la literie qui s'étale sur les bômes et le rouf. On peut voir leur goût pour les tissus à fleurs.

La jeune femme, ronde et joviale, rit de bon cœur à me voir pagayer sur ma chambre à air. Elle s'adresse à moi avec un accent qui ignore la préciosité du parler anglais académique : l'accent écossais. De plus, elle roule les R comme les Bretons. D'emblée, je suis séduit par sa sympathie. Son compagnon, un jeune homme mince aux longs cheveux blonds, se tient en retrait. Il ne dit rien mais sourit amusé.

Une fois revenu à bord, j'engage la conversation. Je réponds volontiers à leur curiosité. Mais à haute voix presque à crier, il est difficile de parler de soi. Aussi nous convenons de mettre nos bateaux à couple pour se rendre visite et discuter plus facilement.

Avec ligne de sonde, je prépare une touline. Je remplace le plomb par une balle de tennis lestée qui va servir de projectile. A l'autre bout, je fixe une aussière. Trois moulinets pour l'élan, la cordelette décrit un arc de cercle et passe par-dessus Curlew. Bob s'en saisit et hale la ligne jusqu'à attraper l'aussière qu'il tourne au taquet. A mon tour je hale l'aussière, nos bateaux se rapprochent à se toucher. Puis nous nous amarrons.

Me voici sur Curlew (Courlis, en français). Le bateau est un peu plus court que le mien. Pendant la manoeuvre, les couettes, les draps et les oreillers ont disparu à l'intérieur. Je descends devant Bob. Il fait sombre. Le carré n'est éclairé que par deux petits hublots ronds de chaque coté. Mais la lampe à pétrole est allumée. Elle éclaire le visage souriant de Maureen.

Maureen est volubile. Elle m'assaille de questions. Je tente de répondre du mieux que je peux. Ce n'est pas facile, il me faut être attentif à ce qui se dit et prendre du temps pour formuler correctement mes réponses, sinon je suis perdu. Aussi, je me concentre sur la première question de la série et laisse perdre le reste. Maureen s'en moque du moment qu'elle parle. Elle parle tout en riant. Elle rit de me voir gauche à parler anglais. Au contraire, Bob lui, ne dit rien. Il écoute.

Nous sommes assis autour de la table du carré devant une tasse de café arrosé au whisky. La gnôle fait de l'effet et rend mon langage plus fluide. Je ne cherche plus mes mots et, au bout d'un moment, je me rends compte que je me suis glissé dans l'accent de Maureen,

charmé sans doute par sa verve. Je parle avec plaisir. J'ai même adopté son timbre de voix. Bob s'est animé lui aussi, mais il n'a pas l'accent à couper au couteau de sa femme.

Avec l'euphorie de la rencontre favorisée par l'alcool, on se sent doué pour les langues. Dit-on des choses intéressantes et sensées ? Rien n'est moins sûr. Mais tant pis, on est si bien ensemble !

Bob et Maureen sont en vacances d'été, ils parcourent les chenaux entre les Hébrides : « The Hebrides » que Maureen prononce « Di Héblidiz ». Ils n'ont pour tout document nautique qu'une carte routière et n'ont pas de règle pour tracer leur route et calculer leur cap. D'ailleurs, ils n'ont pas de compas non plus. C'est une manière d'être qui leur va bien ; elle est, ma foi, sans danger majeur, s'ils se cantonnent aux Hébrides intérieures. Le reste de l'année, ils vivent sur leur bateau dans le port d'Oban et travaillent tous deux à la poste.

Nous avons parlé de mon voyage depuis la France, de Loch Spelve et de bien d'autres lieux déserts qu'ils connaissent et qui me font envie. Mais je crains de ne pouvoir m'y rendre cette année.

Puis ils ont voulu visiter Jaoul.

Je leur ai fait des crêpes flambées au rhum. Ils sont ravis et Jaoul leur plaît. Avec le logement de l'arbalète dans le vaigrage du rouf, je suscite la curiosité comme avec l'annexe chambre à air.

Mon tour est venu de les questionner sur leurs projets. Là dessus, ils sont plus réservés que moi. Surtout Bob. La vie vagabonde à laquelle je me destine lui fait un peu peur. C'est pour ça qu'il se refuse pour l'instant à envisager une navigation hauturière. Lui, ce

qui le fait vivre, c'est plutôt les vieux gréements avec toute la magie nostalgique qui les accompagne. Tandis que Bob parle, Maureen se tait. Je sens bien qu'elle a d'autres envies en tête, mais il est sûrement trop tôt pour en parler.

.

Mes amis ont regagné leur bord. Curlew et Jaoul, désaccouplés, ont repris leurs distances. Le silence retombe lentement comme un voile jeté en l'air. Puis je m'occupe à des choses machinales comme la vaisselle et le rangement afin de continuer à goûter les impressions laissées par la rencontre. Ensuite je calculerai la route à faire demain pour gagner Arinagour sur l'île de Coll.

Ce matin, la pleine mer est de bonne heure. C'est le moment que j'ai choisi pour profiter du jusant. Il fait frais. Tobermory est calme. On entend juste le camion du laitier qui fait sa tournée et le véhicule de quelque personne obligée à se lever tôt. Comme le port est encore endormi, je le quitte sur la pointe des pieds.

— Adieu Tobermory, adieu Bob, adieu Maureen, mes amis d'un soir blottis insouciants sous la couette... Enfin, c'est ce que j'imagine, car à peine ai-je murmuré ces paroles qu'une silhouette sort de Curlew. Un type nus pieds avec un pantalon gris et un maillot de corps trop grand, gris aussi. C'est Bob ! Il sort pour pisser. Il m'a vu et fait de grands signes d'amitié en se cramponnant au galhauban d'artimon. Je lui réponds tandis que je coince la barre entre mes cuisses pour garder le cap.

Tobermory s'amenuise, puis disparaît d'un coup quand j'arrondis la pointe nord de l'île de Mull. Alors, la tranche de vie vécue ici se détache et vient se ranger

toute seule au rayon des souvenirs. Elle laisse mon esprit vide ; elle laisserait aussi une nostalgie à mon cœur si je tardais à me donner à ce qui vient, à cette petite traversée de quelques heures.

A la sortie du Sound of Mull, je touche un peu de vent. J'établis les voiles. Un petit nord-nordet froid, d'à peine force deux, suffit à déhaler Jaoul tranquillement et permet de couper le moteur. Je goûte au plaisir du silence retrouvé. Le temps est beau. Derrière moi, des lambeaux de brume traînent encore au loin, entre Morven et Ardnamurchan, là où le loch Sunart sépare les deux presqu'îles et débouche dans le Sound of Mull. Je mets le cap sur la pointe nord de Coll.

Coll et Tiree sont deux îles sœurs qui s'étirent suivant la ligne générale des Hébrides, sud-ouest, nord-est. Elle sont séparées entre elles par le Gunna Sound et sont exposées à la houle océanique sur leur côte nord-ouest, par vent de sud-ouest à ouest. Coll est la plus septentrionale.

J'ai traversé le détroit entre Mull et Coll au vent de travers. Je suis maintenant proche de la côte et j'abats. Jaoul glisse le long de l'île au vent arrière. Avec sa dérive centrale relevée et celle de l'arrière abaissée, il est comme sur des rails. Comme on est au plus fort du jusant, le courant est à sa vitesse maximum ; le vent se renforce à l'approche de la côte. Avec vent et courant aux fesses, Jaoul file plus de huit nœuds sur le fond. A cette allure là, dans un quart d'heure vingt minutes on sera devant l'entrée du Loch Eatharna (ou Lochnan Eathar). J'ouvre l'œil dès maintenant afin de ne pas être pris au dépourvu et risquer de la rater.

Le portulan sur les genoux ouvert à la page d'Arinagour, le village au fond du Loch Eatharna, je

repasse dans ma tête la succession des amers à repérer pour reconnaître l'entrée du loch et l'alignement à prendre pour l'embouquer.

Il s'ouvre au sud-est : ça ne m'arrange pas trop à cause du près serré qu'il me faudra tenir dans son chenal d'accès étroit. Par précaution, je démarre le moteur et le tiens au ralenti. Il est prêt à donner de la puissance au cas où je me ferais dépaler si le vent refuse dans le chenal. J'abaisse la dérive centrale et relève l'autre. Pendant ce temps, la côte rocheuse défile et l'anxiété monte.

Puis la côte s'évanouit brusquement et s'ouvre sur le loch. C'est le moment de reconnaître les amers : l'hôtel blanc, l'îlot central, la bouée devant qui marque l'entrée du chenal en parant des roches affleurantes.

L'hôtel blanc disparaît derrière l'îlot central puis réapparaît.

— Et la jetée en pierres ? Où est la jetée en pierres ? Et l'autre jetée ? Il doit y en avoir deux...

Voici la jetée en pierre, là-bas. L'autre est beaucoup plus à gauche.

Jaoul court toujours plein vent arrière.

Une fois tout repéré, je sais que je peux négocier l'entrée du loch et je me détends un peu.

Voici la bouée qui pare les roches affleurantes. Elle arrive vite. Quand je l'ai par tribord arrière, ça y est, c'est le moment de lofer : pousser la barre, reprendre rapidement de l'écoute au palan de grand-voile, lâcher la barre, border le génois à la volée, puis tourner l'écoute au cabestan et ... han !... han ! souquer à la manivelle, puis reprendre la barre.

La manoeuvre s'est faite en un clin d'œil.

Pour entrer dans le loch, il y a un alignement à prendre. Pour l'instant, il est encore ouvert. Je laisse porter...

La jetée en pierres se rapproche de l'hôtel blanc. Puis l'hôtel vient se mettre au-dessus de la jetée. Ça y est, je suis dans l'alignement. Je n'ai plus qu'à remonter le chenal en gardant soigneusement l'hôtel sur la jetée en pierres, au droit du musoir. Le vent est moins nord que je ne le pensais et le près se tient bien. Ce qui me donne de la marge pour lofer sans risquer de déventer.

L'autre jetée à gauche, en ciment celle-ci, n'est pas encore franchie quand le vent mollit et finit par tomber tout à fait, comme ça arrive souvent à l'abri d'une côte. Je roule le génois, j'affale la grand-voile tandis que moteur ronronne doucement au point mort. Dans le chenal, le courant sortant n'est pas fort. Jaoul dérive à peine. Je peux ralentir mon rythme sans crainte et relâcher complètement la tension que nécessitait l'approche du loch. Je ferle la grand-voile tranquillement. Pendant ce temps, je peux contempler l'endroit.

C'est une côte rocheuse et basse qui tranche avec les montagnes des Hébrides intérieures. Le relief bosselé est couvert d'herbe rase où la roche apparaît par endroits. En bordure du loch et au fond, des espaces plats herbus et marécageux laissent voir des échancrures noires, du varech je crois, là où la mer vient régulièrement les couvrir.

Je remonte la dérive et mets quelques tours d'hélice. La jetée de pierre approche. Elle est trop petite pour y accoster Jaoul. Il prendrait toute la place. Derrière elle, le fond du loch. Je fais un tour pour voir où mouiller

sans gêner les bateaux qui viennent ravitailler l'île. Mais pas trop loin du débarcadère, non plus !

Fond de sable de bonne tenue : c'est ce que je vois à l'œil nu, et il n'y a pas plus d'un mètre d'eau sous la coque. La sonde dit un mètre quatre-vingts. Moins quatre-vingt-dix centimètres de tirant d'eau, le compte y est ! A basse mer, Jaoul devrait poser sur le fond pendant une heure ou deux.

L'ancre tombe, un coup de moteur en arrière pour étaler la chaîne et voici Jaoul mouillé.

Cette petite navigation attentive m'a donné faim. Après le bateau, c'est le moment de s'occuper du capitaine.

Une fois repu, je cède à l'envie de basculer sur la couchette pour me livrer à une bonne sieste réparatrice, sans prendre la peine de débarrasser la table auparavant…

J'aime me sentir glisser lentement dans une semi-conscience. J'aime quand l'esprit s'engourdit suffisamment pour se reposer mais pas trop pour permettre de goûter au délicieux flottement entre les eaux et de s'y maintenir. Parfois je m'endors : rarement plus d'un quart d'heure. Je prolonge souvent ma sieste par une rêverie, mais la sieste, en elle-même, ne dure jamais plus d'une heure. J'en sors naturellement reposé avec un esprit neuf…

Aujourd'hui, ça ne se passe pas comme d'habitude. En fin de glissade, alors que je commence à sentir la béatitude me gagner, brusquement voilà qu'elle m'échappe. Une raison inconnue me fait sortir prématurément du bienheureux flottement et ça me fâche. Je me dresse sur la couchette pour tenter de trouver une explication. Je ne perçois plus l'ambiance

douillette de Jaoul. Quelque chose a changé. L'atmosphère est devenue moins accueillante, plus dure en quelque sorte. Je ne sens pas Jaoul comme d'habitude, il me semble lointain, comme si il lui était arrivé quelque chose, comme s'il ne vivait plus. Il est inerte... Inerte ? ce mot précipite le sens.

— Bon Dieu, mais c'est normal qu'il soit inerte ! Il ne bouge plus, puisqu'il est posé sur le fond du loch !

J'avais oublié que Jaoul allait se poser. Il l'a fait sans bruit et maintenant il est immobile. Le doux balancement rassurant auquel je ne prêtais plus aucune attention s'est fait reconnaître par son absence.

Je n'avais pas l'intention de débarquer aujourd'hui mais puisque ma sieste est compromise, je décide d'aller faire un tour à terre.

L'annexe est ficelée sur le pont, prête à l'emploi. Je ne mets pas longtemps pour la glisser à l'eau...

C'est agréable d'échapper à la corvée d'extirper l'encombrant objet du poste avant et de le gonfler. En effet, quand je fais de courts trajets, je ne prends pas la peine de ranger l'annexe, je me contente de la ficeler sur le pont sans la dégonfler...

J'ai descendu dans l'eau pour gagner la rive. Je traîne l'annexe derrière moi dans vingt centimètres d'eau puis je la monte sur la jetée en pierres et je l'attache. Derrière, sont échouées des barques tenues par de très longues et fines amarres. Un chemin de terre mène à l'hôtel en passant devant quelques maisons. Il est bordé d'un côté par un muret de pierres qui le sépare d'un petit marais. Il se prolonge au sud jusqu'à la jetée en ciment, qui est plus adaptée que celle-ci au débarquement des marchandises et des passagers.

Jaoul avant le grand départ

Je suis allé jusqu'à l'hôtel en flânant puis je suis revenu m'asseoir sur un banc. D'ici on voit tout le mouillage. Jaoul n'est pas seul : quatre voiliers sont ancrés plus loin en aval.

Un constant va-et-vient règne sur le chemin : des gens se promènent à pied, d'autres circulent à vélo ; parfois un tracteur passe en cahotant, la remorque chargée de casiers. On aurait pu s'attendre à ne voir que de rares habitants au vu du petit nombre de maisons bâties sur l'île, mais l'été amène son lot de vacanciers.

Je sors mon réchaud du sac et je me fais chauffer une chicorée sur le banc.

Je suis en train de siroter mon jus tout en goûtant la douceur du temps qui passe quand une vielle dame s'approche de moi en souriant. Elle pointe son doigt en direction de Jaoul et me dit en anglais avec le même délicieux accent que celui de Maureen :

— C'est à vous le bateau ?

— Oui.

— Ce n'est pas un bateau en fibre de verre ?

— Non ! dis-je, amusé. Puis j'attends la suite...

Souvent ce genre de question cache un curieux qui n'ose pas se dire. Alors je le laisse se débrouiller seul en attendant qu'il poursuive.

Ça m'est arrivé plusieurs fois avec les Britanniques, ce genre de dialogue ! Jaoul les intrigue à cause de sa coque à bouchains vifs en tôles d'aluminium brut et aussi parce qu'il n'a pas de quille. Ils veulent en savoir davantage sur ce drôle de bateau rustique qui ressemble à un tronc d'arbre mal équarri mais ils n'osent pas demander franchement. J'ai l'impression qu'au Royaume Uni, on ne connaît pas le dériveur intégral en alu...

La suite ne vient pas. Devant le silence un peu gêné de la vieille dame, je suis gêné à mon tour parce que je ne m'attendais pas à ce que la conversation s'interrompe ainsi, à peine commencée. Mais comme j'ai envie de parler avec elle, je me dépêche donc de combler sa curiosité et j'explique.

Sur le moment, la vieille dame paraît satisfaite. Mais son sourire inquisiteur et ses petits yeux bleus, qui pétillent derrière ses grosses lunettes, disent qu'elle souhaite en savoir plus. Je l'invite donc à visiter Jaoul et je lui offre de partager mon petit déjeuner. La vieille dame est ravie. Nous convenons d'une heure pour le lendemain.

— Je m'appelle Louise, Louise Mc Leod ! dit-elle avant de s'éloigner en faisant un petit signe de la main.

Je rentre à bord heureux comme un pape d'avoir rencontré quelqu'un du pays. Je prendrai la dame devant chez elle demain matin à huit heures.

11

L'Île de Coll

J'avais mis le réveil à sonner tôt pour préparer le petit déjeuner avant d'aller chercher Louise. J'ai fait cuire des croissants au four à partir d'une pâte en conserve. J'ai goûté : c'est acceptable. En attendant mon retour, je les garde dans la chaleur du four éteint.

Pour l'occasion, je sors l'annexe neuve : c'est une toile de caoutchouc tendue sur une structure en frêne. Elle se déplie comme une capote. On peut y installer une dérive et un mât pour marcher à la voile.

L'annexe touche à peine l'eau quand je vois apparaître Louise sur la jetée. Il n'est pas encore huit heures. Le temps est gris, un petit suroît vient saupoudrer les îles d'un fin crachin. Louise a mis les bottes et le ciré.

Après quelques coups de godille et des regards derrière pour contrôler la trajectoire, j'approche de la jetée.

— Good morning, Louise !

— Morning !

Je lui lance l'amarre. Elle la passe dans un anneau et me la redonne. Je la fixe au banc et plaque le flanc de l'annexe le long du mur à l'aide de la godille. Je la maintiens en saisissant à la main un autre anneau le temps que Louise embarque. Comme l'annexe est en contrebas, Louise s'assoit au bord de la jetée et se glisse dedans. Elle détache le bout et nous voilà partis.

De toute évidence, Louise sait embarquer et malgré son âge, elle est d'une remarquable souplesse.

Jaoul nous accueille avec une odeur chaude comme celle qui traîne en France, le matin dans les cafés quand on vient prendre un petit crème avant de démarrer la journée.

Café, lait, chicorée, pain, beurre salé, confiture, croissants disposés qui sur des ronds de joncs tressés, qui dans des bannettes ou des ramequins et une petite serviette en papier à fleurs plié sous le couteau près de l'assiette. Je ne me reconnais pas, moi qui suis d'ordinaire si peu regardant à l'étiquette. Mais aujourd'hui ce n'est pas pareil, je reçois une dame et le vagabond se civilise pour l'occasion.

Devant la table, les yeux écarquillés, Louise a joint les mains. Elle ne dit mot. Elle reste un moment immobile, comme un gamin devant une vitrine de Noël, puis, toujours silencieuse, elle se défait du ciré et des bottes avant de s'asseoir.

Tandis que je sers, j'observe Louise. Je ne l'avais pas vraiment vue hier sur le banc. Elle a d'épais cheveux blancs lisses roulés en dessous. Son visage est fin, ridé comme une pomme, avec un petit nez retroussé et des petits yeux bleus enfoncés. Elle les dissimule derrière des lunettes à monture large et épaisse en plastique transparent, un modèle démodé en France depuis trente ans ; en cela Louise est britannique. Sinon, elle porte un joli gilet de grosse laine à motifs torsadés vert foncé, avec un col et des manchettes beiges, et un pantalon de toile bleue de bonne coupe. J'ai pu voir, en venant, sa silhouette fine et élancée, son allure souple et discrète, un tantinet juvénile. Je lui

donne soixante dix ans environ. C'est une grande femme en regard de celles de sa génération.

Après la réserve naturelle des premiers instants, l'atmosphère se détend et le petit déjeuner s'anime. Nous découvrons que nous aimons parler et nous parlons beaucoup malgré nos difficultés à nous dire dans la langue de l'autre. Louise me questionne sur le choix de mon bateau, sur mon programme, sur ma vie à bord. Je lui raconte mon voyage, mes envies de vagabondage et de liberté. Parfois, ses questions sont si pertinentes que je la soupçonne de bien connaître la navigation. Quand je l'interroge, elle me dit qu'elle a souvent navigué dans sa vie, elle aime ça. Elle a commencé jeune avec son père à Glasgow, puis elle a continué avec son mari au début de leur mariage, sur un petit voilier de pêche qu'ils avaient bricolé pour le rendre habitable. Il lui arrive encore d'aller sur l'eau quelques fois avec un voisin pêcheur, retraité comme elle, quand il va poser des lignes ou relever des casiers dans le Gunna Sound.

Puis Louise revient sur ma vie. Elle m'interroge longuement, ça l'intéresse. Elle cherche à cerner le personnage qu'elle a en face d'elle, à comprendre ce qui anime le bonhomme. Je me prête volontiers au jeu.

Il y avait quatre croissants dans la bannette. Je n'en ai pas encore mangé un seul quand Louise tend la main pour se saisir du dernier. Elle fait ça si naturellement que je ne trouve rien à redire. Mais j'ai le sentiment que si je n'avais pas voulu la laisser faire, elle n'aurait pas insisté, j'en suis sûr. Je lui fais quand même remarquer aimablement son faible pour les croissants. Elle sourit, son visage s'illumine puis, après un court silence, les

yeux perdus au loin, elle se met à évoquer un voyage à Paris qu'elle fit dans sa jeunesse à la fin de ses études...

Elle mangeait des croissants chaque matin à la terrasse des cafés ; c'était l'été, il faisait beau... Elle s'arrête pensive puis de douces réminiscences l'invitent à poursuivre et son visage s'illumine de nouveau. Elle plonge dans ses souvenirs et tente de les dire en français avec une jolie voix douce, claire, au timbre haut perché et à l'accent délicieux. Les mots n'ont pas servi depuis longtemps. Au début, ils peinent à sortir. Puis, avec le souvenir ravivé et le désir de retrouver la langue qu'elle aima, ils s'enhardissent. Même si parfois le sens a été perdu, il reste la musique et les mots viennent à la bouche de Louise un peu en vrac. Je l'aide à y mettre de l'ordre.

Au bout d'un moment, la fluidité vient pour mieux traduire les émotions d'autrefois...

Charmé par son récit, je vois son visage se transformer : il est plus lisse, plus détendu et semble rajeuni. Les rides et les marques de l'âge ont disparues, ses cheveux prennent une jolie teinte blonde. Puis je vois surgir les trottoirs de Paris en 1946, je vois une jeune femme heureuse qui les arpente bras dessus bras dessous avec son amoureux…

Ces secrètes confidences ressuscitent la jeune femme qu'elle fut : ses vingt ans sont devant moi.

— C'était des moments heureux ! dit-elle. J'étais jeune et la guerre venait de finir, tout était possible... Oui, tout était possible avec ce français ! J'en étais tombée amoureuse. Il avait travaillé à la BBC pendant la guerre et parlait bien l'anglais. Il était beau, attentif et câlin. Notre relation ne dura que le temps de mon séjour et les lettres que j'écrivis ensuite restèrent sans

réponse... C'était mon premier amour ; André Maucomble, il s'appelait ; je n'ai pas oublié son nom.

Prise par l'émotion, Louise s'arrête l'œil embué. Une larme s'échappe et roule sur son visage.

Ses confidences m'émeuvent et m'emplissent d'un sentiment de gratitude devant la confiance qu'elle me fait en me dévoilant son intimité. Je suis un peu gêné aussi, parce que, tout à coup, je me demande ce que j'ai bien pu donner pour recevoir ces choses précieuses en retour. Saurais-je me montrer digne de cette confiance ?... J'ai tort de m'inquiéter car j'ai bien été le premier à raconter mon histoire sans retenue et Louise s'est plongée dedans avec intérêt, m'invitant à tout dire.

Ce petit moment de doute et d'émotion passé, nos âmes continuent de s'épancher avec délectation. Nous sommes l'un devant l'autre, ouverts et sans retenue, mais sans exubérance non plus. L'intimité que j'ai avec Louise paraît sans limite, comme celle qu'on peut avoir avec un ami de longue date. J'aime cette spontanéité, cet échange de ressentis et de points de vue sans préjugé ! Oui c'est vraiment ça que j'aime et qu'il est souvent difficile d'obtenir dans une vie sédentaire. Avec les gens de rencontre, c'est facile : on n'a pas de passé, pas de futur non plus puisqu'on ne reste pas, et donc pas le temps de percevoir les petitesses de l'autre, alors on peut plonger dans la vie de chacun sans craindre de raviver d'anciennes blessures. Ce sont des moments magiques que seul le voyage procure.

— Louise, pourquoi me dis-tu tout ça ?

— Parce qu'avec toi, je peux ; c'est facile et ça me fait du bien !

Elle dit :

— Je sais qui tu es, sinon je n'aurais pas cherché à te rencontrer. Je t'ai reconnu hier lorsque tu étais sur le banc !

Je suis surpris.

— Comment peux-tu savoir qui je suis ? C'est de la connaissance immédiate, ou quoi ?

Elle rit et dit :

— Non, ce n'est pas de la connaissance immédiate. C'est que j'ai l'habitude de reconnaître les gens avec lesquels je m'accorde. Je t'ai vu arriver avec ton bateau, j'ai eu le temps de t'observer aux jumelles depuis ma fenêtre. Tu t'es mis à l'écart mais pas trop : c'est le signe que tu n'es pas un vrai solitaire comme ces grognons qui fuient le monde. J'ai observé ton attitude ouverte, calme et flâneuse, parfois concentrée sur une pensée ou une sensation ou bien sur un détail du paysage. Je t'ai vu sur le banc être toi-même en train de préparer ton café. Tu sais, personne ne fait ça quand il est seul !... En groupe oui, mais pas seul !... Et puis j'adore le « tube » qui te sert d'annexe !... Je t'ai reconnu parce que je me suis reconnue dans ta façon d'être et j'ai su que je pouvais me laisser aller avec toi sans que tu t'en sentes gêné.

— Oh Louise, tu sais pas combien ça me touche, ce que tu dis là ! dis-je en essayant de retenir mon émotion.

J'ai envie de me précipiter dans ses bras, de la serrer de l'embrasser, mais je ne le fais pas. Maladroitement, je tends la main et serre la sienne tendrement... Elle se laisse faire.

Nous sommes si bien ensemble que le temps passe sans qu'on y prête attention. Dans les cafetières, les restes sont depuis longtemps refroidis. Jaoul clapote un

peu. Il est presque midi, nous n'avons pas faim, seulement envie de bouger. Louise se lève, puis me demande de lui donner mon linge sale. Je suis surpris. Je bafouille en disant un « c'est pas la peine » un peu convenu mais elle insiste pour aller le laver chez elle dans sa machine. Je rassemble mon linge dans un sac poubelle et le lui confie. Elle m'attrape par le bras et dit :

— Roger, ce soir, c'est moi qui t'invite !

— Mais… Mais, je ne m'appelle pas Roger !

— Mais si ! je crois que tu t'appelles Roger, dit elle en souriant. Roger-Rabbit !... C'est comme Jeannot-Lapin en français ! Tu m'as bien dit que tu t'appelles Lapin quand tu parles à toi-même, n'est pas ? Eh bien, Roger, c'est mon petit nom tendre pour toi !

J'ai reconduit Louise au débarcadère et je suis de nouveau seul. Tandis que je fais un peu de ménage, je repense à hier et je ne me souviens plus vraiment quand c'était. J'ai l'impression que c'était il y a très longtemps quand j'étais un marin solitaire entre ciel et eau, la tête pleine d'océans, de vent, de terres lointaines arrivant pour faire un tour d'une journée ou deux sur l'île de Coll.

Aujourd'hui me semble si différent d'hier que je me demande s'il a pu vraiment commencer ce matin.

Aujourd'hui, j'ai le sentiment de n'être venu ici que dans le seul but de rendre visite à Louise, comme si c'était une amie de toujours. J'ai envie de lui dire tout naturellement : « Ca fait si longtemps qu'on ne s'est vu ! »

Et je pense que mon séjour va être long tant nous avons de choses à nous raconter.

Jaoul avant le grand départ

L'après-midi a passé vite. Je suis prêt pour aller dîner chez Louise. Elle habite la deuxième maison après le muret de pierre sur le chemin qui mène à l'hôtel. C'est une petite maison en tôles posée sur un soubassement en maçonnerie avec un toit en tôles aussi. Elle est au milieu d'un jardinet soigneusement clos pour empêcher les moutons qui paissent libres dans la lande de pénétrer. Je pousse un petit portail. Rappelé par un ressort, il se referme derrière moi en claquant. Une courte allée, quelques rosiers. Je n'ai pas sitôt frappé à la porte qu'elle s'ouvre en grand. Louise guettait mon arrivée ; elle s'efface pour me laisser entrer.

Du vestibule, je pénètre dans la salle de séjour, la seule grande pièce de la maison. Une large baie vitrée, percée d'une porte-fenêtre sur le côté, donne sur le Loch. D'ici on voit Jaoul et quelques barques à l'échouage. Plus loin d'autres voiliers flottent encore. Sous la baie vitrée une table fait toute la longueur. Dessus, des feuilles de papier coloriées, des esquisses, des cartons à dessins empilés, des crayons et des pinceaux dans des pots.

Louise me fait visiter le reste de sa maison. C'est vite fait : une toute petite chambre, une petite cuisine, une salle de bain, des toilettes. Ce n'est pas très grand chez Louise.

— Mais c'est suffisant, dit-elle.

Tous les murs de la maison sont faits de lames de bois bouvetées et emboîtées horizontalement, peintes de couleurs pastel. Une couleur pour chaque pièce ; le séjour-atelier est jaune pâle pour mieux accrocher la lumière.

Revenu dans la salle, je m'approche des dessins : le trait est épuré, les couleurs harmonieuses.

Manifestement, j'ai affaire à quelqu'un qui sait dessiner et qui le fait avec talent sûrement depuis des années. Mais je ne peux m'empêcher de poser une question idiote.

— Alors tu dessines ?

Louise ne répond pas. Un silence s'installe, j'en éprouve de la gêne. Mais elle me fixe avec un œil malicieux et elle attend…

Ca y est, je devine ce qu'elle a dans la tête. Elle est en train de me faire un coup semblable à celui que je lui ai fait hier quand elle me demanda si Jaoul était en fibre de verre : après avoir répondu non, je l'avais laissée en plan avec son envie d'en savoir plus. Elle prend un malin plaisir à me rendre la monnaie de ma pièce.

Nous éclatons de rire, puis elle poursuit.

— J'illustre des livres pour enfants. Je fais ça depuis presque trente ans mais beaucoup plus sérieusement depuis que je suis en retraite. Je travaille pour une petite maison d'édition de Glasgow. Elle me fait parvenir des textes que j'illustre ensuite. Parfois, j'écris moi-même l'histoire.

Je saisis un carton à dessins qui n'est pas ficelé. Sur la couverture, un titre : « Ma mère n'est pas comme tout le monde ». J'ouvre. Les dessins sont beaux, coloriés à l'aquarelle avec des contours en lignes brisées ; les personnages typés sont croqués avec tendresse et affublés de détails amusants. C'est l'histoire d'un enfant qui n'ose pas inviter ses amis chez lui parce qu'il a une mère différente. C'est une sorcière, mais une sorcière sympathique, un peu dans la lune ; elle ne fait pas très attention à ses sortilèges et il arrive des choses bizarres.

Plus loin sur la paillasse, une histoire en cours, inventée par Louise, celle-là : « La coccinelle qui a

perdu ses points » ; le titre n'est pas définitif. Une jeune coccinelle attirée par la vie au dehors, désobéit à sa maman et sort de l'abri familial sous une feuille. Le soir venu quand elle veut rentrer, sa maman ne la reconnaît pas parce qu'elle a perdu les six points noirs qu'elle avait sur le dos. Elle la chasse. Désolée, la petite coccinelle erre ça et là pleurant. Elle arrive ainsi sur le montant d'une fenêtre. Un petit garçon lui ouvre et, ému par son chagrin, il redessine ses points avec un pinceau.

Le conte est touchant à raconter aux tout-petits.

Il émane une grande tendresse de ces histoires et par-là même, je perçois celle de Louise et ça me touche encore plus. Puis quand je vois son trait sûr, ça m'émerveille. Comme je l'envie de savoir dessiner !

Louise apporte un plat fumant sur la table : une potée de légumes et de viande de mouton bouillie.

Nous mangeons. C'est bon. Pendant un instant, on n'entend plus que le bruit de nos mâchoires. Mais ça ne dure pas. Nous reprenons notre conversation, poussés un peu par le Bordeaux des caves de Jaoul qui sait si bien délier les langues, mais aussi et surtout, poussés par le désir de tout savoir l'un de l'autre.

Je me sens bien avec Louise. Quand elle parle de ce qu'elle fait, de ses envies, de ses rapports avec le monde, avec la vie, je me sens chez moi. Je sens qu'à son contact ma vie s'élargit. Je n'ai pas l'impression d'avoir devant moi une dame âgée tellement je me sens proche d'elle. Elle pourrait être ma mère, et pourtant je n'arrive pas à la voir comme ça. Elle est ma sœur, mon amie... peut-être plus encore, comme un autre moi-même que je découvre au fur et à mesure de nos échanges. Aussi suis-je impatient de connaître son

histoire pour savoir comment elle est arrivée à voir les choses de manière si simple, si ouverte.

Et Louise raconte...

Elle passa son enfance dans la banlieue de Glasgow avec une mère absente et un père ambitieux mais timide qui, à cause de sa sœur plus âgée toujours malade, avait reporté sur elle toutes ses ambitions déçues. Elle vécut une jeunesse avec des aspirations trop grandes. Les rencontres avec les hommes furent souvent difficiles. Son mariage ne dura guère et c'est seule qu'elle éleva ses deux enfants grâce à son travail de laborantine à la British Petroleum...

Sa vie défile devant mes yeux…

Après l'échec de sa vie sentimentale, elle passa les vingt années qui suivirent à tenter de reconnaître ses désirs personnels et à se défaire des volontés de son père qu'elle croyait siennes. Ces volontés faisaient échouer ses entreprises en lui laissant le sentiment douloureux de vivre une vie fragmentée. Sa vie prit ensuite tout son sens quand elle fit la découverte de ses goûts artistiques auxquels elle put donner libre cours après le départ de ses enfants...

Louise s'arrête. Elle a parlé durant deux heures entrecoupées de silences pendant lesquels elle rassemblait sa pensée.

A présent, je comprends mieux pourquoi elle me paraît si proche. Épurée par une profonde vie intérieure que les épreuves l'ont obligée à pratiquer, Louise sait aller à l'essentiel. C'est pour ça qu'elle ne s'embarrasse pas de chichis et va droit à ce qui fait l'authenticité d'une personne.

La journée s'avance, le crépuscule s'installe lentement et semble s'éterniser comme chaque soir

dans ce pays à cette époque de l'année. C'est comme si la nuit avait décidé de suspendre sa venue. Nous sommes assis sur le canapé. La baie vitrée du séjour encadre un tableau vivant d'une étonnante présence. Au bas du tableau, à travers la porte-fenêtre, un bleu marine soude au paysage déjà dans l'ombre, le profil des bateaux au fond du loch. En haut, des langues de gris, de bleus turquoise et d'outremers flottent dans un ciel qui se répand sur le relief en nimbant tout de rose. En arrière plan, de l'or vif éclate sur les bateaux mouillés. Il jaillit des hublots de Plexiglas, sous l'effet des derniers rayons d'un soleil rasant. En travers du tableau, les points verts et les points rouges des bouées du chenal s'allument par intermittence.

Tandis que nous nous emplissons de cette beauté magique qu'un invisible et génial peintre vient refaire chaque soir, sauf quand il pleut, l'atmosphère de la pièce se fait plus légère et mon âme se dilate à ses dimensions en englobant Louise. La pièce, Louise et moi ne faisons plus qu'un... Tout est suspendu. Le temps semble aboli. Sentiment d'unité. Seule subsiste la sensation d'être là et rien d'autre, avec juste en mon cœur une délicieuse brûlure.

Puis le temps reprend brusquement son cours quand je sens la tête de Louise se poser sur mon épaule et sa main se glisser dans la mienne. Assis sur le canapé auprès d'elle, je me sens gauche. Je ne sais que faire de cet élan inattendu. Elle fait comme avec un amoureux...

Un doute me traverse l'esprit. J'ose à peine penser... Louise, amoureuse ? Louise serait amoureuse... euh... de moi ? Non, ce n'est pas possible ! Pour vérifier, je tente de regarder Louise sans trop bouger afin de ne pas lui révéler mon trouble. Mais elle l'a senti bien avant moi. Aussi s'écarte-t-elle pour me faire un sourire. Elle

me regarde tendrement. Je perçois un brin de malice dans son regard. Puis elle fait un mouvement de lèvres vers moi en fermant les yeux et repose sa tête doucement sur mon épaule. Si j'ai bien compris, elle m'aime. Oui, c'est ça ! Elle m'aime !... Et elle vient de me dire sans parole : « Lapin, laisses-toi aimer, c'est pas dangereux ! »

Je me détends. J'ose enfouir mon nez dans ses cheveux blancs et respirer son parfum.

C'est bon la tendresse.

Puis la nuit se décide à tomber. Le tableau fonce et la féerie s'éteint. La contemplation est terminée. A part la guirlande des bouées, le tableau n'est plus animé que par le passage du rai lumineux du phare ; il restera ainsi jusqu'à l'aube. Louise me pose un baiser sur la joue et se lève. Je me lève à mon tour et prends congé.

Je suis de retour au bateau. Louise voulait que je dorme chez elle, mais je préfère me retrouver seul. J'ai besoin de mettre de l'ordre dans mes pensées. Il s'est passé tant de choses en si peu de temps !

Je ne tarde pas à m'endormir.

Le lendemain matin, à peine ai-je ouvert les yeux que me voici saisi d'une étrange impression. Je ne me lève pas, je reste allongé parce que j'ai le sentiment que les objets qui peuplent le carré ont quelque chose à me dire et réclament mon attention.

D'abord c'est la trappe dans le vaigrage au-dessus de ma couchette prête à s'ouvrir pour laisser voir l'arbalète cachée derrière, puis la lampe à pétrole au verre noirci suspendue au plafond... Et le panneau en plastique transparent de la bibliothèque vissée à la cloison du carré avec mes livres derrière, jaunis à

l'endroit où je les tiens pour tourner les pages, serrés avec les disques qui chantent en silence mes chansons préférées... Ensuite ce sont les chaussettes sur le plancher et les bottes en vrac, puis la pédale de la pompe à eau de mer, solide, épaisse et garnie d'un caoutchouc noir strié en carrés de chocolat…

Il émane de chacun d'eux, quelque chose de familier. Parfois, une idée qui passe, ou une considération pratique vient se glisser parmi leur silencieux discours sans toutefois réussir à l'interrompre. Ainsi sur la cuisinière, la vieille casserole cabossée dans laquelle je fais chauffer mon jus me fait dire : « Je ne manque pas de casserole, mais c'est elle que je préfère. On a vécu tant de choses ensemble. » Il y a le torchon pendu à son clou près de l'évier qui me fait penser : « Tiens ! je ne le voyais pas si sale, j'aurais du le donner à laver à Louise. » Et les rideaux bleus confectionnés avec amour par ma vieille maman : « Tiens ! j'ai oublié de les tirer hier soir sur les hublots. »

Objets familiers qui me caressent les yeux. D'ordinaire, je les vois si peu, même quand je les regarde !

Avec une main sur le bord de la table du carré et l'autre sur celui de la couchette du haut, je passe les doigts sur la surface lisse et un peu froide du bois vernissé. Impressions familières qui forment avec les objets un monde personnel : mon monde. Bien que ce monde soit en apparence inerte et muet, voire insaisissable quand je reste à la surface des choses, il est pourtant bien présent ; il me contient et me dit. Je ne suis jamais senti autant chez moi qu'à cet instant.

J'ai toujours su combien c'est important d'avoir un chez soi pour se retrouver et repartir dans le monde

avec de nouvelles forces, mais je ne savais pas qu'il pouvait parler de lui-même doucement pour dire : « Lapin, reviens chez toi, tu en a besoin, parce qu'avec Louise, la vie s'est mise à tourner un peu trop vite ! »

Je me lève rasséréné avec l'intention d'occuper ma journée autrement qu'en me précipitant chez Louise.

— Et si j'allais à la pêche, hein?

J'ai sorti le matériel pour confectionner une palangre. C'est pour prendre des soles. L'eau est si claire qu'on en voit nager de place en place et s'enfouir dans le sable. Je me vois déjà en train d'en déguster une. Une belle, cuite au beurre!

J'avais d'abord pensé les chasser sous l'eau au fusil-harpon, puis j'ai opté pour une pêche depuis la plage. C'est plus tranquille. Mais bon ! il faut voir avec l'annuaire des marées ; comme la sole se prend la nuit, le mieux, c'est de poser la palangre à la basse mer du soir et de la récupérer le lendemain à la basse mer suivante.

Avec les marées qu'on a, il n'est pas possible de la poser avant demain soir au plus tôt.

Et après-demain, ça devrait me tirer du lit vers les cinq heures du matin si je veux être vers les six heures sur place ou un peu avant.

Je râle un peu à cause de l'heure trop matinale pour moi. C'est qu'à cette heure, je dors encore et qu'ensuite, j'adore me prélasse au lit à la poursuite d'un rêve nocturne qui n'en finit pas de s'étaler.

L'idéal, c'est de poser une palangre vers dix heures du soir et de la récupérer le lendemain en fin de matinée. Mais la marée ne sera pas dans cette configuration-là avant une semaine. Sept jours !... Une

éternité pour un vagabond comme moi qui ne sait s'il n'aura pas dérapé d'ici là.

— Et mon envie de sole alors ? C'est pas en pleine mer que je vais en attraper, des soles, hein ?

Ah ! pour en voir une frissonner dans la poêle, je vais quand même faire l'effort de me lever tôt. Tant pis pour la grasse matinée, je me rattraperai plus tard.

L'après-midi est déjà bien entamée lorsque je noue sur la ligne le vingtième et dernier avançon garni d'un hameçon numéro trois. Puis je m'étire avant de lover soigneusement la palangre dans un seau.

Il était temps que ça se termine car j'ai le dos endolori. Maintenant, je file chez Louise pour lui demander où récolter des esches.

Je passe devant la baie vitrée : Louise est là qui peaufine un dessin. Elle lève la tête et me fait signe d'entrer par le côté de la maison.

J'entre et j'explique à Louise mon intention de récolter des vers pour pêcher la sole. J'ai bien de la peine à formuler ma demande en anglais. Comme Louise ne comprend pas, je prends un papier et je dessine les déjections de l'arénicole, ces tortillons de sable qu'on trouve sur les plages à marée basse. Je lui dessine aussi un ver genre mille-pattes, une néréide.

— Ah, oui ! je sais ce que c'est. Il y en a plein ici, mais le mieux c'est d'aller là-bas, dit elle en montrant la rive nord du Loch à l'opposé du débarcadère en pierre.

Louise est contente de me voir ; aussi me prend-elle la main en me la caressant et se penche vers moi. Elle me dit à l'oreille : « J'ai lavé ton linge, il est prêt ! » Puis elle va me le chercher. J'apprécie son attention.

Elle revient avec le sac poubelle et mon linge en vrac dedans. Je suis surpris. Elle s'en aperçoit et dit :

— Ca ne va pas ?

— Si, si ! dis-je embarrassé.

Je m'attendais stupidement à voir mon linge soigneusement repassé et mis en pile. Je m'en faisais une joie. Je ne pouvais imaginer qu'il puisse en être autrement puisque ma mère, ma femme et les autres femmes de la famille considéraient que rendre du linge non repassé, c'est manquer de respect envers la personne qui l'a donné à laver et que ça relève, par conséquent, d'un manque d'éducation.

Aussitôt, je me rends compte de mon inconséquence et pour me rattraper, je la prends dans mes bras et je lui fais un gros baiser :

— Merci Louise !

Elle est contente. Elle veut que je reste un peu pour prendre le thé.

Je prends donc quelques minutes pour manger quelques biscuits et boire une tasse de thé bien chaude, puis je file avec une fourche qu'elle m'a prêtée et un cul de bidon en plastique découpé en vitesse. Je prendrai le linge plus tard.

A marée basse, j'ai récolté une bonne dizaine d'arénicoles et autant de néréides de vase. C'était quasiment devant Jaoul. J'ai rejoint mon bord en marchant sur le fond du loch, dans peu d'eau, tout en prenant garde de ne pas m'emplir les bottes.

Je mets les néréides dans de l'eau de mer afin de les garder vivantes et, d'un coup d'ongle, j'ouvre les arénicoles que j'éviscère en appuyant dessus pour les conserver jusqu'à demain soir. Pendant ce temps, la mer n'est pas restée inactive et je m'aperçois que je suis à

présent prisonnier de Jaoul parce que j'ai laissé l'annexe neuve au débarcadère. J'ai encore la possibilité de regonfler la chambre à air, mais par flemmardise je ne le fais pas. Je n'irai donc pas rendre la fourche à Louise ce soir, ni récupérer mon linge.

Ce matin, le ciel gris est peu engageant : il crachine à moitié. On a plutôt envie d'aller se recoucher que d'aller à terre. Les esches ont bien passé la nuit. Je les avais mises dans un seau couvert d'une planche pour éviter qu'elles ne régalent les mouettes. Et quant à la chambre à air, je suis quand même obligé d'y donner quelques coup de pompe, afin qu'elle se tienne raide pour me porter à terre.

J'ai remis la fourche dans l'appentis. Je n'ai pas vu Louise, elle n'était pas chez elle. Je m'en vais reconnaître l'endroit que j'ai choisi sur la carte pour y poser ma ligne.

J'ai à peine dépassé la jetée en ciment à l'entrée du Loch pour prendre un sentier qui monte sur la droite que j'entends siffler derrière moi puis appeler « Roger ». C'est Louise. Elle vient de retirer les provisions qu'elle a commandées au magasin sur le quai. D'une main elle tire un caddie plein, de l'autre elle me fait signe de venir.

Sa façon de siffler surprend : elle siffle comme un homme de peine habitué à héler ses compagnons. Ca en impose et ma foi, ça me plaît bien. Tandis que Roger, ça me plaît moins. Elle pourrait m'appeler Lapin, mais j'ai peur qu'avec son accent ça fasse « Lapine » et je n'y tiens pas. Je ne tiens pas non plus à ce qu'elle m'appelle « Rabbit » : c'est un coup à faire rigoler les gens du coin à mes dépends. Alors, même si Roger ce n'est pas l'idéal, j'accepte faute de mieux.

J'ai rejoint Louise.

— Où vas-tu par-là avec ton seau ? dit-elle.

— Je vais chercher un endroit où poser ma ligne.

— Je viens avec toi. Attends-moi là, je vais déposer mes courses à la maison.

Et Louise de se dépêcher.

— Louise ?

Elle se retourne.

— Tu ne veux pas que j'aille avec toi ?

— Si ! dit-elle avec le sourire, en lâchant le caddie. Je veux bien.

Je m'approche d'elle et prends son chariot. Elle me croche l'autre bras et dit comme pour s'excuser :

— Je n'ai pas l'habitude, ça fait trop longtemps que je vis seule.

Le temps de ranger les provisions, Louise de chausser ses bottes et nous voilà repartis sur le sentier que je commençais à emprunter quand elle m'a sifflé.

Après avoir franchi une barre rocheuse peu élevée, nous arrivons de l'autre côté du loch à une petite crique en pente douce, garnie de sable fin. L'endroit, abrité et peu fréquenté, convient parfaitement.

Louise boëtte une bonne partie des hameçons et moi le reste. Nous tendons ensuite la ligne entre les deux pieux en bois que j'ai enfoncés dans le sable à l'aide d'une grosse pierre ; elle tenait le piquet avec confiance tandis que je cognais avec la pierre.

La palangre est bien tendue. Mais malgré cela, les esches du milieu traînent par terre. Pour éviter que les crabes ne les mangent, je fixe un flacon vide en plastique, en guise de flotteur. Une fois sous l'eau, il tirera la ligne vers le haut.

Jaoul avant le grand départ

Notre travail est terminé. On est un peu après basse mer. L'eau remonte. Puis nous partons dès qu'elle vient soulever le flotteur.

Le lendemain, quand le réveil sonne, il est quatre heure et demie. C'est tôt, mais dehors il fait déjà clair. Je secoue Louise qui dort dans la cabine avant. Elle a tenu à venir relever la palangre avec moi et c'était plus facile qu'elle passe la nuit sur Jaoul.

Du thé, du café, dans des Thermos préparées la veille pour ne pas perdre de temps à faire chauffer l'eau, un morceau de pain trempé dedans puis nous voilà dans l'annexe à nager dans soixante centimètres d'eau. Il n'y pas une ridule, hormis les tourbillons que j'envoie se défaire au loin à chaque coup de godille. Le calme, le silence de l'endroit et l'heure aussi, font qu'on se sent obligé malgré soi à ne pas déranger les dieux qui dorment. Je me surprends à faire attention à ne pas introduire d'air dans l'eau avec l'aviron, ce qui aurait pour effet de produire un bruit de succion tout à fait incongru à cette heure. C'est curieux cette invite au recueillement, à la précaution, alors que l'endroit est si désert qu'on ne craint pas de réveiller quiconque. Louise aussi respecte le pacte sans que nous nous soyons concertés. Nous ne nous sentons pas autorisés à rompre le silence ; si le vent, le ressac ou les oiseaux nous avaient précédés, il en serait autrement. Mais ça se fera tout seul vers sept ou huit heures, je pense, quand les premiers tracteurs arriveront pour fournir en nasses et filets les trois bateaux de pêche sagement amarrés le long de la jetée en ciment.

Nous débarquons avec délicatesse puis nous nous échappons furtivement par le sentier de la veille. Une fois rendu sur l'autre versant, Lochnan Eathar disparaît

vite et lève du même coup l'interdit du silence. Sans nous nous en rendre vraiment compte, nous nous remettons tout naturellement à parler plus fort et à manifester bruyamment notre désir de faire une bonne pêche jusqu'à ce que nous arrivions sur les lieux.

Nous sommes en avance, les pieux qui tiennent la ligne ne découvrent pas encore. Il fait froid. Nous nous asseyons sur la plage. Mais comme Louise frissonne un peu, je l'invite à s'asseoir dans le fauteuil que je forme avec mes jambes pliées en tailleur puis je l'enlace pour la réchauffer. Ensuite elle défait le sac pour prendre une Thermos et me donne à boire par-dessus son épaule.

J'ai le menton sur son épaule, mon nez dans l'écharpe qui l'emmitoufle et je somnole tout en nous berçant légèrement. Au bout d'un moment, Louise, qui scrutait l'endroit d'où la ligne doit émerger, me sort de ma torpeur en s'écriant :

— Je vois la bouteille!... Là !

Puis elle se lève, enthousiaste. Moi, j'ai plus de mal à cause de mes jambes engourdies sous le poids de Louise.

Nous attendons que la ligne découvre complètement pour nous avancer dans l'eau. Nous sommes impatients de découvrir les prises tout en craignant qu'il n'y en ait aucune.

N'y tenant plus, je m'avance doucement jusqu'à la limite d'emplir mes bottes, mais je dois attendre encore... Bon Dieu, qu'elle est longue à descendre ! Louise est restée sagement sur le bord et quand la mer est suffisamment descendue, elle est la première sur les lieux. Je ne sais pas comment elle a fait ; ça ne servait vraiment à rien que je me précipite !

Trois belles soles se débattent à la limite de l'asphyxie dans quelques centimètres d'eau. Louise les

décroche à l'aide d'un dégorgeoir tandis que j'inspecte la palangre. Il y a une autre sole mais trop petite pour être mangée. Je la remets à l'eau ainsi qu'un petit congre qui fait des difficultés pour reprendre sa liberté tant il se débat.

Quand nous avons fini de déboetter ce qui reste autour des hameçons puis de lover soigneusement la palangre au fond du seau, nous prenons le chemin du retour, heureux d'avoir réussi à nous procurer les bases d'un bon repas à si peu de frais.

Plus tard, les deux brûleurs de la cuisinière à cardans de Jaoul ronflent sous les poêles. Sole à la Normande et sole au beurre noir, c'est moi qui invite ! Louise émet des réserves quand elle voit noircir le beurre. Elle le jetterait si c'était elle !

— Tu es fou, c'est pas bon pour la santé, c'est un poison, dit-elle, tu vas nous faire avoir le cancer !

— A ton âge, tu ne risques pas grand chose, réponds-je.

Ça m'est venu d'un coup, sans réfléchir, c'était trop tentant amené comme ça sous mon nez ! Maintenant je crains d'avoir vexé mon amie. Mais elle dit simplement, en haussant les épaules :

— T'es bête...

Puis après quelques secondes :

— Remarque, je te l'ai servi sur un plateau. Tu as eu raison d'en profiter, j'en aurais fait autant... Et puis, c'est vrai, à mon âge, je ne crains plus rien... En plus, je me conduis mal alors que tu m'invites à goûter les recettes de chez toi.

— Je suis content que tu prennes bien la plaisanterie, Louise. Tu sais, je ne provoque que les gens que j'aime !

— Moi aussi « MON LAPIN », dit-elle très distinctement en forçant sa voix pour parler sans accent. Puis elle me plante un baiser sur la joue.

Je ne sais comment elle a su que « Roger-Rabbit » me déplaisait puisque je ne lui ai rien dit ; elle a dû le lire sur mon visage. Cette délicatesse me touche si bien que je suis pris par un élan en retour. Je laisse la poêle et je me glisse derrière elle ; je la prends dans mes bras, je la serre fort. Tandis qu'elle se prête à mon câlin, elle répète avec tendresse : « Mon lapin !.. Mon lapin !..», tout en continuant de s'affairer sur la table du carré.

Les soles étaient délicieuses. Elles nous ont offert un copieux repas qu'il convient de digérer un peu avant de passer à autre chose. Louise va s'allonger dans la cabine avant tandis que je m'installe dans le carré pour la sieste. J'ai à peine déroulé mon duvet qu'un sentiment de solitude et d'ennui m'envahit soudain. Sans prendre le temps de réfléchir, j'entre dans la cabine et je m'allonge auprès d'elle. Je me blottis contre elle et, au lieu de me repousser, elle se colle contre moi ; cette attitude achève de me rassurer...

Ce qui m'empêchait d'entrer dans la cabine de Louise, c'est l'image de la vieille dame avec le tabou qui lui est attaché : la respectabilité. Il fait croire qu'on ne peut être intime avec une vieille dame ; ça ne se fait pas. Il a donc fallu que je coupe court à cette suggestion mentale qui tentait d'effacer l'image de la vraie Louise. Mon sentiment d'ennui venait du non-respect de mon envie d'être avec elle…

Quand je m'éveille, Jaoul est légèrement agité. Un ciel gris parcouru de nuages pressés se dessine sur le

capot qui éclaire la cabine. Louise contemple le spectacle sans rien dire.

— Louise, j'ai envie de te parler... Je suis heureux d'être avec une femme comme toi. Avec toi, tout est si simple, si léger. J'ai fait un rêve ce matin qui vient confirmer ça : je suis allongé en l'air, tu me tiens par les épaules et tu me déposes délicatement au sol. Avec toi, je suis léger et c'est bien agréable. Moi qui ai toujours souffert du poids, j'ai travaillé à alléger ma vie des choses matérielles et des obligations qui l'encombraient, j'y suis parvenu et je poursuis avec bonheur dans cette voie, mais toi, tu m'ouvres la porte en grand et je découvre à la fois qu'il reste encore beaucoup de chemin à faire et qu'il peut se parcourir rapidement... Si j'ose, toutefois, me débarrasser des pensées et des attitudes qui me coupent de mes sentiments. Tout à l'heure, j'ai failli passer l'après-midi sur ma couchette à m'ennuyer, à attendre que tu te réveilles, parce que je n'osais pas me coller contre toi à cause de ton âge. J'ai dans la tête qu'une vieille dame, c'est obligatoirement respectable. Intouchable plutôt !

— Lapin, je suis une vieille dame respectable et la respectabilité, c'est bien agréable. Ca permet d'économiser mes forces en sollicitant les services que les uns et les autres s'empressent de me rendre avec beaucoup de bienveillance. Ca permet aussi de tenir à distance ceux qu'on n'a pas envie de voir en prétextant une fatigue ou un malaise passager. Ca a aussi l'inconvénient de tenir à distance ceux dont on voudrait être proche, n'est-ce pas Lapin ?

— Tu veux dire que je ne suis pas proche de toi ?

— Exactement !

— Comment ça peut se faire, puisque je désire vraiment être proche de toi ?

— Tu te sers de mon âge pour ne pas te laisser aimer.

— Bien toi alors, tu avances de ces trucs ! dis-je mal à l'aise. Je voudrais que tu m'en dises plus.

— A plusieurs reprises, j'ai eu des élans envers toi.Tu m'as repoussée et ce n'est pas à cause de mon âge, parce que tu es capable de dépasser les préjugés de l'âge et de voir ce qui fait vraiment une personne, mais je crois que c'est parce que tu te sens envahi, ou bien tu crois qu'il te faut rendre l'équivalent à l'autre et ça te devient pesant, ou quelque chose comme ça. Tu vois ?

— Tu sais, Louise, je ne m'en rends pas compte. C'est vrai, quand on fait attention à moi, j'ai tendance à ne pas aimer ça parce que je me sens incapable de rendre la pareille sans me forcer. Tu sais, je ne suis pas un grand sentimental.

— Lapin, permets moi d'en douter. La façon dont tu envisages la vie, la façon que tu as de vivre les choses en profondeur et de les raconter montre l'inverse. Mais évidemment, si tu prends l'attention de l'autre envers toi-même comme une contrainte, tu te coupes non seulement de son sentiment en ne le recevant pas mais encore de celui que ton âme touchée pourrait émettre en retour. Et c'est précisément cela qui te fait croire que tu n'es pas un sentimental.

Ce que vient de dire Louise fait mouche. Elle a mis le doigt sur quelque chose d'important...

Puis après, le temps que j'assimile ses paroles, elle ajoute :

— C'est pas compliqué, Lapin, ne t'occupe pas de mon attention envers toi, c'est mon affaire et je suis assez grande pour la mener seule.

Tout ce qu'elle me dit en ce moment est en train d'élargir la brèche qui avait commencé de s'ouvrir dans

mes défenses le soir où elle me fit sentir qu'il n'est pas dangereux de se laisser aimer. Je n'ai plus qu'à laisser faire... Mais quand même, quelque chose me fait penser que je ne peux pas me lâcher complètement avec elle.

Louise s'est tue. Nous arrivons maintenant à bien parler de choses fines et subtiles malgré nos langues différentes. Elle s'exprime en français, moi en anglais. On s'est aperçu que ça allait mieux dans ce sens plutôt qu'à l'inverse ou même quand nous adoptions ensemble l'une ou l'autre langue. J'éprouve de plus en plus de plaisir à parler anglais. Tout ce que j'avais appris à l'école est revenu. Et plus encore car Louise m'aide à acquérir du vocabulaire. Je fais de même pour elle.

Nous sommes toujours étendus la main dans la main à contempler les nuages qui passent, à l'image des pensées dans nos têtes, quand Louise rompt le silence.

— A quoi penses-tu MON GROS LAPIN ? dit-elle avec tendresse.

— Je pense à notre rencontre, à ce que tu peux bien trouver chez un homme tel que moi ? lui dis-je au lieu de parler de l'embarras que j'ai devant l'amour qu'elle me porte.

— Je pense la même chose que toi, tu sais bien !

— Peut-être, mais j'aimerais que tu m'en dises un peu plus.

— Je n'ai jamais rencontré un homme tel que toi. J'ai l'impression qu'avec toi, je suis en terrain connu... que je peux enfin poser mes valises. Je cesse d'être un vilain canard, je cesse d'être celle qui n'est pas comme tout le monde, celle qui pense autrement. Avec toi, ce n'est pas dangereux de penser autrement, c'est même un plaisir qu'on partage. Avec toi, j'ai un vrai rapport d'égalité, ce n'est pas comme avec les autres hommes

que j'ai connus et qui ne me comprenaient pas. Tous attendaient de moi un comportement conforme à l'idée qu'ils se faisaient de la femme et c'était insupportable.

C'est curieux Lapin ! Quand j'ai rencontré André Maucomble, j'ai senti avec précision ce que j'avais envie de vivre avec un homme et, comme ça ne c'est pas fait avec lui, j'ai oublié. Depuis, personne ne m'a montré combien ce que j'ai senti alors était important, que c'était même la chose la plus importante de ma vie, et qu'il aurait fallu que je m'attelle en premier à cette tache : trouver l'homme avec qui j'aurais pu faire une vie pleine et enrichissante.

Lapin, tu es l'homme que j'aurais aimé rencontrer quand j'avais vingt ans.

Je ne sais pas encore comment prendre cette déclaration. J'en suis heureux et gêné à la fois. Je réponds :

— Louise, si la chose avait été possible, tu ne m'aurais pas reconnu. A vingt ans, je n'étais pas comme je suis maintenant. Tu ne m'aurais pas supporté. J'étais un beau parleur, je n'étais pas encore passé aux actes et je m'en gardais bien ; il m'a fallu, à moi aussi, en passer par la souffrance pour m'apercevoir que j'étais à côté de mes chaussures. Je n'aurais pas reconnu ton amour pour moi et tu en aurais été tellement désolée que rompre aurait été la seule solution pour ne plus souffrir. Je suis sûr que cet André Maucomble était l'homme de ta vie, ça ne fait aucun doute. Mais à l'évidence, il n'était pas prêt à le voir. Et pour lui ouvrir les yeux, il aurait fallu que tu ailles vivre à Paris et que tu engages toutes tes forces pour le convaincre. Tu lui aurais révélé sa vraie personnalité et tu aurais consolidé la tienne. Alors deux êtres auraient vécu une vraie vie de couple... Et ça, sans exemple ou

sans appui familial, bien peu de personnes sont capables d'une telle détermination à l'âge de vingt ans.

Nous sommes redevenus silencieux. Puis Louise dit :

— Qu'est-ce que tu as envie de faire les jours qui viennent ?

Je réfléchis longuement parce que je ne sais pas trop discerner ce qui me fait envie comme ça, à brûle-pourpoint. Et puis si je répondais trop vite, je n'oserais pas revenir en arrière.

Après avoir passé en revue les choses possibles, je réponds :

— Je voudrais visiter l'île avec toi.

— Oh ! ça c'est une bonne idée. Ca me plaît, dit Louise.

— Oui, mais j'ai envie de faire ça à pied sur plusieurs jours en bivouaquant en pleine nature. Est-ce que ça te conviendrait ?

— Oh oui, oh oui ! ça me plaît, j'aime coucher sous la tente et me réveiller avec le bruit du vent qui court sur la lande !

— Mais tu sais Louise, l'île fait vingt kilomètres de long et quatre de large, ça risque d'être dur pour toi ?

— Ce n'est pas un problème, mon Lapin. Je ferai chaque jour ce que je peux, le temps qu'on mettra n'a pas beaucoup d'importance. Et puis, j'ai un téléphone portable. Quand j'estimerai en avoir assez, j'appellerai un ami qui viendra nous chercher avec son tracteur. Tu vois ? il n'y a aucun problème.

Nous terminons l'après-midi à nous mettre d'accord sur les choses à emporter pour la randonnée. Puis elle rentre chez elle. En passant, elle va donner à sa voisine la sole qui reste. Je la rejoindrai plus tard.

Jaoul avant le grand départ

J'ai passé ma nuit chez Louise, c'était plus pratique. Je n'ai pas réussi à m'endormir dans son canapé, j'ai préféré m'allonger sur le plancher et ma foi, j'ai bien dormi et je me sens en pleine forme.

Le petit déjeuner est vite avalé. Je sors les sacs à dos dehors pour éviter qu'on débarrasse une table ou une étagère de ses bibelots sans le vouloir en pivotant avec le sac sur le dos, c'est si étroit chez Louise.

Elle tourne la clé qui ferme la porte d'entrée. Je l'aide à mettre son sac. C'est un petit modèle : il ne contient que son couchage et ses effets personnels. Moi, je suis plus lourdement chargé car j'ai la tente, le réchaud, les victuailles et l'eau en plus. Mais la répartition est équitable. Je la laisse passer devant tandis que je maintiens la barrière ouverte. Quand je la lâche, elle se referme toute seule.

Nous voilà partis. L'air doux du matin nous emplit les poumons et nous profitons de notre ardeur toute neuve pour frapper allègrement le sol du talon. Nous marchons d'un bon pas. Les dernières maisons du village sont vite dépassées et nous voici déjà dans la lande.

C'est une lande peu élevée ou la roche affleure partout et découvre largement par endroits. Cette roche piquée de lichens jaunes et verts est bienvenue pour poser les fesses au sec quand on veut s'arrêter pour boire un jus. En dehors de la roche, il faut bien se garder de s'écarter du chemin pour ne pas mettre le pied dans un trou d'eau que les joncs ou les plantes grasses dissimulent. Je retrouve ici la spongiosité du terrain qui bordait Loch Spelve.

Je croyais que j'allais l'attendre et devoir la ménager mais c'est l'inverse qui se passe. Louise gracile gambade devant, s'arrête, revient, me prend la main

pour cheminer à mes côtés puis s'éloigne de nouveau tandis que j'avance plus régulièrement qu'elle mais avec un pas beaucoup plus court et pesant.

Parfois, quand elle a disparu de ma vue depuis un bout de temps, je la retrouve juchée sur une roche, carnet d'esquisses et crayon à la main. Je passe devant elle sans dire un mot et je poursuis mon chemin ; plus tard, elle me rejoint.

Mais cette fois-ci, quand je passe à sa hauteur, elle me fait signe de grimper sur le monticule où elle se tient. En haut, le regard embrasse presque toute l'île. C'est un paysage sombre et désolé, sans arbres, fait de bosses pelées et de creux bourbeux. Ce côté sinistre est accentué par un ciel bas épais et noir qui pèse sur nos têtes tandis que les lointains clairs font scintiller la mer. On distingue les sommets d'Ardnamurchan, de Mull et de Skye, puis la pointe de Barra ou de Vatersay. Plus proche de nous, les rivages de Coll, les trous d'eau et les étangs luisent en contre-jour.

Louise a déjà tracé les lignes de forces du paysage sur son carnet et je la regarde travailler. Mais au bout d'un moment, j'ai l'impression que quelque chose est en train de changer en elle. Son visage semble s'allonger. Son menton et son nez deviennent plus pointus. Cette tendresse et cette légèreté qui lui sont coutumières semblent disparaître au profit d'une gravité que je ne lui connaissais pas. Le regard posé au loin, comme figé, la main suspendue au-dessus du dessin, Louise ne bouge plus. Elle n'est pas comme d'habitude et ça me trouble un peu. Sûrement quelque chose d'important qui réclame silence et concentration. Mais rien de grave, j'espère ! Elle reste immobile un bon moment puis soudain elle dit simplement :

— L'abstrait, Lapin !... C'est l'abstrait ! Et son visage s'adoucit, ses yeux qui étaient devenus sévères se remettent à pétiller. Elle continue :

— L'abstrait, Lapin, tu vois ?

— Oui je vois, réponds-je rassuré de la voir revenir à quelque chose de plus humain.

— Et comment sais-tu ça, toi, alors que tu n'as jamais dessiné ?

— C'est très simple, dis-je fier d'avoir l'occasion d'étaler ma science. Il y a dans la vie des émotions si particulières, si nouvelles qu'on ne peut pas les traduire avec quelque chose de connu, il faut trouver autre chose, une manière de faire ou d'être qui corresponde mieux. Avec l'art abstrait, c'est possible. Tu pars de l'émotion vécue et tu essaies de la recréer dans une combinaison de formes et de couleurs. Parfois ça peut partir sur autre chose mais l'important c'est ce que tu vis dans l'acte créateur. On ne verra pas forcement le lien entre le paysage et ta création mais ça n'a aucune importance. Parce que le lien, c'est la joie que tu éprouves. Et la joie, ça n'a pas besoin d'explication.

J'ai dit ça comme ça. Elle a écouté et ça lui plaît. Mais pour exprimer à la fois son plaisir d'avoir rencontré quelqu'un qui sent les choses comme elle et l'étonnement devant le côté hautement improbable de cette rencontre, elle dit seulement :

— Bah alors toi !... Bah alors toi !

Elle réfléchit un moment et poursuit :

— Lapin, je ne peux plus continuer à illustrer des livres pour les enfants comme je l'ai toujours fait, la lande d'Ecosse est magnifique, j'aime ce pays d'îles et de hautes terres, c'est un pays rude et sauvage, c'est le pays de mes ancêtres. Ils sont là, je les porte en moi... Enfin, je devrais dire : « ...portais en moi. » Je les

sentais si bien qu'à chaque mouvement du relief, je m'attendais à me trouver nez à nez avec un ancien Gaël, un Saxon en armes ou bien à voir une princesse Viking sortir d'une tourbière, blonde jusqu'à la ceinture. Il y avait aussi les Trolls et les Elfes qui couraient sur la lande à la tombée de la nuit ou quand le vent soufflait fort l'hiver ou bien quand un drame se nouait chez les hommes. Maintenant c'est fini, ces formes anciennes ne vivent plus en moi, elles se sont retirées. Je ne peux plus les dire dans mes contes, même en les adaptant à la mentalité moderne, et peut-être que je ne peux plus dire de conte du tout ; de même que je ne peux plus dire le paysage comme je le vois, mon bras s'y refuse. Il faut que je trouve autre chose. Il faut que je parte de l'émotion pure et que je m'en nourrisse, puis que je laisse venir les formes et les couleurs sans les arrêter ou les contraindre de quelque manière que ce soit. C'est ça que je veux dire en disant « abstrait ». Mais après tout, ce n'est peut-être pas de l'abstrait qui va surgir ? J'en sais strictement rien.

— Ah Louise ! C'est sympa de partager toutes ces émotions avec toi. Je vis ce que tu vis et j'aime ça !

Et puis pour manifester ma joie, je la prends par la taille et je l'entraîne à danser en rond en haut du monticule. Nous sommes à la vue de tous à des kilomètres à la ronde, les fermes au loin, mais nous nous en contrefichons. Louise vient de sceller une nouvelle alliance avec la vie et moi de renouveler la mienne. Alors nous fêtons cela en prenant un jus.

Puis nous rejoignons le chemin.

Nous marchons à présent, collés l'un à l'autre, pour mieux être ensemble. Sa hanche bouge contre la mienne ; nous réglons notre pas pour conserver ce

contact délicieux par lequel on ressent le corps de l'autre en mouvement et la chaleur qui s'en dégage. Nous sommes proches... si proches ! Puis elle se met à raconter comment les événements de sa vie et le questionnement qui en a découlé ont concouru à ce dénouement sur le monticule.

Depuis plusieurs mois, Louise éprouvait une lassitude grandissante à faire ses dessins, à tel point qu'elle s'était sérieusement interrogée sur la suite à donner à sa vie. Elle avait d'abord pensé qu'elle avait terminé sa tâche sur terre et qu'il était l'heure de se préparer à mourir...

Cette question de la mort lui venait souvent depuis la maladie qui lui avait révélé l'existence d'une fragilité cardiaque. Les médecins l'avaient prévenue que ça pouvait arriver à tout instant ou à l'occasion d'une grosse émotion. Elle n'était pas effrayée car elle savait désormais quel était son lot et qu'elle n'aurait pas à souffrir une longue agonie. Cela la rassurait plutôt, et elle portait cette éventualité comme un événement auquel il fallait se préparer pour y assister. Ce qui lui importait par-dessus tout, c'était d'être là quand ça se produirait.

Alors, elle s'était arrêtée de peindre et de dessiner pour guetter le moindre signe qui aurait pu annoncer sa mort. Elle avait même pensé aller en maison de retraite. Puis, comme sa santé ne déclinait pas, elle se remit péniblement au travail pour terminer les illustrations qu'on lui avait commandées...

— Le reste, tu connais ! dit-elle. Tout s'est dénoué quand tu es arrivé dans ma vie. A partir de ce moment, j'ai senti qu'un surcroît d'énergie m'était donné ; je vis plus intensément depuis que tu es là, mon gros Lapin, et

l'idée d'être présente pour mourir m'a quittée définitivement.

— Louise, je ne vois pas en quoi ma venue peut changer quoi que se soit dans ton art ? dis-je, perplexe.

— Mais si !... Mais si !... insiste-t-elle en m'agrippant par le col pour me faire mieux comprendre combien ma venue peut transformer sa vie.

— Mon GROOS LAPIN, mon TREES Gros Lapin, dit-elle en faisant traîner la première voyelle de son mot tendre. Ah, God ! Je Le remercie pour ta venue, continue-t-elle. Tu te souviens de ce que tu m'as dit le premier jour dans ton bateau ? Qu'il fallait supporter les tensions intérieures et ne pas céder aux solutions faciles jusqu'à ce qu'advienne quelque chose de nouveau, jamais conçu ni imaginé jusqu'alors. Eh bien ! ça m'a trotté dans la tête et, là haut, j'ai repensé à ma difficulté de continuer à peindre et à dessiner et j'ai vu aussi que je ne pouvais y renoncer. Je me sentais dans une impasse quand d'un seul coup, j'ai su que je devais lâcher mes illustrations. Alors j'ai retrouvé l'envie de peindre. J'ai dit « abstrait » mais c'est une peinture qui reste à inventer, et je suis sure que ça va être une aventure passionnante. Grâce à toi, Lapin !... Oui, grâce à toi !

Nous sommes arrêtés en plein milieu du chemin, les sacs toujours aux épaules. Elle est pendue à mon cou et me regarde tendrement. Je ne sais où nous sommes ni depuis combien de temps nous sommes plantés là. Je suis tellement touché par son visage de jeune fille amoureuse. Faut voir la lumière qu'il y a dans ses yeux !... Et en même temps, il y a toujours ce trouble que j'éprouve et que je n'identifie encore pas. Elle s'en aperçoit et dit :

— Lapin, tu ne reçois pas mes élans.

Ce qu'elle vient de dire me glace complètement. Je me sens jugé. Je n'ai soudain plus de tendresse envers elle et je ne suis plus pris que par une seule envie : déguerpir, me sauver, la laisser en plan, regagner mon bord et lever l'ancre. Mais au lieu de m'enfuir, je reste figé en plein milieu du chemin...

Puis, je me décide à dire, tant pis si je la blesse.

— C'est trop pour moi.

— Quoi trop ?... Trop d'amour ?

— Oui !

— Mais on n'a jamais trop d'amour, dit-elle sûre d'elle-même.

— Louise, je ne suis pas André Maucomble et tu n'as plus vingt ans, dis-je d'un trait.

— Je sais, je sais ! répond-elle avec l'allure de quelqu'un qui ne veut pas perdre la face.

— Bien sûr que tu le sais, mais tu me vois comme ton amoureux d'autrefois et bien que je t'aime, je ne peux répondre à ton attente. Je n'ai pas envie de toi, Louise. Je ne savais pas comment te le dire sans te blesser. Et puis ton visage lumineux de femme amoureuse fait tant plaisir à voir !

J'ai réussi à sortir ce que j'avais sur le cœur depuis un moment et j'en suis soulagé, mais elle s'est dépendue de mon cou pour aller s'asseoir sur une pierre. Le visage dans les mains, elle pleure.

Je suis soulagé, c'est sûr, mais je ne sais pas comment l'accueillir avec sa tristesse. Je me défais du sac à dos, puis je vais m'asseoir auprès d'elle. Je la prends par le cou et j'attends, silencieux...

Au bout d'un moment, elle se mouche, puis se lève et me tend la main. En me regardant avec un regard triste mais plein de tendresse, elle dit :

— Tu m'aimes quand même, n'est-ce pas ?

— Oui, je t'aime. J'aime me blottir près de toi, te faire des baisers, j'aime ta recherche artistique, j'aime ta liberté d'être, mais quand cette liberté d'être va trop loin avec moi, d'un seul coup, je ne t'aime plus. Alors je suis décidé à ne pas te laisser franchir les limites qui sont les miennes afin de te garder mon amour. Je ne désire pas être ton amant, Louise. Seulement ça, je ne veux pas. Tu peux comprendre ?

Elle acquiesce doucement sans rien dire. Puis nous reprenons notre chemin. Il crachine un peu. Je ne sais pas depuis combien de temps. Elle a les cheveux collés et moi aussi. Nous sommes trempés, mais ça ne fait rien.

Depuis notre halte mouvementée, nous avons marché la main dans la main sans dire une parole, un peu comme des somnambules, jusqu'à ce que le chemin s'ouvre sur une belle plage et nous sorte de notre rêverie. On est sur la côte occidentale de l'île et la houle y est plus présente qu'à l'est. Bien que la mer soit calme, elle balance sur le sable un petit rouleau qui brise à intervalle régulier. Doux bruit qui berce et apaise : sans doute une réminiscence des temps premiers de la vie, bien avant la naissance.

Le soleil, en revenant, achève de nous sécher. L'endroit est désert, c'est le lieu qu'il nous faut pour poser les sacs et manger un peu.

Les sacs à dos sont à terre et je suis en train d'enlever mon blouson quand l'envie de me baigner me prend d'un coup : envie de sentir l'air et la fraîcheur de l'eau sur mon corps, envie de me défaire de la fatigue et d'éprouver une nouvelle vigueur, envie de m'offrir à l'océan. Alors je continue à me débarrasser de mes vêtements jusqu'à me retrouver nu.

Je n'ai pas sitôt fini d'enlever ma dernière chaussette qu'en levant la tête, je vois Louise qui court vers l'eau, toute nue elle aussi. J'en reste coi. Voir Louise toute nue... Voilà une chose surprenante ! Qu'elle soit la première arrivée dans l'eau ou bien qu'elle soit en train d'accomplir un désir que je croyais être le seul à avoir eu spontanément, je m'y suis habitué et je ne m'en lasse pas; être en phase avec une femme de façon si étroite me comble d'aise, mais là, son comportement dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer venant d'une femme de son âge.

Tandis qu'elle s'achemine en trottinant vers la mer, j'ai le loisir de contempler sa silhouette. Je suis agréablement surpris par ses petites fesses et par son corps qui, quoique plissé par le temps, lui conserve une allure de jeunette. Toute nue, elle est mignonne à croquer.

Se baigner ensemble, nager en faisant le phoque ou le marsouin, faire les fous dans l'eau, c'est agréable, c'est retrouver un moment d'enfance mais ça ne dure pas très longtemps pour Louise qui fatigue vite. Elle remonte pour se sécher au soleil. Je reste seul dans l'eau à goûter le plaisir de la fraîcheur sur ma peau.

L'eau est vraiment froide et je suis surpris de la supporter sans finir par claquer des dents. Je crois que cette résistance est due aux kilos de graisse que j'ai accumulés au cours de ces dernières années. Bien que j'aie envie d'aller m'allonger auprès de Louise qui se fait dorer en haut de la plage, je ne peux encore m'y résoudre tant j'ai besoin de cet embrassement avec la nature, tant j'ai besoin d'éprouver la rude caresse des éléments sur ma peau.

J'arpente la plage en marchant dans peu d'eau pour sentir l'air circuler entre mes cuisses, pour sentir sur

moi se mélanger la douceur du soleil et la fraîcheur des gouttes salées suspendues à mes poils. Je passe mes mains dans mes poils sur la poitrine. Mes mains humides, blanches et propres, la peau de mes doigts toute plissée, mes ongles lavés : du rose et du blanc. L'eau, l'air, la lumière ; moi, le paysage et sa caresse.

Je marche pour mieux savourer le plaisir d'être nu comme à l'aube de l'humanité et mon esprit se met à penser...

Je mesure la fragilité de l'homme nu dans la nature et je pense aux indiens des rivages de la Terre de Feu, les Yaghans et les Alakalufs qui vivaient ainsi même l'hiver, il n'y a pas si longtemps de cela, le corps simplement enduit de graisse de phoque avec juste un carré de peau de bête sur l'épaule exposée au vent. Ils se nourrissaient de moules que les femmes cueillaient au fond de l'eau en plongeant, ainsi que de viande de phoque et de céleri sauvage...

Je suis encore dans ces pensées d'homme vierge dans une nature vierge quand je rejoins Louise.

— A quoi tu penses ? dit elle.

Et je mets à lui parler des indiens nomades en canots comme les Alakalufs. On ne peut imaginer plus grande simplicité. Puis nous parlons de l'homme moderne qui ne peut plus revenir à cette simplicité à cause de son trop grand nombre et de la raréfaction des ressources de la vie sauvage qui en découle.

— Je suis sûr que si nous vivions seuls tous les deux sur cette plage à longueur d'année, nous n'arriverions pas à nous nourrir, dis-je en soulevant machinalement un peu de sable avec mon gros orteil.

En parlant de nourriture, je m'aperçois que j'ai faim. Louise a déjà mangé. Elle a grignoté je ne sais quoi qu'elle a pris dans mon sac à dos.

Je rassemble quelques brindilles que j'allume pour faire chauffer de l'eau. J'aime utiliser ce que donne la nature mais je suis bien loin des Fuégiens puisque l'eau chaude ne va servir qu'à faire gonfler des flocons de pommes de terre déshydratés que je vais accompagner de dés de jambon prédécoupés sortis d'un emballage sous vide.

Nous décidons de rester sur cette plage pour y passer la nuit. Nous nous rhabillons avant de monter la tente.

La tente est montée dans un creux de la dune et je suis ravi de camper dans ce bel endroit. Mais, vers sept heures du soir, je suis pris soudainement par des démangeaisons qui deviennent vite insupportables et je change d'avis. Je suis assailli par des milliers de minuscules moucherons qui tourbillonnent et me collent au visage. Je me gratte pour me soulager. Et je m'aperçois que plus je me gratte moins ça s'arrange. Je me donne alors des claques pour chasser les bestioles. En vain.

— Mais Louise qu'est qui se passe ?

— Ce sont les « midgees », dit-elle, c'est la saison. Mais elles ne viennent que le soir et s'en vont à la nuit.

La sympathique petite baie, notre petit paradis où nous déambulions dans le plus simple appareil devient un enfer. Nous resserrons nos cols. Mais ça ne suffit pas. Sous le regard narquois de Louise qui paraît ne pas souffrir de la présence de ces foutus insectes, je perce le sac qui tient mon duvet enroulé, de deux trous pour les yeux et je l'enfile par la tête. Louise éclate de rire.

Peine perdue : les « midgees » entrent par les trous et se collent autour des yeux. Je ne tiens plus. J'enlève le sac et je pars en courant. Et là, ô miracle, les sales

bêtes cessent de me harceler : je crois qu'elles ont les ailes trop courtes pour pouvoir me rattraper. Au bout d'un moment, je me rends compte qu'il suffit de marcher un peu vite pour que les « midgees » lâchent prise. Mais il ne s'agit pas de s'arrêter car, attirées par la chaleur du corps, elles s'agglutinent de nouveau. Me voilà donc condamné à l'errance jusqu'à la nuit : c'est à dire sans répit avant onze heures du soir. Ces saloperies ! on dirait qu'elles ont été conçues rien que pour m'empoisonner l'existence. J'en veux presque à Louise de m'avoir amené ici.

Après avoir pissé presque en courant, chose qui n'est pas facile, je décide de rentrer sous la tente me calfeutrer dans mon duvet et de n'en plus sortir jusqu'au lendemain. Louise, qui ne souhaite pas rester seule au dehors, en fait autant. Elle se met à courir, à son tour, pour se débarrasser des « midgees » avant de pénétrer dans la tente. Elle est à peine entrée que je referme vite. Par chance, les mailles de la moustiquaire sont suffisamment serrées pour laisser les bestioles à l'extérieur. Nous les voyons qui collent à la paroi de tulle pour tenter de se nourrir de la chaleur humide de nos haleines qui filtre à travers. Je suis même obligé de boucher le petit trou qui subsiste à la jonction des trois glissières de la fermeture, à l'aide d'un bout de sparadrap. Nous estourbissons celles qui ont réussi à pénétrer.

Nous sommes un peu serrés dans la tente. Nous avons laissé nos sacs et nos chaussures dehors, enveloppés dans les capes de pluie.

J'ai fini par m'endormir, mais je suis réveillé plusieurs fois sans savoir pourquoi. Je soupçonne Louise de me secouer pour m'empêcher de ronfler. Je

lui demande en faisant le bruit du ronflement parce que je ne sais pas le dire en anglais.

Oui c'est bien elle qui me réveille de la sorte. Et puis, je suis coincé contre la toile. C'est qu'elle prend ses aises, la madame ! D'un coup de fesses, je la renvoie dans son coin. Elle râle un peu, mais elle s'y tient.

Quand je m'éveille, le jour inonde déjà l'intérieur de la tente. Cette luminosité matinale donne toujours l'agréable impression qu'il fait soleil dehors. Mais s'il y avait du soleil, on ne tiendrait pas longtemps à l'intérieur à cause de la chaleur.

Je sais donc qu'il fait gris dehors et je ne suis pas pressé de me lever. Je préfère m'imaginer qu'il fait beau en restant allongé dans la douce chaleur du duvet à guetter les petits bruits.

Un souffle léger feule par instant sur les buissons bas qui entourent la tente en les faisant crépiter un peu, puis quelques grains de sable soulevés retombent en pétillant dans le lacis des brindilles et sur les feuilles rêches. Parfois, c'est le bruit mat d'un insecte étourdi qui heurte la toile ou le grattement furtif d'un petit rongeur qui fait son trou.

Pourtant, ces bruits minuscules ne parviennent pas à réduire l'épaisseur du silence qui règne malgré tout. En tendant encore plus l'oreille, je me rends compte qu'on n'entend plus les criailleries des mouettes et des goélands, ni le bruit du ressac. L'idée me vient que c'est marée basse. Avec le jusant, la mer s'est trop éloignée pour qu'on l'entende clapoter et les oiseaux sont à terre, bien trop occupés à chercher leur nourriture dans le sable humide pour crier...

Jaoul avant le grand départ

Le temps du réveil est toujours délicieux quand on campe. C'est un moment calme pendant lequel on perçoit les mille petits bruits de la nature comme si on était dehors, alors qu'on se prélasse au lit. C'est vraiment le moment où on peut en profiter car bientôt, les petits bruits seront couverts par le bruit de nos occupations...

Louise dort encore ou du moins fait-elle semblant pour prolonger le moment délicieux où l'on flotte entre sommeil et veille. Je me penche sur elle, ses cheveux blancs sont étalés sur l'oreiller autour de son visage. Elle est plus jolie sans ses affreuses lunettes. Je lui donne un baiser sur la joue. Elle n'ouvre pas les yeux. Je la soupçonne de ne pas dormir et de profiter de la situation. Au bout d'un moment, alors que je l'observe toujours, elle sort son bras du sac de couchage et me désigne sa joue pour un autre baiser.

— Je le savais, je le savais que tu ne dormais pas ! dis-je en la secouant pendant que je me penche pour lui faire une grosse bise. T'en profites, hein ?

Elle ouvre les yeux en riant, m'attrape par le cou et colle ses lèvres contre les miennes… Son nez contre ma joue, elle me tient serré ; son souffle chaud sur ma joue, sa respiration courte, hachée, presque haletante en disent long sur son bonheur. Sa langue douce et charnue caresse doucement la mienne… La joie qu'elle éprouve à se donner à moi dans ce long baiser me gagne peu à peu. Maintenant collé à son corps surprenant de souplesse, j'hésite un instant puis je décide d'abandonner mes dernières réticences.

J'ai fini par sortir de la tente, les « midgees » ont disparu et me voilà dehors tout nu à courir dans la brume vers la mer pour me sortir de la bienheureuse

torpeur qui suivit notre étreinte. Piquer une tête dans l'eau froide, ensuite se frotter le corps pour faire circuler le sang : bon Dieu, ça réveille ! ... Puis, je remonte. Ma toilette est achevée.

Tandis que je m'habille, Louise est sur la plage à faire chauffer l'eau pour le petit déjeuner. Puis nous faisons trempette dans nos moques. Une fois rassasiés, nous levons le camp.

La légère brume qui flottait sur l'eau commence à se dissiper. Une belle journée s'annonce.

12

L'Île de Coll (fin)

Hier soir, j'ai retrouvé mon vieux Jaoul comme je l'avais laissé, le nez tourné vers la sortie du loch. Quant à Louise, elle est rentrée chez elle, ravie.

Ces quelques jours de randonnée furent bien remplis. Nous avons fait le tour de Coll par le sud en suivant le rivage. La deuxième nuit, nous avons campé en face de l'îlot Gunna. Les « midgees » ont été moins voraces que le premier soir grâce au vent qui s'était levé. Puis nous sommes revenus à Arinagour par la plage où nous pêchions la sole.

Louise, qui gambadait le premier jour, a accusé le coup les jours suivants. Nous n'avons pas fait beaucoup de kilomètres. Nous nous sommes arrêtés souvent pour se baigner, se câliner, flâner et faire des dessins. C'était bien.

Vivre avec Louise adoucit vraiment la vie ! Elle sait si bien s'y prendre dans les petits problèmes de la vie ordinaire ! Quand j'étais énervé par une chose qui n'allait pas comme je voulais, elle arrivait avec sa légèreté, qui ne ressemble que de loin à de la désinvolture et, après seulement trois mots dits avec l'air de rien, je sentais ma tension intérieure disparaître ; ma mauvaise humeur se trouvait fauchée d'un coup. J'accédais alors à une facilité d'être qui me ravissait. Avec une telle femme on ne peut jamais se sentir seul. Par contre, elle est d'une sentimentalité si

aiguë qu'elle se sent blessée quand ses élans ne sont pas reçus comme elle le souhaite. Je suis quand même parvenu à la rassurer et à canaliser cette sentimentalité qui ne m'effraie plus du tout.

Ce temps passé ensemble m'a donné la certitude que nous aurions pu former un vrai couple.

Ah ! Louise ? si nous avions pu faire une vie ensemble.

Ce matin, quand je me lève, j'ai encore la tête pleine des bons moments vécus ensemble. Ca me berce jusqu'à ce que, vers le milieu de la matinée, la question de la fin de mon séjour à Coll me vienne à l'esprit ; j'ai alors les mains dans la farine, je suis en train de faire le pain de la semaine...

Tout bien réfléchi, il semble que je n'ai plus rien à faire ici puisque Louise souhaite se consacrer pleinement à sa recherche artistique.

Je pense continuer seul mon excursion dans les Hébrides, contourner Skye par le Sound of Sleat puis mettre le cap sur Harris ou Lewis et redescendre en suite le long des Hébrides extérieures, jusqu'à Barra ou Mingulay. Mais non. J'en ai marre de multiplier les escales, même si l'on peut y rencontrer des gens merveilleux comme Louise. J'ai plutôt envie de retrouver le grand large.

Quand je mets la miche à lever dans le grand saladier en plastique, ma décision est prise : je pars. Je quitte l'Ecosse pour reprendre mon tête-à-tête avec la mer. J'annoncerai ça à Louise, demain.

Ce matin, alors que je godille debout dans ma barque en toile pour aller chez Louise, je me laisse doucement gagner par les impressions de ce pays que je

ne reverrai sans doute jamais : Arinagour au fond du Lochnan Eathar (ou Loch Eatharna), ces noms qu'elle a maintes fois prononcés et que je ne suis pas foutu de dire correctement.

La décision de partir me fait voir l'endroit comme une première fois, avec des yeux neufs. L'air est doux, tiède et frais à la fois comme lors des premières belles matinées de printemps quand le soleil réchauffe la terre encore froide de l'hiver. Il est chargé d'effluves qui viennent de la terre : odeurs d'étables ou de bergeries, de laine en suint mêlées à celles du varech et de la vase. J'arrête de godiller le temps de humer l'air, de m'en imprégner longuement. Puis, je reprends. Sur ma peau nue sous la vareuse, l'air circule. J'ai le secret désir d'emporter avec moi un peu de cette contrée de paysans marins.

Je noue la barque à l'anneau du môle en pierre, puis je prends le chemin de terre qui passe devant chez Louise.

Quand je frappe à sa porte, je n'attends pas qu'elle vienne ouvrir. J'entre sans cérémonie. Elle est à ses pinceaux et s'empresse de me montrer ce qu'elle a entrepris.

— Regarde, j'ai commencé !

C'est un vaste tableau de la dimension d'une carte marine avec des formes et des couleurs qui ne sont encore qu'ébauche.

— Tu sais Lapin, dit-elle, j'ai tourné la page. Je suis dans ma nouvelle tâche. J'ai envoyé à mon éditeur les illustrations qu'il m'avait commandées ainsi que l'histoire de la coccinelle, avec une lettre aussi. Dedans, je dis que j'arrête mon travail d'illustratrice. Comme ça, je vais pouvoir me consacrer à mon oeuvre. J'ai fait mes comptes, j'ai quelques économies : assez pour

m'acheter des toiles et des couleurs pendant plusieurs années. Pour le reste ma pension suffira...

Je me tiens derrière Louise penchée sur son tableau et heureuse de me le faire voir. Elle laisse son pinceau, se redresse et se colle à moi sans se retourner. Elle frotte ses fesses contre moi et, les bras levés en arrière, elle tente de me prendre la tête dans ses mains. Je lui passe un bras autour de la taille, l'autre autour du cou et je la serre tendrement, je lui fais un long baiser dans le cou, elle se prête. Je la câline...

— Louise ! ... Je t'aime, lui dis-je tout bas à l'oreille... Je t'aime et je m'en vais...

Elle ne dit rien, elle se contente de se retourner et de m'embrasser à son tour, tendrement, très tendrement comme elle sait si bien faire. Elle est douce. Ses caresses sont douces et calmes. Elle aime caresser. Elle n'est pas triste parce qu'elle m'aime et elle sait que je l'aime. Elle sait que son amour pour moi ne me fait plus peur. Elle sait qu'elle peut aimer sans crainte de ne pas être reçue et c'est la première fois, malgré son âge, qu'elle vit cela avec un homme.

Elle se décolle de moi lentement. Elle me prend par la main et m'entraîne sur le canapé. Nous nous blottissons l'un contre l'autre et je la caresse à mon tour ; c'est agréable, elle aime ça. Puis après un moment quand l'effusion retombe un peu, elle dit :

— J'ai une faveur à te demander.

— ?

— Reste...

— Mais Louise ! ...

— N'aie pas peur, mon Gros Lapin chéri, je ne te demande pas de rester vivre avec moi. J'ai seulement besoin que tu restes encore deux ou trois jours, le temps de terminer ce tableau. Je suis en train de mettre dessus

tout ce que nous avons vécu ensemble. J'ai envie que tu le voies avant de partir.

— Oui, je veux bien. Tu peux finir ton tableau.

Comme je ne pouvais rester planté là plusieurs jours sans rien faire, j'ai pris Jaoul. Je suis allé l'échouer sur une plage de Mingulay pour nettoyer la carène. Ensuite, je me suis rendu à Bernera, un îlot désolé à l'extrême pointe sud des Hébrides ; il n'est habité que pendant l'entretien du phare. J'avais envie de voir l'océan. Pas une mer intérieure tout juste agitée d'un mauvais clapot, mais le grand océan avec sa respiration ample et souple qu'aucune terre ne gêne.

Je suis monté au sommet de l'îlot rocheux puis, après avoir longuement contemplé le paysage, j'ai dit en tournant sur moi-même le doigt pointé sur l'horizon :

— Là bas : l'Islande... Là bas : le Groenland... Là bas : le Labrador, Terre-Neuve et le golfe du St Laurent... Là bas : l'Amérique... Et là tout près : l'Irlande. Mais je voyais aussi, par delà l'Irlande : les Acores et puis l'Espagne, le Portugal et la grande descente vers l'Afrique et l'Amérique du Sud...

Quand je suis redescendu, j'étais content.

Ensuite, je suis allé à Tobermory pour y faire des vivres frais pour la descente vers la France. Curlew, le bateau de Bob et de Maureen, n'y était plus : ça m'a fait quelque chose.

Quatre jours ont passés et me voici de retour à Arinagour. C'est plus que ce que Louise réclamait pour achever son ouvrage.

Je suis impatient de voir son tableau.

J'entre chez elle. Le tableau trône au milieu de la pièce sur un chevalet. Elle est dans la cuisine. Elle me laisse regarder.

Je vois des formes douces, d'autres plus fortes, des lignes brisées avec de la couleur et des variations de couleurs mais surtout du beige, du bleu. Je ne reconnais pas ce qu'on a vécu mais je ressens seulement des impressions. Surtout la légèreté de Louise, la rudesse du paysage aussi. Puis quelque chose qui pourrait ressembler à Jaoul. Oui c'est bien Jaoul. Mon Jaoul avec ses lignes brisées, son allure rustique, solide et bon enfant. Là, dans le bleu, une ondulation au-dessus du beige et des tortillons beiges aussi, c'est la nage souple de la sole et sa bouche de travers, sa pêche à l'arénicole. Et là, je reconnais la silhouette de Louise, enfin je crois. Mais si je me laisse aller sans chercher une interprétation, oui c'est bien elle avec sa taille fine ; élancée et gracile, elle ne pèse pas plus qu'une petite mouche.

A première vue on pourrait voir des éléments posés là sans lien apparent, mais quand on se recule pour considérer l'ensemble, on dirait que ça cause comme dans une conversation.

Tandis que je continue de regarder le tableau, elle vient près de moi et me prend la main.

— Louise, c'est notre conversation ! dis-je, ému.

— Et là, Lapin, peux-tu me dire ce que c'est que cette forme épaisse, douce, présente comme un rocher ?...

Elle n'attend pas ma réponse et dit :

— C'est un rocher à câlins ! dit-elle en m'embrassant.

Et là, touché, je m'effondre en pleurs. Je viens de me reconnaître. Je ne m'étais jamais vu comme ça. Je ne

savais pas qu'on pouvait me voir ainsi avec tant d'indulgence... Je ne savais pas que quelqu'un pouvait poser un regard si doux sur moi...

Décidément cette femme est un gros loukoum magique. Elle transforme tout ce qu'elle voit : le dur en doux, le raide en souple, l'insensible en amoureux...

— Louise ! Tu as réussi ton tableau, il est beau. Mais quand tu l'exposeras, comment feras-tu pour expliquer ce qu'on a vécu ensemble ?

— T'es pas un petit peu bête, Lapin ? Tu sais bien que c'est toi-même qui as dit ce qu'est l'art abstrait...

Bien oui, ça m'arrive de dire les choses sans réfléchir, je reconnais, je fais l'enfant... C'est bien sûr au visiteur de se laisser aller aux émotions en regardant le tableau et de faire des liens avec sa propre histoire.

— Et puis je ne l'exposerai pas, puisque je te le donne !

— Mais Louise ?...

— Ca me fait plaisir de te l'offrir !

— Je sais. Mais cette fois-ci, c'est à ton tour d'être bébête, ma Louise ! Il est bien trop grand ton tableau pour que je le mette au mur dans mon bateau !... Je veux un tableau de toi. Oh oui, j'en veux un ! Mais pas plus grand que ça, dis-je en montrant avec mes mains la dimension d'une carte marine pliée en quatre. Tu l'enverras chez ma fille, c'est mon relais à terre.

Et nous éclatons de rire à nous voir tous les deux en train de faire l'enfant.

Puis je rentre à bord faire ma navigation et préparer mon départ : c'est pour demain onze heures, au moment du plain. Ca nous laissera presque la matinée pour nous dire adieu.

Jaoul avant le grand départ

Ce matin, c'est le grand jour : le dernier. Je sais que je ne reviendrai sans doute jamais ici, je sais aussi que je ne reverrai probablement jamais Louise. Aussi pour clore cette tranche de vie commune qui avait commencé avec des croissants, j'ai prévu de la recevoir avec des croissants au petit déjeuner.

Quand tout est prêt, je vais la chercher avec l'annexe neuve.

Le petit déjeuner ne ressemble en rien à celui du premier matin. Nous avons bien du mal à avaler. En fait rien ne passe et nous quittons vite Jaoul pour aller nous promener sur la grève vers l'entrée du loch. Nous marchons silencieusement en nous tenant par la main, le cœur gros, comme deux adolescents à la fin des vacances.

Au bout du loch, nous nous asseyons sur un rocher. Puis nous laissons notre regard se perdre au loin. Dans peu de temps, je vais passer là devant à moins d'une encablure. J'imagine Jaoul sous voiles se déhaler sans bruit devant nous avec moi à la barre et s'éloigner doucement...

Je suis dans mes pensées quand je sens sa tête se poser sur mon épaule. Elle dit doucement :

— Lapin, tu ne sais pas à quel point ta venue fût providentielle pour moi ! Tu es venu mettre en place la dernière pièce de mon puzzle, une pièce qui me manquait depuis l'enfance. C'est à Paris, en quarante six, que j'ai su ce qui me manquait. J'ai vécu ensuite presque soixante années avec ce creux en moi que je cherchais à combler à tout prix ou bien à faire comme s'il n'existait pas. Ce qui me manquait, Lapin, c'était de pouvoir exprimer mon sentiment amoureux sans craindre de blesser l'autre et sans redouter d'être

dévastée en retour parce que mon amour faisait peur aux hommes, Lapin ! Il faisait peur, tu comprends ?

— Oui, je comprends. Parce que moi aussi, j'ai eu peur de ton amour. Ca m'arrangeait de mettre entre nous l'image de la vieille dame respectable. Ensuite, après avoir enlevé cette défense, je me suis senti parfois coupable de ne pas pouvoir te rendre ton sentiment, tellement je voyais énorme chez toi cette tendresse à donner. Donc je me coupais de toi pour ne plus sentir cette culpabilité. Tu comprends ?...

Bien sûr qu'elle comprend et c'est pour ça qu'elle ne répond pas. Parce que j'ai réagi comme les autres hommes. La seule différence, c'est que je me suis laissé apprivoiser parce qu'elle est une femme formidable et que j'ai vu en elle le loukoum magique. Un loukoum magique, bon Dieu ! ça ne se trouve pas sous le pas d'un cheval et quand on en tient un, on ne le lâche pas de sitôt.

Peut-être ai-je parlé trop vite puisque je la quitte ? Mais non, si elle reste à Coll, moi j'emporte le loukoum magique. Je ne la dépossède pas pour autant car ce loukoum a la faculté de se dédoubler : il vient habiter celui qui y goûte. La seule chose qui pourrait arriver, c'est d'oublier de faire appel à lui quand les choses se mettent à devenir pesantes. Et à force de ne pas servir, il risquerait de disparaître à jamais.

Pour ne pas que j'oublie, elle m'a confié, tout à l'heure dans Jaoul, un tout petit tableau peint sur une planchette. Je l'ai vue galopant légère sur la plage et j'ai ressenti le goût du fameux loukoum.

— A chaque « cessation de joie séculière » Louise, je te promets de contempler ton minuscule tableau afin d'y puiser la force de transformer le lourd en léger.

Elle n'a pas besoin de connaître la citation de William Law pour comprendre : elle sourit, m'attrape par le cou et m'embrasse amoureusement.

— Je n'ai pas voulu te le donner tout à l'heure dans Jaoul, dis-je, mais moi aussi j'ai un cadeau pour toi.

Je sors de ma poche un galet en creux avec un bateau et un marin à la barre peints à l'intérieur...

J'ai trouvé le galet sur Mingulay et j'ai peint Jaoul, et moi à la barre vêtu en marin, avec de la peinture que je réserve à la carène de Jaoul et au menu bricolage...

Louise est émue. Elle le prend délicatement et dit en pleurant :

— Le rocher à câlins !... Tu sais, Lapin, je le prends dans ma poche et quand je serais prise par l'envie de survoler les choses au lieu de les prendre à bras le corps, je le caresserai pour peser sur elles de tout mon poids de vie. Tu vois Lapin, comme c'est formidable, hein ?

Tout est dit. Nous prenons le chemin du retour à Arinagour. Nous marchons en silence en nous tenant par la taille. Je la sens marcher, c'est bon ! Le ciel est gris, pas vraiment engageant et le vent s'est levé. Il vient de l'ouest et va sûrement apporter la pluie. Mais, je crois qu'il va surtout me permettre de quitter le mouillage au portant et je vais pouvoir lui offrir un départ sous voiles. J'avoue que l'idée de partir au moteur ne me convenait pas. Le bruit isole. Il couperait nos liens avant même que Louise ne disparaisse de ma vue après la sortie du loch.

Nous sommes sur la jetée en pierres, debout. Je la serre dans mes bras. Son visage est levé vers le mien. Je lui enlève les lunettes. Je prends son visage dans mes mains et je l'embrasse. Je la couvre de baisers. Je la respire. Je la hume...

Des baisers partout. Et encore. Et encore...

Avec mes lèvres, je grave à jamais dans ma tête, les contours du visage de ma Louise ; je fixe son empreinte, son odeur...

— Adieu Louise, je t'aime !

— Moi aussi, Lapin, moi aussi !...

Puis, je grimpe dans l'annexe. Je défais le lien qui l'attache à la jetée et je pars en godillant.

La mer est pleine et l'air est doux. L'odeur de la ferme et de la laine en suint...

L'appareillage de Jaoul : le temps de plier l'annexe et de la ranger dans son coffre, de dégonfler et de remiser l'autre dans le poste avant, de baisser la dérive arrière puis de hisser la grand-voile, le temps de remonter le mouillage au guindeau jusqu'à pic, de jeter un coup d'œil pour voir si tout est clair, de dérouler le génois à flotter au vent, puis le temps de lever l'ancre et de courir jusqu'à la barre... le temps de faire toutes ces choses pour bien partir et, voilà ma Louise ! je suis prêt pour te voir une dernière fois.

Elle s'est rendue à la jetée en ciment pour mieux me voir passer.

Jaoul cule barre à contre. A reprendre du génois, il pivote en s'inclinant légèrement. Je tire la barre à moi et Jaoul abat lentement. Je choque. Il commence à prendre un peu de vitesse. Louise sur la jetée fait des signes de la main... Jaoul glisse sans bruit et passe devant elle.

— Salut Lapin !

— Salut ma Louise !

La silhouette de Louise, sa frêle silhouette, s'éloigne tout doucement. Lentement, lentement Louise rapetisse et,sans bruit, sort de ma vie.

A la sortie du loch, je reprends un peu de génois. Le cliquetis du cabestan court sur l'eau. L'entend-elle ? Jaoul lofe. La côte masque ce qui reste d'elle...

Louise disparue, je reste seul.

Ça me fait drôle de me retrouver comme ça en mer, à lover quelques bouts, à regarder comment les voiles prennent le vent, à m'occuper, somme toute, des mille choses qui font la vie sur un bateau. Renouer le fil interrompu des jours sur l'eau tente de me faire reléguer au rayon des souvenirs lointains tout ce que je viens de vivre avec cette femme, voire même de me faire douter de son existence et de la réalité des instants que nous avons vécus ensemble. Si je n'y prends pas garde, ça pourrait même me suggérer que j'ai inventé cette rencontre ou bien que je l'ai lue dans un livre ?

Cette idée me révolte. Je la chasse en repensant à Louise avec tendresse. Puis des paroles de la chanson de Renaud me reviennent :

...sur une bitte d'amarrage elle pleure...

Un sanglot se bloque en travers de ma gorge, ma voix vacille. J'ai du mal à poursuivre...

...son homme qui la quitte

la mer c'est son malheur !

Je pleure. C'est l'émotion ! Le souvenir de Louise... Je pleure encore. Puis je me ressaisis en criant avec force le refrain face au vent :

Dès que le vent soufflera, je repartira.

Dès que les vents tourneront, nous nous en allerons... de requin.

Dans le sillage, l'île s'enfonce. Je craignais la pluie. Elle n'est pas venue.

13

Des Hébrides au Golfe de Gascogne

Je file plein sud depuis une heure, les contours de Coll et de Tiree ne se fondent pas encore dans les nuages sur l'horizon quand me prend soudain l'idée d'aller voir Staffa.

Le temps de recalculer ma route et me voilà piquant sur l'îlot rocheux à travers les îles Trainish. C'est juste un petit détour.

J'avais entendu parler de Staffa et de ses orgues basaltiques, je ne voulais pas quitter l'Ecosse sans voir à quoi il ressemble.

J'approche de l'îlot... On dirait un gros gâteau côtelé posé en pleine mer, genre charlotte au chocolat à cause des murailles sombres. Mais la crête blanche qui ourle sa base malgré une mer belle, montre à qui sait voir qu'il ne fait pas bon s'en approcher si on tient à la vie.

Du coup, la vision pâtissière et bon enfant que j'avais de prime abord bascule, l'endroit révèle soudain toute son austérité : Staffa est un inaccessible château fort naturel, majestueux et lugubre, un repaire de mauvais génies gardé par les oiseaux de mer qui tournoient au-dessus en permanence. Je ne m'y attarde pas.

Le temps d'une photo... Et le voilà déjà qui s'éloigne.

Jaoul avant le grand départ

A minuit, la pointe ouest d'Islay est par le travers bâbord. Je suis content, j'ai bien marché. Mais ça ne dure pas, le vent refuse en m'obligeant à border les voiles jusqu'à tenir un près serré. L'allure de près donne toujours l'impression que le vent est plus vif et la mer plus creuse. Mais au bout d'un moment, ce n'est plus une impression. La mer se creuse vraiment et le sifflement dans les haubans a monté d'un ton. L'air chaud laisse deviner la venue d'un temps perturbé. Pour m'en assurer, je descends dans le carré voir ce que dit le baromètre... Il a dégringolé. Au passage, le tableau de Louise m'apparaît dans le faisceau de la lampe électrique. Il agit comme un rappel à la facilité. Je ne tergiverse donc pas. Prévenir un gros temps, c'est rouler le génois, établir la trinquette et prendre trois ris dans la grand-voile.

Évidemment avec cette réduction de toile trop rapide, Jaoul manque de nerf et se vautre. Mais tant pis, je préfère assurer mon confort avant que la manoeuvre ne soit rendue longue, pénible et risquée par l'état de la mer.

Trois heures du matin. Le coup de vent est bien établi et Jaoul a maintenant la toile du temps. La mer est creuse, terriblement hachée. Des lames escarpées viennent éclater sur l'étrave. Jaoul encaisse d'abord puis lève un peu avant d'encaisser de nouveau tandis qu'à contretemps, la volée d'eau salée s'abat avec force en gouttes épaisses et lourdes dans le cockpit. J'ai à peine le temps de tourner la tête pour ne pas la prendre en pleine figure. Sous le poids, le ciré me colle à la peau tandis que l'eau ruisselle. Parfois, je tente un regard vers l'avant pour surveiller la route espérant passer entre deux volées. Ca ne marche pas tout le

temps. Comme je ne vois rien, j'essaie de percevoir les rythmes et d'anticiper. Mais le clapot est si hargneux et confus qu'il est impossible de repérer un ordre quelconque. Le vent souffle du sud-suroît voire sud en m'obligeant à tirer un bord vers le Sound of Jura. Il faut que je fasse attention à ne pas me coller trop sous la péninsule de Cantire.

Jaoul dérive beaucoup. C'est un mauvais bateau pour ce genre de navigation...

Tiens ? Je me surprends tout à coup à médire sur mon bateau.

— Je te charge mon Jaoul, pardon ! Je sais que tu es un bateau lourd, que tu passes en force, par ton poids tu exploses les vagues. Certes, elles me rincent copieusement, mais tu ne tangues pas assez pour qu'un mal de mer me terrasse jusqu'à me donner l'irrésistible envie de débarquer sur le champ. Mais un bateau léger ne passerait pas non plus le Mull of Kintyre dans ces conditions de temps avec un courant contraire. J'imagine facilement l'état de l'équipage d'un tel bateau, lequel, comme un bouchon, suivrait avec exactitude le contour de chaque vague : séjour dans un shaker, interminable rodéo, l'équipage serait anéanti de fatigue et de nausées.

En fait, nul navire de petite taille n'arriverait à embouquer le North Channel (passage entre le Mull of Kintyre et l'Irlande) à contre courant par ce temps-là. Il faut attendre que les dieux veuillent bien.

Quelques vagues plus trapues montent à bord et s'abattent sur moi en emplissant le cockpit aux trois-quarts. J'ai juste le temps, à chaque fois, de baisser la tête pour laisser passer le déluge. Bien que les dalots évacuent un fleuve, je crains toujours que l'intervalle

entre deux déluges ne suffise pas pour vider la baignoire.

J'ai dans un coin de ma tête l'idée de modifier Jaoul pour pouvoir faire des quarts plus confortables.

Le jour est là, des nuages bas courent avec le vent sur une mer gris-vert hérissée de lames courtes dont le tranchant s'émousse en dentelles blanches et cristaux d'argent. La danse continue. Jaoul donne dans la vague et fait des bords plats. On ne gagne pas un mille vers le sud, mais tant pis, c'est beau et le spectacle qui se joue sur la scène immense efface bien des fatigues de la nuit.

Vers neuf heures, les voiles faseyent. Le vent qui commençait à tourner à l'ouest, s'est évanoui ; je m'en suis rendu compte quand Jaoul s'est mis à se dandiner anormalement dans la mer désordonnée en claquant des écoutes. Puis vers onze heures, voilà le vent qui se remet à souffler de plus belle en revenant au sud-suroît. A part deux ou trois gâteaux à l'orange un peu écœurants que j'ai eu du mal à extirper de la Cellophane aluminée qui les tenait en chapelet, je n'ai rien mangé d'autre depuis hier soir à cause de la nausée qui me gagne à chaque fois que je descends pour tenter de me faire cuire un repas.

Malgré le somptueux spectacle qui m'est offert devant le Mull of Kintyre, je commence à être las de me faire lessiver et secouer de la sorte tout en restant le ventre vide. Je renonce donc à l'idée de franchir le North Channel aujourd'hui. J'avise de manière à opérer une honorable retraite en mettant d'abord Jaoul à la cape.

Quand il s'immobilise travers à la lame, la furie se calme. Penché, il clapote et fait l'ascenseur sur les

vagues mais pas assez pour que j'attrape la nausée. Je peux enfin descendre me faire à manger.

Je me fais cuire un sachet de riz à la cocotte minute... Une fois, le couvercle refermé, j'attache la cocotte sur le feu de la cuisinière avec des ressorts pour lui couper l'envie de bondir.

Pendant que ça cuit, j'en profite pour voir où je peux me mettre à l'abri. Le mieux, c'est le sound d'Islay à dix milles au nord. Je perds dix ou quinze milles et peut-être une demi-journée de navigation mais je gagne en tranquillité. C'est la première leçon du loukoum magique...

Ça vient, ça vient, la douceur envers moi-même ! Mais c'est pas encore ça, car j'aurais pu mieux faire si j'avais écouté les prévisions météo avant de partir de Coll. J'aurais attendu la fin du coup de vent à l'abri. En compagnie de Louise, pardi !...

J'ai versé le sachet de riz cuit dans un bol, puis j'ai ajouté un gros morceau de beurre salé. Il fond en colorant les grains en jaune. Avant de monter sur le pont avec le bol, je hume le fumet qui s'en dégage. L'odeur du riz Basmati mélangée à une légère effluve de vache normande me ravit. Une fois assis dehors, je mélange avec la cuillère.

Hmmmm ! C'est bon de manger chaud dans cette débandade d'eaux agitées que nul navire ne parcourt hormis le mien ! Ca passe bien... La faim se calme et l'âme se réchauffe.

Ça filait hardi petit, il ne m'a suffit que d'une heure pour embouquer le sound d'Islay au vent arrière. Ensuite, j'ai fait tête pour tout affaler, j'ai mis le moteur pour aller voir la côte de près et j'ai mouillé dans une

crique minuscule peu après l'entrée avec assez d'eau pour ne pas échouer.

Voilà ! La manœuvre est réussie ; je suis au calme, à présent, malgré la rumeur des éléments qui m'occupe encore l'oreille.

Je m'offre une sieste bien méritée.

Saisi par une bienheureuse torpeur, j'ai prolongé ma sieste jusqu'à ce matin et je me réveille en pleine forme. Je me suis levé hier soir, juste le temps de manger un autre bol de riz avec du corned-beef, puis je me suis rendormi très vite.

En montant sur le pont, la fraîcheur de l'air me saisit. Le ciel est bleu avec du soleil. Un vent froid de noroît ride la surface de l'eau, c'est le coup de balai qui dégage le ciel et rétablit le calme, il faut en profiter.

Deux heures plus tard au portant, comme sur des rails, je double le Mull of Kintyre que je salue en brandissant une moque de thé fumant, un Darjeeling Himalaya, le thé préféré de Louise, avant de le déguster à petites gorgées.

A midi je suis devant Belfast quand, chose curieuse, une odeur d'étable vient me chatouiller les narines. Le soir, je double l'île de Man que je ne vois pas plus que Belfast d'ailleurs. Puis, dans la nuit le vent mollit jusqu'à tomber complètement. Au petit matin, mer d'huile et soleil en grand.

Je roule le génois qui pendouille tristement le long de l'étai, je garde la grand-voile bien bordée pour éviter qu'elle ne claque puis je m'offre le petit déjeuner en terrasse avec vue sur la mer, tout nu pour profiter de la caresse du soleil sur ma peau.

Jaoul avant le grand départ

Après les temps durs qui parfois me font songer à renoncer à la navigation, voici le temps « dolce vita » qui réconcilie le marin avec sa vocation.

J'en profite pour me baigner, mais je remonte vite car l'eau est froide. J'y retourne avec la combinaison de plongée et la ceinture de plomb pour brosser les parties de la carène auxquelles on n'accède jamais autrement qu'en plongée : c'est-à-dire la semelle sur laquelle Jaoul pose ainsi que les dérives. Je me baigne utilement, cette fois-ci. Auparavant, j'ai passé un cordage sous la coque, sorte de main courante pour me tenir d'une main tout en grattant et brossant de l'autre.

Je me glisse sous la semelle et j'enlève la végétation qui s'y accroche. C'est du sport car tout travail sous l'eau doit être souvent interrompu pour aller reprendre de l'air. Je me tiens au cordage, mais c'est quand même difficile de se maintenir dans cette sorte d'apesanteur liquide.

Entre deux inspirations, je n'arrive à nettoyer qu'une toute petite surface. Je pense qu'avec le temps, je deviendrai plus endurant et donc plus efficace.

Vers midi, j'ai terminé. Je me rince à l'eau douce à l'aide du pulvérisateur de jardin, puis je déroule le génois pour recueillir les quelques friselis qui se répandent à la surface de l'eau. Cette manne me fait grignoter ainsi quelques milles mais deux heures plus tard, la brise me lâche définitivement.

Le soleil tape dur. C'est un temps à tout sortir, à ouvrir les capots en grand pour aérer, à sortir la literie, à sécher les vêtements et même à faire un brin de lessive.

J'ai fait tout ça et, quand la journée s'achève, il faut tout rentrer.

Le soir, la brise revient au près bon plein et dure une bonne partie de la nuit. Je ne dors pas. La nuit est claire, magnifique et pleine d'étoiles.

A pisser dans l'eau, j'en fais naître d'autres, des étoiles ! Des gerbes d'étoiles filantes, des étincelles humides, de même que Jaoul en fendant l'eau. Parfois, comme un postillon de la bouche d'un bavard, un grain de lumière s'échappe de la moustache qu'il roule à l'étrave, atterrit dans la voile et reste à luire faiblement tout en s'éteignant doucement. Ca ne dure pas plus d'une minute. C'est le plancton qui produit cette étrange lumière quand on l'agite lorsque le temps est calme et chaud. C'est le plancton qui luit dans le sillage et forme cette image étrange et fascinante d'une queue de lumière froide ondulant derrière comme une sorte de Voie Lactée ou comme un mystérieux serpent de mer phosphorescent mordant Jaoul à la poupe et ne le lâchant qu'au matin.

Le vent aussi nous a lâché au matin. C'est une deuxième journée de « dolce vita » qui s'annonce. Je quitte la baie de Carnavon pour celle de Cardigan. C'est une façon de parler car depuis le Mull of Kintyre, je n'ai pas aperçu un brin de côte. J'imagine seulement les choses en traçant la route sur la carte.

Jaoul a parcouru à peine cinquante milles en vingt-quatre heures, c'est peu et pour pallier le manque de vent, il m'arrive parfois d'imaginer qu'en tendant les bras de chaque côté, je puisse saisir la côte sans la voir et me déhaler dessus.

A midi, la réverbération du soleil sur l'eau immobile est à son comble et les voiles ne donnent plus d'ombre. On baigne dans une soupe d'enfer, une mer de lumière

et de chaleur insoutenable. Je ne tiens plus, les cuisses et les épaules me cuisent. Je descends me couvrir.

Avec ce temps, j'apprécie les lunettes noires et le chapeau de paille que d'habitude, je n'aime pas porter.

Au bout d'un moment, cette calmasse me tape sur les nerfs. Je n'ai rien à faire. Alors pour m'occuper, je grimpe en tête de mat vérifier l'usure des haubans et celle des drisses au portage du réa. Quand je redescends, je suis calmé pour un quart d'heure, pas plus. Alors je vais à la table à cartes regarder l'écran du positionneur par satellite pour constater que ça n'avance pas beaucoup.

Et je recommence l'opération, j'y retourne cinq ou six fois. Je vois que non seulement on n'avance pas mais on recule. C'est normal quand la mer monte. Ce n'est pas trop inquiétant puisqu'elle descendra d'autant à la marée suivante. Mais en allant consulter le positionneur à tout bout de champ, je suis pris d'une sorte de frénésie comme si j'étais persuadé qu'à force de le regarder, l'appareil intimidé allait cesser de faire la mauvaise tête et finirait bien par indiquer une vraie position : celle qui me montrerait une progression sensible vers le sud.

J'arrête ce cirque parce que je deviens dingue.

— Bon, calme toi Lapin ! et réfléchis...

J'ai bien pensé à continuer d'avancer au moteur, je retrouverais un peu de mouvement, ça me ferait du bien, mais je m'y refuse. C'est trop facile et comme c'est parfaitement inutile en plein océan à cause des distances énormes, alors autant m'habituer tout de suite à vivre sur un bateau encalminé. Mais comment occuper ce temps de désœuvrement ?... Je passe en revue plein de choses à faire comme lire, écrire ou dessiner, mais rien ne me tente. Je suis prêt à renoncer à

trouver une solution quand quelque chose me traverse l'esprit : les revues de mots croisés. Je revois une pile de cahiers de mots croisés.

— Ah oui ! je me souviens...

C'était à Fécamp, avant de partir. J'offrais un pot de départ aux copains de ponton, un gars que je ne connaissais pas beaucoup s'était joint à nous. Il était l'ami d'un autre et sur sa requête, je l'avais invité. Pour me remercier, il m'offrit un paquet de cahiers ou de revues, ficelé. Quand je reconnus les mots croisés, je fus pris de gêne envers ce type qui m'offrait généreusement quelque chose qui ne m'intéressait pas. Je ne savais qu'en faire, sinon en faire peu de cas. Aussi, je me forçai à paraître satisfait de son cadeau, mais une fois rentré à bord, je jetai le paquet au fond d'un coffre...

Au fond de quel coffre ?... J'ai beau me remuer les méninges, je ne me souviens pas. Et si je l'avais viré ?

— Oh non ! Ce serait trop bête !

Pour en avoir le cœur net, je n'ai plus qu'à fouiller tous les coffres et tous les équipets.

Je commence par la cabine avant. Je fouille méthodiquement en revenant petit à petit vers l'arrière. Et c'est sous ma couchette habituelle que je découvre le paquet, coincé sous des bidons d'eau douce. Il n'est pas très frais. Les numéros du dessous sont collés par un liquide brun qui se balade au gré des mouvements du bateau, un mélange d'eau de mer, de fuel et de je ne sais quoi, qui croupit là parce qu'on a du mal à éponger complètement les fonds.

En défaisant le paquet, je m'aperçois que les cahiers sont classés par ordre de difficulté croissante. Ca part de force un jusqu'à force six ou sept comme sur l'échelle de vent de Beaufort. Je pense à cet homme

délicat qui les classât ainsi. Je me suis conduit comme un mufle à son égard. Vraiment, je suis un bougre d'imbécile. Je m'excuserai auprès de son ami dès que je toucherai terre.

Je décolle une à une les pages souillées puis, à l'aide de pinces à linge, je mets les cahiers à sécher sur une filière à l'ombre.

Je prends le cahier du dessus et je range soigneusement le reste dans le pupitre de la table à carte. Puis je remonte sur le pont. Je roule la trinquette dans mon dos et je m'allonge confortablement sur le banc du cockpit à l'ombre, un crayon à la main.

Ville de Chaldée en deux lettres ?...

Je me souviens, chez mes parents, après le repas du soir, quand ils faisaient les mots croisés, tous les deux penchés sur le journal, j'entendais ces définitions : arrose Gravelines en deux lettres ; ou bien : coule en Irlande en quatre lettres ; ou des mots comme : usnée, Erié, Ases, Iséo ou iléon. J'aimais entendre ces mots nouveaux sortir de la bouche de mon père et trouer le silence de la pièce que le tic-tac du réveil au-dessus du buffet rendait épais. J'aimais leur poésie, et je me réjouissais du mystère qui entourait leur signification...

— Ur ! C'est de cette ville qu'est parti Abraham pour aller en pays de Canaan.

Déesse des moissons en cinq lettres ?

— Cérès.

Ça va vite. J'ai presque tout rempli !

Au bout d'une demi-heure, j'en suis déjà à la moitié du cahier « Force un ». Même si c'est la force de l'air qui se déplace en ce moment (c'est difficile de parler de vent), il faut que j'attaque plus haut. Allons-y pour force trois.

Jaoul avant le grand départ

L'ombre des voiles s'étire sur l'eau tandis que le soleil décroît en se faisant plus doux. La journée s'achève sans vent. Huit milles depuis ce matin, c'est peu, mais les mots croisés m'ont sauvé de l'ennui…

Dire que je considérais ce jeu, et les autres jeux d'ailleurs, comme une perte de temps et que je préférais aller me promener, discuter, ou lire un bon bouquin pour me détendre ou pour m'instruire ! Mais quand on ne peut pas discuter avec quelqu'un, quand on se promène depuis un moment et que le paysage ne change pas ou bien quand on a plus rien d'intéressant à lire, eh bien ! les mots croisés tombent à pic, et c'est bien.

Le soir venant, c'est le moment de détendre les force six et sept qui s'ouvrent en éventail sur la filière pour les ranger en bas. Les pages sèches sont toutes gondolées, leur nouvelle couleur sépia n'est pas trop gênante pour remplir les grilles.

Il fait nuit et toujours la calmasse. Je hisse une lampe tempête dans la mâture, comme ça on voit que je suis là si par hasard un bateau venait à passer dans le coin.

La lampe en place, paré pour la nuit, je m'allonge sur le pont et m'enroule dans la trinquette. Dans les calmes, je ne m'inquiète plus de mon sommeil parce qu'on entend à des milles à la ronde et comme je sais maintenant me réveiller au moindre bruit anormal, j'ai supprimé les tours de veille. Je m'abandonne donc avec confiance, je me détends, puis je sens mon corps s'enfoncer dans le pont, je le sens faire corps avec lui et, par delà, avec la mer ; dans un demi-sommeil, j'ai la sensation agréable d'appartenir à un Grand Tout organisé. Et je m'endors.

Jaoul avant le grand départ

Je suis réveillé par un courant d'air frais qui me court sur le visage. Il est presque quatre heures du matin et il fait encore noir.

Je me lève pour constater que Jaoul pointe vers le nord-est, une direction qui n'est pas bonne du tout ; quand le vent de nordet s'est levé, Jaoul s'est planté le nez dedans. J'amène la lampe à pétrole et je remets Jaoul sur son cap. Je m'offre même le luxe d'établir le spi pour ramasser le plus de vent possible afin de gagner dans le sud.

Le jour ne point plus de si bonne heure comme en Ecosse, le changement de latitude commence à se faire sentir, l'avancée en saison aussi.

Le jour se lève sans que le vent s'effondre. Le courant d'air qui pousse Jaoul ne commence à mollir que vers dix heures et à midi tout est fini. Encalminé de nouveau. Mais, j'ai quand même obtenu une avancée de cinquante trois milles.

Vers une heure, j'aperçois le phare des Smalls. Ouf ! C'en est fini de la baie de Cardigan et du Canal St Georges. A nous la traversée du Canal de Bristol.

En principe, l'Irlande a disparu à tribord. La carte confirme. Je n'ai plus de soutien à droite. Je ne me tiens plus qu'à la Grande Bretagne.

Mais pourquoi est-ce que je me colle à la Grande Bretagne comme si je ne voulais pas lâcher la rampe par peur de m'aventurer seul dans le vaste océan en direction du Cap Finisterre ? Mais, je me fous du Canal de Bristol, ce n'est pas là où je vais !

Je révise ma route et donne un nouveau cap au barreur, c'est-à-dire au régulateur d'allure s'il veut bien le tenir. Direction Bishop Rock.

Par vent faible, le régulateur marche mal voire pas du tout et ça m'énerve. Alors je viens de décider de me procurer un petit pilote électrique pour barrer à ma place dans le petit temps. Je note ça dans mon cahier des achats à faire pour Jaoul.

Bishop Rock à l'ouest des îles Scilly, dans cent vingt milles. C'est une marque qu'il faut serrer sauf en cas de coup de vent d'ouest, ou déborder d'au moins quinze milles à cause des couloirs à cargos qui passe dans le coin. J'y serai dans dix sept heures si ça veut rire, sinon dans deux jours ou plus encore.

Pour l'instant ça ne veut pas rire du tout. Le vent est totalement tombé. J'ai roulé le génois et je laisse Jaoul faire ce qu'il veut ; je descends faire un peu de cuisine, riz, filets de maquereaux péchés ce matin cuits au vin blanc avec des petits oignons.

Avec ce temps-là, la cambuse en prend un coup. La ligne aussi d'ailleurs. Comme je n'ai rien à faire, bah ! je n'arrête pas de manger.

Vers six heures du soir, le vent reprend du service. Mais il vient du sud, je l'ai donc dans le nez. Ca n'est pas fait pour m'arranger. Je vais être obligé de tirer des longs bords qui ne font pas gagner beaucoup de milles sur la route. Bien qu'il me tire au large, bâbord amures semble le bord qui m'éloigne le moins de ma route. Mais bon ! je ne me plains pas, j'en avais assez de la calmasse. Mon nouveau cap est au deux cent trente.

La nuit est là, Jaoul marche bien avec toute la toile dessus. Dans la mer plate, gorgé du soleil de la journée, le plancton attend d'être brassé pour produire sa lueur. Le bas du génois recueille par instants des gerbes

d'étincelles qui laissent la voile constellée de centaines de grains de lumière.

Je me penche sur le tableau arrière par-dessous le balcon. Bien que la position soit inconfortable, je reste comme ça un long moment à contempler la féerie qui naît au cul du bateau et se perd au loin. Elle se forme dans les remous qui s'attachent à Jaoul à l'endroit où vient se refermer la blessure qu'il inflige à la mer en fendant ses eaux. C'est un enchantement qui se renouvelle chaque nuit. On peu lire sur la poupe les noms : « Jaoul, Fécamp », sans autre éclairage que celui qui vient du dessous. Une envie folle me prend : me baigner dans cette lumière !

J'ai soigneusement réfléchi à ma sécurité et me voici nu dans mon harnais à descendre le long du tableau arrière par l'échelle de coupée. J'ai roulé un peu de génois pour ralentir et éviter de me faire tirer trop vite. Un cordage court me relie à Jaoul, suffisamment court pour ne pas m'épuiser à remonter avec une eau qui va m'arriver à trois nœuds dans la figure. Au raz de l'eau, je m'accroupis et laisse traîner mes fesses. Comme un rabot, elles lèvent un copeau d'eau entre mes jambes. Il me remonte jusqu'au torse, parfois jusqu'à la figure et m'inonde de lumière. Quand je me remets debout, des lumignons restent accrochés dans mes poils. Mes bras, mes jambes, mes mains sont garnies de poussières d'étoile. C'est fabuleux !

Comme la féerie ne dure pas, je recommence plusieurs fois puis, je me laisse traîner dans le sillage, mais sans jamais lâcher l'échelle, car je m'aperçois du mal que j'ai à simplement ramener un pied pour le poser sur le premier échelon. Ca ne me donne pas envie d'aller au-delà, c'est beaucoup trop dangereux. Il suffirait que je ne puisse pas remonter en tirant sur ma

longe pour que je finisse mes jours pris au piège de mon inconséquence...

Et mon cadavre de marsouiner tristement derrière, ad vitam aeternam, faisant de Jaoul un nouveau bateau fantôme errant sans but à travers l'Atlantique...

L'évocation de cette fin lyrique ne me réjouit pas vraiment. Ces amusements-là, agréables à vivre en équipage, sont folie pour le solitaire.

Je viens quand même de vivre un grand moment, un moment si rond, si plein que bien des piscines avec des quantités de projecteurs au fond accompagnés de musiques suaves ne pourrons jamais recréer. Ce qui fait la puissance d'un moment pareil, c'est que je n'ai pas cherché cette féerie. Elle est venue à moi toute seule, gratuitement et sans artifice ; elle m'a saisi et j'ai répondu présent tout simplement parce que j'étais là.

C'est ça ma vie sur l'eau, c'est d'être là quand la vie a décidé d'apparaître dans sa grande beauté.

Je comprends ceux qui ne peuvent se permettre d'aller en mer, ils construisent des rêves à leur mesure, mais moi, ces trucs surfaits, ça me fait crever d'ennui.

Je suis dessalé, frictionné puis rhabillé maintenant et j'ai faim. D'habitude, la nuit je me contente d'en-cas, mais là, j'ai une fringale qui ne va pas s'en satisfaire. L'idée d'engloutir une bonne choucroute vient me titiller amoureusement l'esprit.

Je m'en vais consulter le livre des vivres pour voir si ça peut se faire. C'est un grand livre relié à la couverture toilée noire, un livre de compte désuet, avec des colonnes et des lignes tracées à l'encre pâle. Dedans je note les entrées et les sorties des vivres, ainsi que leur répartition dans les différents recoins du bateau. Comme ça, je connais exactement ma

consommation et je peux estimer à tout moment combien de temps je peux tenir au large avant d'aller avitailler de nouveau...

C'est un livre que j'avais déniché au service des fournitures là où je travaillais. Il était encore dans son emballage d'origine et demeurait seul depuis belle lurette, depuis que les hommes ne font plus leurs comptes à la main. Sur la couverture, j'ai collé une belle étiquette avec son titre, « Livre des Vivres », joliment calligraphié de ma main...

J'ouvre le livre et je lis à la rubrique choucroute : cinq boites, reste trois, dans les fonds à bâbord près du puits de dérive ; à la rubrique bière : vingt, reste douze, dans les fonds au pied de la descente. C'est bon pour ce soir.

A quatre pattes, la lampe frontale allumée, j'ouvre la trappe dans le plancher. J'attrape une boite qui commence à rouiller, avec « choucroute » marqué dessus à la peinture à même le métal, puis une boite de bière au pied de la descente.

Ensuite ce n'est pas sans cérémonie que je fais au crayon moins un sur la ligne bière et moins un sur la ligne choucroute. Puis, je referme le livre.

Une casserole de choucroute fumante dans une main et la bière dans l'autre, je monte dans le cockpit, avec juste les coudes pour me tenir. Il est presque une heure du matin et Jaoul, calé sur son bouchain, file ses six nœuds.

C'est bon de manger avec la gamelle qui chauffe un peu entre les genoux. C'est bon de manger sous un dais immense piqué de lumignons avec la trace de lait qu'aurait laissé il y a peu, le sillage d'un gigantesque vaisseau. Ainsi Jaoul n'est pas seul, il a sa réplique au ciel.

Alors là-haut, il y aurait aussi un lapin à la barre ? Mais un vrai, cette fois-ci !

14

Le golfe de Gascogne

Le soleil se lève et ses premiers rayons me réchauffent l'âme avant de pouvoir réchauffer mon corps transi. J'entame la troisième journée depuis les Smalls.

Je n'ai pas vu un chat sur l'eau depuis des lustres, sauf un ferry hier, au loin. C'est hier aussi que Jaoul a recoupé son sillage fermant ainsi la boucle autour de l'Irlande. Et ça me fait penser qu'il y a bientôt deux mois, je quittai Fécamp. J'ai vécu tant de choses fortes pendant ces deux mois que j'ai l'impression qu'il s'est écoulé un temps beaucoup plus long.

Depuis les Smalls, je n'ai pas eu à toucher une seule fois au réglage des voiles, c'est le vent qui en tournant progressivement vers l'est, a conduit Jaoul à infléchir sa route, sinon, on était parti pour les Açores.

Les Açores ? J'avoue avoir été tenté d'y aller uniquement pour avoir une dizaine de jours supplémentaires d'eau à courir devant, histoire de sentir mieux la planète se glisser sous la coque...

Alors, j'aurais eu le temps d'entrer dans la ronde des jours et des nuits qui font basculer petit à petit le climat, j'aurais vu le ciel glisser et la Polaire décroître, j'aurais vu se dresser la belle courbe du soleil à rebours de saison et j'aurais un peu mieux ressenti avec mon corps les notions de géographie qui me faisaient tant rêver quand j'étais gosse...

Mais bon, je vis un peu ces choses quand, depuis l'Ecosse, je vois changer la lumière qui devient plus drue, quand la course invisible du soleil sous l'horizon se rallonge faisant disparaître l'aube qui passait au nord au milieu de la nuit.

Maintenant Jaoul fait route plein sud accroché au méridien qui passe par le Cap Finisterre, il se déhale dessus. Dans un peu plus de deux jours, j'aurais ce cap par le travers et dans trois, je serais à Porto amarré au quai du Douro, juste en face des caves de Villa Nova de Gaïa.

— Et vogue la galère !

J'ai dit : « et vogue la galère », c'était pour accompagner ma joie d'être bientôt à Porto... Et, en le disant, j'ai senti que la joie n'y était pas.

C'est bizarre quand même ! J'ai prévu d'aller à Porto depuis que j'ai conçu ce périple. Et puis, je connais bien cette ville, je m'y suis rendu, il y a quelques années pour compléter l'équipage d'un voilier qui remontait sur Dieppe. C'est une ville du sud douce et agréable, une ville que j'aime...

Mais c'est aussi la ville de Bevinda. C'est là qu'elle a passé toute sa jeunesse chez ses grands-parents où elle habitait, rue Oliveira Monteiro au numéro... cent trente six, je crois ? Peut-être bien que c'est le sept cent trente six ? Ou bien le cinq cent trente six ?...

Et voilà, il s'est passé la même chose quand je suis venu à Porto. J'avais laissé mon carnet d'adresses dans le bateau et le bateau était à la marina de Leixoes. C'était toute une affaire pour prendre le bus de Leixoes jusqu'au centre de Porto et je ne pouvais pas retourner chercher mon carnet, la journée était bien trop avancée. De plus, nous quittions le port le lendemain matin pour

Viana do Castelo. Il ne me restait donc qu'à me fier à ma mémoire.

Je marchais depuis longtemps déjà, seul dans Porto, quand l'idée me vint d'aller voir où habitait Bevinda. Je la voyais à chaque carrefour et mon cœur se mettait à battre quand, de dos, je croyais la reconnaître. Je ne pouvais pas continuer d'errer dans la ville sans but avec un cœur qui chavire. Je devais donc accorder à cette réminiscence, l'attention qu'elle réclamait pour en être enfin quitte.

C'est après Boa Vista, sur les hauts de la ville que débute la rue Oliveira Monteiro, une rue longue, très longue, neuf cent ou mille numéros, peut-être. J'avais des numéros en tête, mais comme aucun n'était le bon, je me suis arrêté à huit cents, certain d'être passé devant la maison de Bevinda ou plutôt son immeuble, puis je suis rentré au bateau la tâche accomplie.

De toute façon, si je m'étais arrêté devant le bon numéro, qu'aurais-je pu faire ? Rien. Strictement rien. Je ne me serais pas vu sonnant à la porte en disant : « Bonjour Madame, je suis l'amant de Bevinda, vous savez ? le français qu'elle connut en France, aux Cazals, il y a dix ans, et qui lui écrivait toutes les semaines des lettres enflammées ! Celui qu'elle rejoignit à Faro trois ans plus tard, à sa descente d'avion, pour passer une huitaine à s'aimer aux pieds de la Serra da Estrela ! » ...

Je me souviens de l'odeur des glycines qui nous parvenait par la fenêtre ouverte du train qu'on avait pris à Lisbonne. On n'était qu'au début d'avril et pourtant la nuit était chaude : « Tu sens le parfum, Lapin ? comme c'est bon... » Elle avait dit ça en français avec son accent, avec son sourire qui lui creusait des fossettes dans les joues. C'était ravissant.

Jaoul avant le grand départ

Je me souviens des oranges qu'on chipait par-dessus le mur, c'était à Pampilhosa au petit matin, on attendait la correspondance du train pour Carregal do Sal, elles étaient amères mais on s'en fichait...

Sur le seuil de la porte, rue Oliveira Monteiro, j'aurais continué de parler en disant à la dame ou bien au monsieur qui se serait trouvé là : « Bien voilà, je viens reprendre le cours de mon histoire d'amour avec Bevinda ! » Ou bien c'est Bevinda elle-même qui serait venue m'ouvrir la porte. Ou bien son mari, et j'aurais entendu les cris d'un enfant dans une pièce derrière. J'aurais dit alors : « Excusez-moi, je me suis trompé de porte ! » Et je me serais sauvé à toute vitesse pour aller pleurer au coin de la rue, seul, hors de vue...

C'était mieux que j'eusse oublié le numéro, comme ça je ne regrette rien.

Je suis en plein océan et je pleure à l'évocation de mes amours avec Bevinda. Oui, c'est sûr qu'elle a compté dans ma vie, cette femme-là ! Et je me demande si j'ai vraiment pris la mesure de cet amour-là, à l'époque...

Je me souviens, à l'aéroport de Faro au retour, nous attendions mon avion ensemble. Quand ils ont annoncé l'embarquement pour Paris, je me suis levé, elle aussi, puis elle s'est plantée devant moi le visage mangé de larmes, elle m'a saisi les deux mains et elle a dit : « Reste ! » J'ai dit : « Non, je ne peux pas. » Comme dans ma tête j'étais déjà dans l'avion, je n'ai pas senti son chagrin...

Je me rends compte maintenant, de l'importance de cette décision. Je ne pouvais pas, j'avais des enfants jeunes encore et l'avenir matériel avec Bevinda me paraissait incertain.

C'était il y a quinze ans. Je ne l'ai jamais revue.

C'est pour ça que j'ai dit qu'elle était venue trop tôt dans ma vie, car elle aurait aimé la mer, c'est sûr ! On aurait regardé les étoiles et mis notre nez dans le vent ensemble, on aurait... Ah ! la la... On en aurait fait des choses ensemble si... Si j'avais, tout simplement, osé vivre avec elle.

Alors aller à Porto, pour quoi faire ?... Pour avoir le cœur chaviré encore une fois, avec des fantômes plein la tête pour m'empêcher d'apprécier l'escale et me faire passer à côté de rencontres intéressantes ? Non ! je n'en ai pas envie. Et je ne vois pas comment retourner au Portugal débarrassé de mes prégnants souvenirs autrement qu'en vivant une histoire d'amour avec une nouvelle compagne.

Et l'Espagne, les rias de Galice ? Avec les gens du bateau de Dieppe, j'ai vu les îles Cies et la ria de Vigo, je n'ai pas été plus loin en remontant vers le Cap Finisterre, je les ai quittés là parce que je n'aimais pas leur façon de naviguer, mais j'ai pu voir que l'été, c'est plein de monde. Alors, à quoi bon aller là-bas si c'est pour faire le touriste ?

J'ai décidé de continuer à suivre le méridien un jour plein encore avant de piquer sur l'entrée de la Gironde, pour être sûr de pouvoir couper à angle droit la route des cargos Ouessant-Cap Finisterre.

Mais pour l'instant, j'ai beau prévoir et décider, comme le vent est complètement tombé, il ne se passe rien. C'est de nouveau la calmasse et les mots croisés, bercés par la grande houle lisse de l'océan.

Puis la nuit calme et douce, avec quelques loupiotes qui se déplacent sur l'eau, des pêcheurs sûrement !

Jaoul avant le grand départ

Ce matin, c'est encore l'eau lisse qui ondule avec un mouvement calme et démesuré. Mais vers dix heures, quelques frissons courent sur l'onde. Une aubaine. Je hisse le spi pour ramasser ce souffle naissant. C'est un petit vent du nord qui peu à peu s'affermit et nous déhale déjà à six nœuds. Ca change la vie !

Comme la journée et la nuit suivante se passent à tirer le meilleur parti du vent et des voiles, Jaoul se permet d'aligner au loch cent quarante neuf milles en vingt-quatre heures. Ce qui n'est pas mal du tout !

J'ai viré de bord il y a une heure, vers dix heures environ. L'étrave de Jaoul ne pointe plus sur la Galice mais sur BXA, la bouée d'atterrage qui annonce le chenal d'entrée dans la Gironde et ma vision des choses s'en trouve chamboulée. L'eau et le ciel n'ont pas changé mais c'est dans la tête que ça se passe, parce que derrière l'horizon, ce n'est plus le même pays qu'on s'attend à voir apparaître ; même s'il y a encore deux jours de navigation avant de pouvoir apercevoir l'amer qui signale l'estuaire, comme c'est le pays de la fin de mon périple qui surgira, mon cœur se serre...

J'entends déjà le bruit des voitures, je sens l'odeur des échappements, je vois déjà la lumière des enseignes lumineuses et la pollution visuelle des écritures géantes qui hurlent leurs slogans, je vois la laideur des usines, la désinvolture des habitants et... les tracasseries à venir d'une administration tatillonne... je vois les gris... les mochetés... les...

Ah, ça me file le bourdon ! tiens...

— Lapin ! T'es pas un peu frappé ? Hein ! On est encore à deux jours de mer de la côte et te voilà à vomir sur toi, à répandre sur le bel océan ta négativité malfaisante, tu es entrain de te polluer la vie !

Jaoul avant le grand départ

Ah ! Bon Dieu, comme je me fais vite reprendre par mes démons quand je n'y prends pas garde, quand je ne vois dans ce retour en France qu'un retour à d'anciennes habitudes au temps où je préférais maudire la vie et la société plutôt que de bouger mon derrière et vivre ma vie.

L'espace d'un instant, j'ai oublié de voir, dans une fissure du béton, la touffe d'herbe verte qui y pousse, j'ai oublié de voir que la vie est partout, qu'elle est source d'émerveillement, j'ai oublié de m'emplir du moment qui passe...

C'est vrai qu'à cet instant sur Jaoul, il fait bon se laisser bercer par la houle ; elle le prend par la hanche, elle se glisse sous la coque et s'échappe par-devant, doux balancement au rythme lent. Sentir respirer l'océan, quel bonheur !

Le pire, c'est que j'avais oublié que j'ai, moi-même, choisi d'hiverner à Bordeaux pour bénéficier de tous les avantages de la grande ville. Derrières les portes de l'écluse du bassin à flot de Bacalan, ce n'est pas la grisaille qui compte mais les nouvelles possibilités qui vont s'offrir à moi.

J'ai fait ce choix parce que l'endroit est beaucoup plus vivant qu'à Fécamp. Ce n'est pas que je m'y déplaisais, mais Bacalan, que je connaissais pour y avoir séjourné à plusieurs reprises, offre plus de facilités pour un vagabond fauché comme moi. D'abord, la place à quai coûte deux fois moins cher, ensuite il y a une petite communauté de gens qui vivent sur l'eau à l'année. Certains reviennent d'un grand voyage, d'autres le préparent, d'autres encore restaurent de vieux navires. Et rien que ça ! ça vaut le déplacement. Il y a en perspective de joyeuses soirées à se raconter les uns les autres, à échanger des idées, des

astuces, en se faisant griller des saucisses sur un feu de planches dans un tonneau sur le quai, ou bien, s'il pleut ou s'il fait froid, en buvant un jus au chaud, serrés dans un carré, le visage à peine éclairé par la lueur d'une lampe à pétrole. Puis il y aura des coups de mains et des tuyaux à se donner pour bricoler nos bateaux à pas cher.

— Alors il n'y a vraiment pas de quoi cultiver des humeurs maussades, hein Lapin ? même si, en face, la base de sous-marins désaffectée est triste à pleurer, même si la rumeur de la ville ne s'arrête pas au panneau de descente.

J'ai affalé le spi que je n'arrivais pas à tenir au vent de travers ; c'est trop pour cette voile, elle ne fait que faire gîter le bateau.

J'ai déroulé le génois et ma foi, on tient quand même les six nœuds.

Avec la recrudescence de navires dans le coin, j'ai repris le rythme des veilles chaque vingt minutes, la nuit et le jour pendant la sieste. J'arrive mieux à gérer ce sommeil en tranche car j'ai acquis plus d'assurance et de confiance en mes capacités maritimes pour m'abandonner plus facilement au sommeil. Cette vie tant souhaitée devient mienne en façonnant mon corps et mon esprit, les gestes et les attitudes deviennent réflexes, je suis heureux d'y parvenir.

En fin de matinée, je passe sans problème la ligne Ouessant-Cap Finisterre, ce boulevard des cargos, et je suis bien content de la franchir de jour. Demain à cette heure-ci, je ne devrais pas être loin de BXA.

15

De l'entrée en Gironde à Bacalan

BXA est en vue. J'approche un peu, mais pas trop à cause des gros « barlus » qui attendent le pilote pour entrer en Gironde.Je mets en panne et j'attends le flot. Puis je laisse passer deux heures pour que la renverse soit bien établie, j'évite ainsi de me faire chahuter par les remous au point de rencontre du fleuve et de la marée montante.

Il fait beau, Jaoul bouchonne gentiment et comme j'ai du temps devant moi avant de remettre en route, j'en profite pour m'offrir à nouveau une choucroute avec une bonne bière...

Je ne sais pas très bien ce que représente la choucroute pour moi. En tout cas, je prends plaisir à manger en mer, ce plat de terrien continental qui leste le mangeur… Mais oui, je sais bien sûr ! Mon plaisir nait du contraste, que j'accentue pour marquer mon choix, entre le mode de vie d'un terrien et celui d'un marin...

Puis la sieste suit, indispensable à une bonne digestion. Le dos calé contre le radeau de sauvetage avec la trinquette pliée en coussin, je somnole un œil entrouvert pour guetter la moindre réduction de l'espace de sécurité qu'il faut maintenir entre Jaoul et les gros navires. La sonnerie du compte-minutes qui pend autour de mon cou est là pour me rappeler à

l'ordre chaque quart d'heure si toutefois je venais à sombrer dans une douce inconscience.

A l'heure dite, j'ai remis en route. Je franchis à présent la ligne Royan-Pointe de Grave, qui marque l'entrée de l'estuaire, deux heures pétantes après le début du flot ; je suis fier de cette précision bien qu'elle n'ait aucune importance, et je remonte le fleuve de bouée en bouées, celles qui marquent à tribord le chenal de grande navigation.

La grande houle océanique n'est plus. L'eau verte et transparente fait place à une eau beige opaque, semblable à du café au lait, avec parfois des reflets rouges. C'est l'immense tampon de vase et de limon floculant, qui se déplace dans l'estuaire au gré des marées.

Jaoul glisse immobile sur une eau qui frise doucement sous la brise légère. Voiles gonflées, grand largue bâbord amures, le régulateur d'allure réglé au petit poil et la dérive avant relevée, Jaoul file ses six nœuds sans sourciller auxquels il faut ajouter la vitesse du courant que j'ignore. C'est impressionnant de voir défiler sans cahot le paysage Médocain dans un calme souligné par un léger chuintement d'eau régulier.

Le soleil de l'après-midi avive les couleurs. Malgré un début de jaune et de roux, le vert des vignes soigneusement peignées tranche encore avec l'eau presque rouge du fleuve. Parmi les vignes, une tour, un château avec un petit drapeau tricolore dessus, un bouquet d'arbres, le tout bien propret comme sur un tableau naïf ; j'ai l'impression de naviguer entre les pages d'un livre d'enfant tandis que je serais le personnage qui s'échappe de l'histoire pour mener sa vie propre et converser avec l'enfant.

A cette évocation l'enfant intérieur est touché, il ouvre son cœur et une joie profonde m'envahit. Quel bonheur d'être à la fois celui qui est dans le tableau et celui qui le regarde !

La contemplation dure un moment encore.

Mais il n'y a pas que les yeux qui se réjouissent, il y a aussi le nez... Oui ! après tous ces jours de mer, c'est un nez neuf qui recueille les odeurs de terre, de vase fraîche, d'herbes sèches, parfois de bois brûlé cuisant quelques poissons sur la rive d'en face et qui perçoit jusqu'aux plus fines effluves. Je maintiens mon nez dans le vent prenant plaisir à humer l'air et à nommer chaque parfum. Pour les plus ordinaires, c'est facile mais, quand ils sont ténus ou bien quand ils passent vite, c'est plus difficile. Parfois je poursuis l'odeur en courant sur le pont pour avoir le temps de la sentir et de lui donner un nom. Je suis absorbé par ce jeu passionnant quand une puanteur âcre et pénétrante vient tout écraser. Les émanations d'un épandage de fumier ou de lisier s'imposent et durent pendant un mille au moins. C'est si fort qu'il faut un ou deux milles de plus pour me désimprégner de l'infection et percevoir à nouveau les subtils bouquets qui parviennent de la rive.

Et les bruits de la terre ? des bruits calmes qui viennent caresser mon oreille en lui chantant une mélodie familière : ici, c'est un chien qui aboie, là une portière qui claque... des éclats de voix sautent avec le vent par dessus les peupliers ; au loin, le ronronnement d'une machine agricole qui peine dans un champ, me parvient assourdi.

C'est un plaisir après tant de jours de mer de savourer avec des sens neufs les choses qui, somme toute, sont bien banales dans une vie ordinaire.

Le dépôt de carburant avant Pauillac, puis Pauillac et son port défilent... Je me laisse porter par le flot alors qu'il me faudrait peut-être songer à mouiller avant la renverse parce qu'à l'évidence, il n'est pas possible de gagner Bordeaux sur cette seule marée ; il aurait fallu pour cela embouquer l'estuaire juste au début du flot et même un peu avant.

Voici Lamarque et l'embarcadère du bac, une balise marque un enrochement qui couvre. Derrière l'enrochement, une eau calme, l'endroit rêvé pour mouiller à l'abri des remous des gros navires qui croisent dans le chenal. D'un coup de barre, j'engage Jaoul. Je fais un tour pour prendre la mesure de l'endroit, ensuite je remonte au vent jusqu'au fasèyement du génois puis, je l'enroule. L'ancre, parée depuis l'embouchure, tombe dans un raclement de chaîne qui ne dure pas. Jaoul étale sa chaîne. J'en rajoute une bonne longueur qu'il étale à nouveau, puis il s'arrête. Il est six heures du soir. Ensuite, il reste à ferler la grand-voile, à jeter un coup d'œil pour voir comment il va éviter au début du jusant et après, seulement après, ce sera le temps de la détente pour le capitaine.

Dans la nuit, je monte sur le pont pour soulager ma vessie, mais le pipi dans l'eau ne fait plus d'étincelle. La nuit est chaude et longue ; on est dans le midi de la France et l'été n'est pas fini, bien que, pour moi, les jours aient considérablement raccourci en peu de temps ; la nuit est claire aussi, à cause de la lueur de la ville proche qui se reflète dans les nuages. Les roseaux se découpent dans la lueur et, quand je prête l'oreille, j'entends de furtifs froissements d'herbes ou de paille sèche. Puis vers le fleuve, le « plic » d'un poisson

sautant hors de l'eau presque sous l'étrave me surprend. Je reste dans la pénombre à scruter, à deviner d'où surgira le prochain bruit... Un « plouf », suivi de trois cercles concentriques argentés qui vont s'élargissant. C'est sans doute un rat d'eau ou bien un ragondin, une loutre peut-être ? Le silence et l'immobilité sont habités, il y a de la vie, elle est partout. C'est bon !

Le bac a repris ses navettes tôt ce matin et ça m'a réveillé. J'en ai profité pour me faire un jus. Mais la journée s'annonce longue, j'ai du temps à tuer avant de reprendre la route vers Bordeaux, alors j'en profite en piquant une tête dans l'eau ocre pour enlever le sel qui me colle les cheveux et me tire la peau du visage. Elle est chaude comme la nuit que je viens de passer. Je me lave au limon de Garonne. Puis, dans un seau, je fais subir le même sort à mes vêtements de mer devenus raides. L'eau douce est bonne comme une caresse et le limon ne reste pas, il tombe au fond du seau.

Puis la journée passe tranquillement à se laisser aller aux douceurs du fleuve et du climat de cette fin d'été en Aquitaine, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de reprendre le chenal pour profiter du montant.

Je ne me suis pas donné la peine d'établir les voiles pour les deux heures qu'il me reste à naviguer avant d'arriver à Bordeaux ; deux heures à barrer un Jaoul qui ronronne doucement.

Le fleuve rétrécit quand il se sépare de la Dordogne pour redevenir Garonne ; le paysage change et devient plus urbain.

Quelle étrange sensation, en arrivant à Bordeaux, que de voir de loin le pont d'Aquitaine comme une

herbe tendue au-dessus d'un ru qu'emprunteraient deux colonies de fourmis se croisant. Étrange impression tout de même, en passant dessous, que d'être, ne serait ce qu'un instant, privé de ciel, avec cette idée saugrenue que, Jaoul et moi qui conversons avec les étoiles, nous pourrions un jour en être privé. Heureusement ça ne dure pas et le ciel revient vite au-dessus du mât...

Arriver dans une ville par son fleuve, c'est pénétrer une intimité sans y être invité. C'est plus que regarder par le trou de la serrure, c'est participer aux ébats. Et tout ça sans que personne n'en soit troublé. C'est le privilège du vagabond, on ne le voit pas mais lui voit, il voit l'ordre secret des choses puisqu'il n'est pas concerné, il vient d'une autre planète avec des yeux neufs...

Ah ! que c'est bon d'aller à la ville comme on va à l'Etranger.

A l'entrée du port, la ville montre ses fesses. Sur les quais, des pièces métalliques rouillées gisent parmi les herbes folles ; il y a de vieilles installations désertes ou en ruines, des barges abandonnées ou qui servent peu, des pieux dans l'eau ; un promontoire bancal avec une cabane aux planches disjointes sert de support à un tuyau crevé venant de nulle part, qui bée au-dessus du fleuve ; le vert des plantes grasses entre les pierres tranche sur le gris sale, le noir parfois, du mur des quais. Une pièce vient de se jouer et l'on n'a pas encore enlevé les accessoires. Dans cet entre-deux, je me plais. C'est l'entre fesses de la ville, l'endroit que personne ne convoite, ou ne convoite pas encore. On dit « friches industrielles ». C'est le seul endroit dans une ville où je me sente chez moi, avec la liberté d'aller et de venir sans déranger quiconque, disposant de l'espace à ma guise, imaginant, inventant des vies, des intimités,

seigneur des lieux. Même si nous sommes plusieurs, chacun reste le seigneur des lieux, seigneur de sa propre vie, sans revendiquer quoi que ce soit ; nous nous sommes reconnus, ça suffit.

Bacalan, on y est. Derrière les portes c'est un peu comme ça : des tas de planches, des hangars, des types qui bricolent, vivent et dorment sur l'eau, reliés à la terre avec juste un mince cordage. Mais pour combien de temps encore ? Quand un promoteur sera passé et aura construit neuf et propre, on nous chassera nous les pas rentables, les pas dans le système, les pas quelque chose, nous qui créons la vie avec deux bouts de ficelle et un clou tordu.

Nous n'avons pas eu à attendre longtemps l'ouverture des portes. Je dis « nous » parce que je ne suis pas seul, deux autres bateaux veulent sasser avec Jaoul. Les portes se sont ouvertes en laissant échapper une drague, un de ces gros bâtiments bizarrement conçus qui s'ouvrent en deux par le milieu sans couler, lâchant ainsi la vase qu'ils ont aspirée auparavant.

Après l'écluse, nous franchissons un premier bassin désert avec des voitures qui roulent le long d'un côté tandis que de l'autre, l'éclusier en Mobylette se dépêche d'aller actionner le pont tournant pour nous faire accéder au deuxième bassin, celui où je vais séjourner jusqu'au printemps.

16

Jaoul avant le grand départ

Octobre. Je me sens bien ici dans cette petite communauté des gens du bassin, ce petit peuple de l'eau. On se rencontre souvent pour des coups de mains ou bien pour se raconter des histoires de mer autour d'une moque de café ou d'une assiette de sardines grillées. Ca se finit parfois tard le soir, toujours en chansons avec Laurent et sa guitare qu'il ne lâche jamais ; des chansons qu'il écrit lui-même sur son vieux cotre aurique amarré à deux bateaux de Jaoul, entre deux séances de ponçage ou de vernis.

Novembre. Le vent souffle par-dessus les hangars en secouant les tôles, il soulève la poussière du quai qu'il rabat sur le bassin. C'est l'inconvénient ici en plus du bruit de la ville, parce qu'il faut souvent laver le pont à grands seaux si on ne veut pas éroder la peinture en marchant.

J'ai presque fini les gros travaux d'aménagement que j'avais prévus. Un gars, Raymond, un chic type qui retape un cargo (drôle d'idée mais pourquoi pas après tout ?), m'a appris à souder l'alu. J'ai enlevé la bulle de Plexiglas et j'ai construit une timonerie. Ca fait comme une casquette au-dessus du rouf de Jaoul sans trop casser sa silhouette. En tout cas, je serai plus à l'aise pour faire les quarts par mauvais temps.

Début décembre. J'ai reçu le tableau de Louise. Il trône au mur du carré. Il est beau... Je ne cesse de le contempler, de me souvenir et de me nourrir de l'amour qu'elle me porte. Ah ! Louise si tu savais... Mais tu sais, je te l'ai écrit...

— Je te l'ai dit, Louise, dans ma lettre. Quand je me suis retrouvé seul en pleine mer après t'avoir quittée, j'ai su que c'était la dernière fois et que jamais plus je ne naviguerai en solitaire. Alors, peu de temps après mon arrivée ici, j'ai passé une annonce dans une revue nautique pour rencontrer une femme et faire ma vie avec sur Jaoul. Je me suis décrit comme je suis : un peu ours, mais de bonne volonté, sauvage, amoureux de la liberté, plutôt flâneur que travailleur. J'ai dit tout ça et j'ai décrit mon projet, j'ai reçu une seule réponse. Mais quelle réponse ! Elle était très intéressée par moi, elle a dit qu'elle attendait ça depuis quelques années. D'abord, je n'y ai pas cru. Depuis quelques années... des annonces pareilles ? je ne suis pas le seul à en passer. Elle aurait pu trouver avant. Alors, j'ai acheté un ordinateur portable d'occasion et nous avons conversé par l'Internet chez un copain. J'ai fait numériser des photos de moi et elle m'a envoyé les siennes. Bon Dieu, ce qu'elle est jolie ! Ouaouh, si je m'attendais à ça ! Elle me plaît, Louise, tu peux pas savoir comme elle me plaît ! Et tu sais ce qui l'a tout de suite accrochée dans mon annonce ? Hé bien, c'est ma proposition d'aller en Antarctique renifler l'air sous le vent d'une colonie de manchots pour avoir une idée de l'odeur. Et c'est ça qui lui a plu et qu'elle attendait depuis des années. Elle avait répondu à bien des annonces auparavant, mais les gars voulaient une femme pour faire le tour du monde et elle sentait qu'elle ne pourrait jamais s'insérer dans l'histoire de

ces hommes, car ce n'était pas la sienne. Elle voulait vagabonder autour de la planète, c'est sûr, mais pas pour faire le tour du monde, elle voulait que le prétexte à naviguer soit un goût particulier des choses, un goût qu'elle a reconnu dans mon annonce.

Ah, Louise, je suis heureux et inquiet à la fois ! Je ne l'ai jamais vue et c'est aujourd'hui qu'elle vient !

Mi-décembre. On vient de passer une dizaine de jours ensemble. Quand elle est descendue de voiture sur le quai de Bacalan, je l'ai tout de suite reconnue. C'était bien l'Elodie de mes entretiens sur l'Internet : une femme plutôt grande, souple, avec un visage fin, un joli nez droit à l'arête fine, des lèvres fines avec des rides d'expression de chaque côté qui disent sa bonne humeur, des yeux clairs, émerveillés et rieurs comme le soulignent de mignonnes et délicates pattes d'oie, des cheveux grisonnants qui frisent et foisonnent, des joues souples et fraîches qu'il fait bon embrasser, un menton fin... Elle était vêtue d'un caban bleu marine et d'un jean, une écharpe autour du cou, et elle portait des chaussures de sport. C'était la première impression en chair et en os que je recevais d'elle. Elle est gravée à jamais dans ma mémoire. Ensuite, je l'ai embrassée et je l'ai serrée sur mon cœur, je l'aimais déjà et j'étais heureux. Elle s'est laissée faire, elle était heureuse elle aussi, ça se sentait.

Nous nous sommes regardés un peu bêtas durant la première heure, puis tout a été très vite. Je n'ai pas eu besoin de lui présenter Jaoul, elle l'a investi sans histoire et pris tout de suite ses aises. Il est vrai que nous nous étions déjà tout dit par e-mail, il nous restait simplement à vivre les choses, chacun selon sa nature.

Puis nous fûmes invités plusieurs soirs de suite dans le cargo de Raymond ; c'est là que le petit peuple a l'habitude de se réunir parce qu'on y tient tous. Ils voulaient la voir, je les avais tellement bassinés avec elle. Ils furent conquis, je l'ai vu, leurs yeux brillaient quand ils la regardaient et je sentais qu'ils étaient heureux pour moi. Chez certains, il y avait quand même un peu d'envie dans le regard, surtout chez les vieux gars, ceux qui, sans le sou, avaient passé tout leur temps à droite et à gauche à tenter de dénicher la bricole qui, assemblée aux autres, ferait petit à petit de leur vieille coque un superbe navire. En attendant ils vieillissaient, et aucune femme n'avait été séduite par leur entreprise. Ceux-là se demandaient en voyant Elodie, si tous comptes faits, ils ne s'étaient pas laissés dépasser par un rêve démesuré. Mais ce n'était qu'une brève éclaircie dans leur ciel fait de labeur, de rudesse et de froid, le lendemain ils retourneraient à leur rêve sans douceur, sans caresse et sans femme.

Malgré le temps froid et les jours si courts, Elodie a voulu naviguer. Nous sommes allés jusqu'à l'île de Ré et nous avons mouillé dans le Fier d'Ars. Pendant cette virée, elle a pris en main le bateau seule et fait la navigation. Je l'ai laissé faire, elle s'est débrouillée à merveille. Au retour elle était contente malgré le temps un peu dur que nous avions rencontré au sortir de la Gironde, surtout quand il avait fallu tenir l'allure de prés le temps d'aller virer au loin pour parer le banc de la Mauvaise. Et moi, j'étais ravi, soulagé. Jaoul avait désormais deux personnes pour s'occuper de lui. Quand elle était à la veille, je pouvais faire autre chose, quand elle était à la manoeuvre aussi, mais bien souvent je m'arrêtais pour la regarder faire et je me réjouissais de la voir en action avec tantôt des gestes fermes et sûrs et

tantôt des gestes délicats. Quand elle s'apercevait que je la regardais, elle interrompait son geste pour venir me faire un baiser, puis elle retournait finir ce qu'elle avait commencé.

Oui, nous sommes devenus vite intimes et je ne suis pas resté longtemps à coucher seul dans le carré.

Elodie, quarante sept ans, veuve sans enfants, patronne d'une petite entreprise de commerce léguée par son mari, deux appartements à Paris qui lui assurent une rente. Le temps de vendre son affaire et elle vient à bord définitivement, m'a-t-elle confirmé en repartant.

— De toute façon, je viens passer Noël et le jour de l'an à bord. Qu'est-ce qu'on va être bien avec les amis de Bacalan, hein Lapin ? a-t-elle dit, joyeuse et satisfaite.

Je ne sais quoi penser, d'ailleurs je ne pense plus. J'ai le sentiment d'avoir gagné le gros lot du Loto. Elodie, c'est mon Loto à moi. Comment pouvais-je imaginer qu'un jour je rencontrerais une femme qui me conviendrait à ce point et dont la situation matérielle et sociale, non seulement ne poserait aucun problème, mais encore nous faciliterait la vie à bord ? Elodie, son entreprise vendue, l'argent placé, est libre. De plus sa rente conséquente nous épargnera les petits boulots en route et nous permettra quelques extras comme des séjours en marina pour voyager à terre.

Janvier. La timonerie est complètement terminée. Elodie est venue pour les fêtes avec plein de cadeaux pour Jaoul : un radar, un pilote électrique pour les journées sans vent au moteur, un hydrogénérateur qui fournit de l'électricité à partir d'une hélice qu'on traîne dans le sillage.

Jaoul avant le grand départ

Mars. Il fait encore froid, Jaoul est sur le quai calé en hauteur sur deux empilements de tins. Ca permet de baisser les dérives pour l'entretien. Mais pour entrer chez soi, il faut prendre l'échelle. J'ai défait la cabine avant pour souder un compartiment étanche dans l'étrave. Ensuite, je referai la peinture sous-marine et je réviserai le mécanisme des dérives.

J'ai fait l'acquisition d'un téléphone portable pour parler avec Elodie. Je la tiens régulièrement au courant de l'avancement des travaux. Elle a vendu son entreprise et reste à Paris jusqu'à la fin du mois pour tout régler.

Avril. Le printemps est là sur le bassin. Les capots s'ouvrent en grand plus souvent. Les gens sortent plus facilement. D'aucuns ont accroché des pots de fleurs aux bastingages dans lesquels ils font pousser du persil ou des herbes aromatiques. On sent dans ses tripes que le temps mauvais et froid cède du terrain. Les journées s'allongent. On mange plus volontiers dehors.

Elodie s'est installée à bord définitivement et Jaoul est de nouveau à l'eau. Tandis que je continue la préparation du bateau, elle s'occupe de l'avitaillement et note tout sur le livre des vivres. Elle s'occupe des cartes, des formalités, des visas et autres obligations avec une efficacité redoutable. Il reste à trouver des cartes de l'Antarctique. Mais j'ai idée qu'au Chili on aura plus de chance d'en trouver d'occasion ou à copier.

Nous avons prévu le grand départ pour la mi-septembre.

Elodie et moi, nous nous entendons comme des larrons en foire. Parfois, elle m'envoie des piques sur des traits de mon caractère, ce qui avec quelqu'un

d'autre aurait le don de m'agacer. Avec elle ? non. Elle dit ça avec un tel naturel que j'ai simplement envie de lui répondre qu'elle peut s'en donner à cœur joie avec moi, car je suis plutôt amusé de son jeu, de voir cette gentille femme tenter de faire la méchante avec sa voix flûtée et son rire prêt à éclater. Quand à mon tour je tente de la chambrer, c'est peine perdue, ça repart aussitôt dans l'autre sens. Si j'insiste, il faut que ça se termine par un câlin pour qu'elle consente à ne pas surenchérir.

J'aime regarder Elodie s'affairer. Avant de ranger soigneusement un objet, elle l'observe longuement comme si elle le voyait pour la première fois. Elle est prête à s'émerveiller de sa couleur ou de sa forme plutôt que de son utilité. Et moi, c'est de ses mimiques et de ses yeux étonnés que je m'émerveille. Je la regarde souvent parce que je n'en reviens pas encore d'un tel cadeau. A chaque fois, je lui trouve des choses nouvelles tellement intéressantes que j'ai vraiment l'impression de contempler une femme différente.

Elodie fait de même avec moi. Quand je suis pris par un bricolage minutieux ou par l'étude d'une carte, elle s'arrête pour me regarder. Elle est fascinée par ma capacité de concentration. Moi, je ne m'en rends pas compte.

Juin. Les cartes sont étalées partout, même dans le cockpit, nous faisons et refaisons notre itinéraire pour essayer de bénéficier à la fois de temps pour bien profiter des escales et de conditions de vent et de saison clémentes dans chaque hémisphère. Ma femme a tendance à privilégier l'escale tandis que moi, je m'occupe surtout de tracer la route la plus favorable.

J'ai dit « ma femme » parce qu'Elodie l'est depuis deux semaines...

Un soir, c'était au début du mois de mai, alors qu'elle lisait un bouquin sur les Iles du Cap Vert, assise au bout de la banquette du carré les genoux ramassés, je prenais plaisir à la regarder en silence quand elle me dit sans précaution :

— Lapin, je veux me marier avec toi.

— Heu, t'as pas une autre connerie à me sortir, hein ? répondis-je embarrassé.

— C'est pas une connerie, je veux me marier avec toi ! J'ai ça dans la tête depuis quelque temps et je pense que c'est bien.

— Eh bien moi ! j'ai pas ça dans la tête et je trouve que c'est une connerie.

Elle n'insista pas mais c'était dit. Elle laissa l'idée faire son chemin dans ma tête. Elle savait que ce n'était pas si saugrenu que ça et que non seulement ça scellerait une grande rencontre, parce que nous étions tous les deux persuadés que c'était la rencontre de notre vie, mais aussi parce que ça faciliterait nos démarches à l'étranger.

Trois jours plus tard, quand elle revint à la charge, je n'offrais déjà plus de résistance...

J'aime Elodie parce qu'elle me laisse d'abord dire « non » sans rien dire. Elle sait que j'ai besoin de m'opposer dans un premier temps pour ensuite considérer et bien souvent accepter sa proposition. Je fais quelque chose de semblable avec elle. Quand j'ai une idée dont elle ne veut pas, elle se saisit d'un détail de ma proposition et le monte en épingle, la conversation tourne court et pour me sortir sans encombre de la situation, je lui fais un câlin. L'opinion saugrenue qu'elle avait s'évanouit comme par

enchantement et, quand plus tard je le lui dis, elle s'étonne de l'avoir eue. Parfois je la soupçonne d'être de mauvaise foi. Mais bon ! j'aime Elodie...

Trois semaines après, nous étions mariés. On a fait une fête du tonnerre dans un hangar sur le quai avec mes filles et leurs maris, mes petits enfants, le frère et la sœur d'Elodie et le petit peuple de Bacalan. Quand on a voulu s'éclipser pour retourner sur Jaoul, ils nous ont surpris et on a fini dans les eaux du bassin à patauger avec nos beaux habits. Et moi qui voulais les garder propres pour nos démarches à l'étranger !

J'avais envoyé un faire-part à Louise, il m'est revenu avec une bien triste nouvelle. Louise n'est plus, elle s'en est allée d'une crise cardiaque devant son chevalet. C'est le fermier qui déposait son lait devant sa porte qui l'a vue par terre.

J'ai agrippé Elodie et j'ai pleuré dans son cou. Elle a pleuré avec moi, car je lui avais tellement parlé de Louise qu'elle lui était proche aussi. Puis nous avons contemplé longuement son œuvre au mur du carré. Oui, elle avait bien atteint en peu de temps ce qu'elle cherchait, cette profondeur à laquelle elle voulait amener celui qui regarde afin qu'il se voie, non pas comme dans un miroir, ou plutôt si, mais dans un miroir qui renverrait les mille et une facettes de son âme, surtout celles qu'il ne connaît pas encore.

Dans le tableau, je voyais Louise, je voyais Elodie, je me voyais, moi, en rocher à câlins, et je voyais combien l'amour de Louise m'avait préparé à recevoir celui d'Elodie.

— Merci Louise, merci !

Jaoul avant le grand départ

Epilogue

Je suis allongé sur la plage avant, enroulé dans la trinquette, la tête dans les étoiles. La voûte céleste oscille au rythme de Jaoul. Quand je veux garder le ciel immobile, c'est avec son mât qu'il tente d'y inscrire quelque chose comme ferait la main malhabile d'un bébé qui tient un crayon.

C'est la fin de mon quart, Elodie ne va pas tarder à prendre le suivant.

Je la sens s'approcher plutôt que je ne l'entends. Je sens un léger changement dans le balancement du bateau, signe qu'un poids se déplace. Un hauban qui se raidit sous sa main confirme mon impression, c'est Elodie qui vient prendre son quart. Puis la tôle sous moi fléchit. Une silhouette dressée, pleine de cheveux, se découpe sur le ciel. Elle s'accroupit et se glisse près de moi sous la trinquette. Elle me prend la main et nous restons là sans rien dire à regarder les étoiles.

Je ne réalise pas très bien encore ce qui s'est passé depuis un an. Toute cette préparation, la rencontre d'Elodie, le départ avec les amis qui nous ont fait fête. Certains nous ont accompagnés jusqu'à Royan. C'est le grand départ pour cinq ou dix ans, celui auquel je n'avais pas cessé de rêver et que je préparais depuis des années.

La Gironde est dans le sillage depuis deux jours et nous allons bientôt recouper la route que je faisais il y a un an quand je cinglais vers le Portugal. J'ai le

sentiment de ne pas avoir quitté cette route, puisque c'est à Porto que nous ferons notre première escale. J'ai seulement du dormir un peu et pendant ce temps un dieu a exaucé le vœu que j'ai formulé sans bien m'en rendre compte. Je disais quelque chose comme ça... Ah oui, je disais : « Et je ne vois pas comment retourner au Portugal débarrassé de mes prégnants souvenirs autrement qu'en vivant une histoire d'amour avec une nouvelle compagne. » Et là, maintenant j'ouvre les yeux, je suis toujours sur la route du Portugal avec une nouvelle compagne que j'aime : ma femme. S'est-il passé un an entre ces deux instants ? J'en doute.

Et puis je me souviens, au début de mon périple, quand je causais de mon démon avec Jean-Marc, l'ennui qui me précipite à faire n'importe quoi pour ne pas voir sa face hideuse, c'était sur la grève de l'anse de Réville ! Eh bien, si je n'avais pas eu un coup de pouce du destin en rencontrant d'abord Louise puis Elodie, je ne crois pas que j'aurais pu en venir à bout. Ces deux femmes ont su alléger le poids que je me collais sur le dos pour ne pas souffrir de l'ennui.

Eh, oui ! quand on souffre, on ne s'ennuie pas. Drôle de découverte, quand même !...

— Lapin ?

— Oui.

— Tu vois là-bas, dit-elle en montrant du doigt un point sur la voûte céleste, c'est nous !

— Castor et Pollux ?

— Oui ! Je suis Castor, toi t'es Pollux. Tu sais le chien un peu idiot qu'il y avait à la télé autrefois ?

Ça, c'est Elodie ! et je l'aime. Elle est aussi un loukoum magique à sa manière. Sans elle, je le sais, il n'y aurait pas eu de grand départ.

Postface

Je ne sais pas si j'ai écrit un récit ou un roman.

Un récit, puisque tous les endroits visités sont réels, les émotions, les sensations liées au paysage, à la vie en mer, tout s'est passé comme il est écrit.

Un récit, puisque toutes les réflexions de Lapin sont les miennes, ses rêves, ses attentes, sa vie passée et présente aussi.

Un récit, puisque Jaoul, le mas abandonné, existe bien au bord d'une combe du haut Languedoc. J'y ai rêvé d'une vie rythmée selon le temps qu'il fait ainsi qu'il est dit au chapitre premier.

Un récit, puisque Jean-Marc, Robert, Bob et Maureen, Bevinda, Marie-Christine et sa fille (elle est grande à présent) qui jouait à me fourrer des Chocos-Pops dans la bouche, sont des personnes que j'ai rencontrées longuement, amoureusement pour certaines. Toutes ces personnes sont réelles sauf leur nom.

Et pourtant, c'est bien un roman puisque je n'ai jamais navigué en solitaire avant l'écriture de celui-ci. Au début des années 80, j'ai été chef de bord dans une association. Ce sont les croisières de cette époque, mises bout à bout, que j'ai relatées dans cet ouvrage. Et Louise, Elodie, Angèle n'ont jamais existé.

Jaoul avant le grand départ

J'ai écrit ce livre pour tromper la longue attente d'un projet de navigation nomade autour de la planète que je n'étais pas sûr de pouvoir mettre sur pied. Sa rédaction s'étend sur cinq années à cheval sur le changement de millénaire.

Maintenant Jaoul est là en « coque et en mât » amarré à l'année au ponton « N » du port de Carentan. Il fait partie de ma vie depuis que, à Caen, le dimanche 17 décembre 2006, sur la table du carré, j'ai signé le chèque d'acompte à ses propriétaires. C'est un voilier en aluminium de onze mètres à double dérives, très proche du Jaoul du livre.

Un Trisbal 36, un plan JP Brouns, fabriqué par les Chantiers Maritimes de Paimpol et Fécamp, à Fécamp même et immatriculé dans ce quartier maritime. Il est sorti du chantier en mai 1981. Jaoul a donc 26 ans.

Quand j'ai pris en main Jaoul au sortir du canal de Caen, je pensais que j'allais être gagné par une joie expansive comme, il me semble, à chaque fois qu'on réalise un rêve. Eh bien non, ça ne s'est pas passé ainsi. J'ai plutôt eu un vrai coup de cafard. J'en avais déjà eu un avant goût quand j'étais rentré chez moi après la signature de l'acompte. Ne m'étais-je pas précipité, était-ce vraiment ce bateau-là dont j'avais besoin pour

aller jusqu'en Patagonie et en Antarctique ? J'avais chassé ces humeurs noires en me disant que je n'avais pas les moyens d'acquérir un voilier mieux construit, plus récent et que celui-ci n'avait aucune raison de ne pas pouvoir remplir le programme. Je crois que c'est comme lorsqu'on achète une maison ancienne, on n'a pas complètement ce qu'on veut mais on sait ce qu'on peut en faire. Jaoul est un bon bateau, bien échantillonné et c'est parce que je n'avais pas encore inventé ma propre vie avec lui que mon âme s'est trouvée déstabilisée. J'ai eu tort de croire que l'achat du bateau pouvait être l'aboutissement d'un rêve alors que ce n'est que le début de sa réalisation.

Parmi ces pertes d'âmes, il y a eu des joies. Elles sont comme des bourgeons qui percent la dure écorce, froide de l'hiver. Elles sont les prémices des joies futures, vastes et généreuses. Voici:

Pendant cette première navigation en baie de Seine, Jean-Louis, l'ancien propriétaire, était là pour me montrer les réglages du bateau. Nous avons croisé trois dauphins au dos foncé, presque noir et vu des fous de Bassan en quantité ; j'ai été agréablement surpris, je n'en avais jamais vu tant en ces lieux. J'aime être parmi les habitants de la mer et jouir d'elle et de sa nature comme eux savent le faire.

J'ai aimé me servir de la cuisinière à pétrole. Pourtant, beaucoup de gens n'aiment pas le pétrole et lui préfère le gaz. Moi, je ne savais pas. Maintenant, je sais. J'aime l'odeur du pétrole, j'aime ces allumages qui demandent un coup de main particulier, un préchauffage à l'alcool qui, s'il rate, fait que le pétrole brûle mal en dégageant une fumée noire. Le pétrole

chauffe beaucoup plus vite que le gaz. Pourquoi l'odeur du pétrole? Je ne sais pas. Un goût de vacances sûrement, de Glénan, un goût de liberté qui vient de la prime enfance, peut-être! Mais un goût de liberté, de grande liberté, de joie profonde, ça c'est sûr!...

Et me voilà parti à revivre ce premier épisode avec Jaoul…

Une casserole chauffe sur le réchaud qui ronfle tandis qu'un pâle soleil s'immisce par le panneau ouvert de la descente et vient me réchauffer la peau. Les voiles tirent sur les écoutes et les font grincer. L'eau clapote doucement sur la coque. Jean-Louis s'affaire sur le pont. A sa place, j'imagine une douce compagne à l'image d'Elodie dans le livre ; j'entends ses pas sourds. Le temps s'arrête… Instant d'éternité. Joie simple, mais joie. Et puis… Zip, le vérin électrique du pilote tire sur le volet, un Fletner fixé sur le bord de fuite du gouvernail. La barre revient au centre... Zip. Le volet tourne un peu et la barre bouge encore sans aide, sans que personne n'ait besoin de la tenir. En bas, on se réchauffe. Le radar veille un large périmètre. Il prévient quand quelque chose le franchit. On bouquine, on casse une croûte. De temps en temps, je passe ma tête dans la bulle de Plexiglas au dessus de la table à carte. Rien. Le GPS dit qu'on en a encore pour une demi-heure sur ce cap. Je retourne bouquiner. Dans l'immense baie du Grand Vey au creux du Cotentin, l'eau grise clapote tandis que Jaoul s'immobilise dérives relevées. Pas assez d'eau. La mer tout autour et la côte au loin. Jean-Louis mouille la grosse ancre plate avec fracas. Un silence s'ensuit tandis que Jaoul étale sa chaîne sur le fond. Puis un

crépitement métallique, bref. De nouveau le silence. Et la séquence se répète jusqu'à ce que Jean-Louis juge la longueur mouillée suffisante. Jaoul, de son talon de quille, tasse la vase. Jean-Louis dit qu'il n'aime pas ça. Je lui réponds que la vase est molle et que Jaoul ne va pas souffrir de tosser un peu. Et puis c'est marée montante, nous mouillons pour attendre d'avoir assez d'eau pour entrer dans le chenal. Nous sommes arrêtés au beau milieu de nulle part. On pourrait descendre du bateau, marcher pendant un mille jusqu'au rivage avec de l'eau un peu au dessus de la ceinture. Nous descendons nous faire un jus… Odeur de pétrole. Etre chez soi au milieu de nulle part. Je suis chez moi, sans courir la mer, sans aller quelque part. Chez moi au milieu de l'eau grise qui clapote autour avec le ciel, gris lui aussi, et un vent frais qui me caresse le visage. Dedans la chaleur du nid, dehors le temps qu'il fait et ses attouchements vifs. Et nous... Et moi allant et venant de l'un à l'autre et m'arrêtant sur une marche de l'escalier de descente, la tête dehors et le corps dedans comme une tortue ou un escargot qui trimballe sa maison partout où il va…

Moments magiques et simples. C'est pour ces moments-là que j'ai accepté d'économiser de longues années durant et de dépenser le tout, d'un coup, dans quelques tôles en aluminium qui vont sur l'eau.

Depuis, j'ai parcouru presque onze cent milles cette première année avec Jaoul. En solitaire puisque Elodie n'est pas encore là. J'ai eu quelques petites fortunes de mer qui m'ont découragé momentanément, comme des échouements, la perte de l'annexe neuve, la déchirure d'une voile, mais jamais plus de pertes d'âme. Je n'ai

pas éprouvé de grandes joies non plus. Des petits bonheurs, cependant. J'aime être en mer, c'est à l'escale que ça se gâte. La solitude, et l'ennui qui pointe son nez.

Un deuil se fait : celui du rêve de mer à la Antoine ou à la Moitessier nourri de mes lectures passées. Autre chose naît. Quelque chose qui a commencé sans que cela ne soit vraiment perceptible. L'amorce d'un changement. Une transformation. Celle, au fond, à laquelle j'aspire. La transformation de ma relation au temps.

Il faut du temps pour changer de temps, pour passer de celui qui passe à celui qu'il fait. Vivre le temps qu'il fait sans avoir le temps qu'il faut devant soi, c'est difficile quand on a que les vacances pour naviguer. Ce serait impossible s'il n'y avait pas en perspective un temps illimité qui s'approche. Le temps de la retraite. Dans trois ans.

Cependant une question reste en suspend… Et s'il n'y avait pas d'Elodie pour partir avec moi autour de la planète, partirais-je quand même, seul ?... La question est lourde et la réponse malaisée… Oui, je crois. C'est un petit oui pour le moment, mais j'ai le temps. On m'a dit que je la rencontrerai en route. Ça, par contre, je n'y crois pas. Les femmes de rencontre restent juste le temps d'une traversée. Moi, c'est un « nous » sur la mer et jusqu'au bout de la vie auquel j'aspire.

Granville, le 11 novembre 2007,
bloqué au port depuis cinq jours
pour cause de mauvais temps.

GLOSSAIRE

Abattre : v. intr. Éloigner l'axe d'un bateau du lit du vent. Voir arriver.

Affaler : v. tr. Faire descendre une voile.

Allure : n.f. Direction que suit un bateau par rapport au vent *(dans l'ordre depuis le vent debout : allure de prés, de bon plein, de petit largue, de vent de travers, de largue, de grand largue et de vent arrière).*

Amer : n. m. Point de repère sur une côte.

Amure : n. f. Côté du bateau qui reçoit le vent *(bâbord amures, tribord amures).*

Aurique : adj. Gréement d'un navire dont la grand-voile a la forme d'un trapèze.

Aussière : n. f. Cordage qui sert à l'amarrage, à la remorque ou au halage d'un bateau.

Arriver : v. intr. Laisser porter. Voir abattre.

Artimon : n. m. Mât ou voile arrière d'un ketch, d'un yawl, ou d'un trois mâts.

Atterrage : n. m. Voisinage ou abords d'une côte. Première terre qu'un bateau reconnaît en venant du large.

Avançon : n. m. Petit crin ou fil de Nylon au bout duquel on noue un hameçon *(on dit aussi empile).*

Bajoyer : n. m. Paroi latérale d'une chambre d'écluse.

Balcon : n. m. Bastingage en tube fixé à l'arrière et à l'avant d'un bateau.

Boëtter : v. tr. Garnir les hameçons d'une ligne avec des appâts *(boëttes, esches ; on dit aussi escher ; contr. déboëtter).*

Bollard : n. m. Gros fût cylindrique en acier coulé et à tête renflée, implanté dans un quai pour l'amarrage des navires.

Bôme : n. m. Espar horizontal sur lequel est enverguée *(endraillée)* la partie basse d'une voile aurique ou triangulaire.

Bon plein : loc. m. Voir allure.

Bordé : n. m. Ensemble de planches de bois, de tôles, polyester stratifié, recouvrant les membrures et qui forme la partie extérieure de la coque d'un bateau.

Border : v. tr. Rapprocher une voile de l'axe du bateau en l'aplatissant *(contr. choquer).*

Bouchain : n. m. Angle vif ou arrondi formé par la rencontre de deux plans longitudinaux du bordé d'un bateau *(coque à bouchains ; contr. coque en forme).*

Cabestan : n. m. Petit treuil vertical servant à tendre une écoute ou une drisse *(winch).*

Cambuse : n. f. Magasin où l'on stocke les vivres. Réserve.

Cape : n. f. Allure qui consiste à immobiliser un bateau avec voile d'avant à contre et barre sous le vent.

Carène : n. f. Partie immergée de la coque d'un bateau *(œuvres vives).*

Caréner : v. tr. Nettoyer la carène.

Carré : n. m. Salle ou salon d'un bateau.

Chandelier : n. m. Tube vertical dans le bastingage servant à supporter les câbles appelés filières.

Choquer : v. tr. Écarter une voile de l'axe du bateau. Lui donner du creux *(contr. border).*

Cockpit : n. m. Creux dans le pont d'un yacht à voile *(baignoire).*

Coffre : n. m. Mouillage constitué d'un bloc de béton *(coffre)* déposé au fond de l'eau et relié à une bouée en surface par une chaîne. Prise de coffre : manœuvre consistant à amarrer un bateau sur un coffre.

Cotre : n. m. Bateau à voile avec un seul mât et deux voiles d'avant.

Coupée : n. f. Ouverture dans la muraille ou le bastingage d'un bateau servant à l'entrée et à la sortie du bord *(échelle de coupée).*

Coursive : n. f. Couloir, passage aménagé dans un navire dans le sens de sa longueur.

Dalot : n. m. Trou dans la paroi d'un navire pour l'écoulement des eaux.

Davier : n. m. Pièce métallique fixée à l'étrave d'un bateau servant à guider la chaîne d'ancre.

Déraper : v. intr. Lever l'ancre, appareiller.

Dérive : n. f. Déplacement latéral d'un bateau sous l'effet du vent ou du courant. Planche ou panneau amovible sous la coque servant à empêcher la dérive due au vent.

Descente : n.f. Passage permettant la descente dans le navire.

Dog-house : n. m. Petite construction faisant saillie sur le rouf permettant d'abriter la descente.

Drisse : n. m. Cordage servant à hisser une voile ou à envoyer un pavillon.

Écoute : n. f. Cordage servant à border ou à choquer une voile.

Écoutille : Ouverture dans le pont d'un navire permettant le passage.

Endrailler : v. tr. Engager une voile sur l'étai *(cable reliant la tête du mât à l'étrave)* ou sur la gorge du mât ou de la bôme avant de la hisser *(contr. désendrailler)*.

Empannage : n. m. Manœuvre consistant à faire passer la bôme d'un voilier d'un bord sur l'autre au vent arrière.

Empenneler : v. intr. Mouiller deux ancres l'une derrière l'autre.

Équipet : n. m. Petit placard ou case servant à ranger des objets.

Esche : n. f. Appât qu'on fixe sur l'hameçon *(aiche, boëtte)*

Espar : n. m. Longue pièce de bois, de métal ou de plastique du gréement d'un bateau *(mât, vergue, bôme, tangon, gui, corne, etc.)*.

Estran : n. m. Partie du littoral comprise entre les plus hautes mers et les plus basses mers.

Éviter : v. intr. Un navire évite quand il pivote sur son ancre sous l'effet du vent ou du courant.

Faseyer : v. intr. Action d'une voile battant au vent.

Ferler : v. tr. Rouler une voile et la lier avec des cordons *(rabans)* sans la désendrailler. On dit aussi rabanter.

Filières : n. m pl. Câbles horizontaux du bastingage servant de garde-fou.

Flot : n. m. Marée montante *(flux, montant)*

Foc : n. m. Voile triangulaire à l'avant d'un voilier.

Galhauban : n. m. Chacun des haubans capelés en tête de mât ou à la partie supérieure du mât *(par opp. aux bas-haubans capelés sous les plus basses barres de flèche).*

Génois : n. m. Très grand foc qui recouvre légèrement la grand-voile.

Goélette : n. f. Voilier à deux mâts dont celui à l'avant est le plus court.

Hiloire : n. m. Mur oblique ou vertical du rouf. Toute surface servant à défléchir l'eau qui monte à bord.

Jusant : n. m. Marée descendante *(reflux, descendant).*

Largue : n. m. Voir allure.

Laisse : n. f. Espace que la mer laisse à découvert à chaque marée. Laisse de haute mer, de basse mer : lignes de marée haute et de marée basse, limites entre lesquelles la marée oscille. Par ext. : cordon de débris végétaux que la marée laisse en haut d'une plage.

Laize : n. f. Bande de toile qui cousue à d'autres forment une voile.

Liston : n. m. Ornement longitudinal en saillie ou en creux, s'étendant de l'avant à l'arrière d'un bâtiment au niveau du pont.

Livarde : n. f. Voile *(à la livarde)* carrée ou en trapèze endraillée sur le mât et tendue par un gui en diagonale *(gréement d'Optimist).*

Loffer : v. intr. Rapprocher l'axe d'un bateau du lit du vent *(monter au lof).*

Loch : n. m. Appareil servant à mesurer la vitesse et la distance parcourue sur l'eau d'un bateau.

Manille : n. f. Pièce d'accastillage en U fermée par une vis appelée manillon servant à relier un cordage à une voile, à un espar, à une chaîne.

Mouillage : n. m. Ensemble fait d'une ancre, d'une chaîne et d'un câblot, servant à ancrer un bateau. Lieu du littoral où l'on ancre un bateau. Bouée prévue pour amarrer un bateau.

Musoir : n. m. Extrémité d'un môle, d'une jetée.

Nœud : n. m. Vitesse d'un mille à l'heure *(1852 m/h).*

Nordet : n. m. Nord-est. Vent venant du nord-est.

Noroît : n. m. Nord-ouest. Vent venant du nord-ouest.

Oringuer : v. tr. Mettre un orin. Relier une ancre à une bouée par un fin cordage pour permettre de la lever si elle est engagée sous un rocher.

Palangre : n. f Ligne pour la pêche en mer constituée d'une corde le long de laquelle sont attachées des empiles *(avançons)* munies d'hameçons**.**

Passavant : n. m. Passage sur le pont entre le rouf et le bastingage pour aller à l'avant du bateau.

Pavois : n. m. Partie du bordé qui dépasse du pont sur lequel est fixé le bastingage. Grand pavois : Ensemble de pavillons que l'on

hisse dans la mature les jours de fête *(pavoiser).*

Plain : n. m. Marée haute. Se mettre au plain : échouer à marée haute.

Portulan : n. m. Livre contenant la description des ports et des côtes.

Près : n. m. Près du vent. Voir allure.

Refuser : v. intr. Le vent refuse quand il se rapproche de l'axe du navire par l'avant.

Renverse : n. f. Moment où le courant de marée change de sens.

Ris : n. m. Bande de toile qu'on rabante ou ferle pour réduire la surface d'une voile.

Rouf : n. m. Petite construction sur le pont d'un navire qui ne prend pas toute la largeur.

Safran : n. m. Pièce verticale du corps du gouvernail.

Spi : n. m. Abréviation de spinnaker. Foc ballon.

Suet : n. m. Sud-est. Vent venant du sud-est.

Suroît : n. m. Sud-ouest. Vent venant du sud-ouest. Chapeau à larges bords en toile cirée des pêcheurs terre-neuvas.

Tins : n. m. plur. Cales de bois sur lesquelles on pose un navire pour le caréner.

Tonture : n. f. Courbure des ponts des navires qui relève aux extrémités.

Touée : n. f. Cordage servant à touer, à remorquer ou haler un navire. Longueur de la remorque

Touline : n. f. Ligne légère munie d'une pomme à son extrémité permettant de lancer loin et avec précision.

Trinquette : n. f. Petite voile d'avant située entre le foc et le mât.

Vaigrage : n. m. Revêtement intérieur d'un bateau formant murs et plafond pour dissimuler les barrots du pont et les membrures.

TABLE DES MATIÈRES

1-Jaoul avant le petit départ……...…9
2-Traversée de la Manche……..…...…...23
3-Les îles Scilly……...…….……41
4-La mer D'Irlande……...……61
5-Le Kerry…….…...73
6-Des Blasket aux îles d'Aran…….....99
7-De l'Irlande à l'Ecosse……....127
8-Loch Crinan……..……...161
9-Loch Spelve……...……..173
10- De Tobermory à l'île de Coll…….197
11- L'île de Coll……...……209
12- L'île de Coll (fin)……...…253
13- Des Hébrides au golfe de Gascogne……..265
14- Le golfe de Gascogne……283
15- De l'entrée de la Gironde à Bacalan…….….291
Epilogue……...309
Postface de l'auteur…….....…..311
Glossaire…….…....321

Cet ouvrage a été édité par l'auteur
Régis Lesage
11, impasse des Jouveaux
27310 ST OUEN DE THOUBERVILLE
regis.lesage@tele2.fr
Tel 02 32 56 37 26

IMPRIMÉ EN FRANCE

Tous droit réservés pour tous pays
Dépôt légal 1e trimestre 2008

ISBN

RÉGIS LESAGE

JAOUL AVANT LE GRAND DÉPART

Un rêve, une envie qui, tour à tour, exalte et fait douter. Un jour, on franchit le pas et ce n'est plus jamais comme avant. On est alors dans sa voie, on peut se donner et tout devient plus simple. On ne cherche plus, on fait. Et l'enfant nous suggère de nouveaux jeux, toujours plus fins, toujours plus subtils, des jeux qui font pétiller la vie comme les carreaux de couleurs dans le spi de Jaoul.

Pendant trente ans, un homme se cherche. Il rêve de sentir la Terre s'arrondir au fil des jours tandis qu'elle glisse sous l'étrave de son bateau. Mais est-il vraiment nomade ou bien n'est ce qu'une illusion de plus qui le laissera échoué, seul dans un arrière port des antipodes, en proie à ses démons ?

Lapin, c'est le nom qu'il se donne quand il parle à lui-même avec tendresse, mais aussi par défi quand on sait que la coutume veut que ce mot ne soit jamais prononcé à bord d'un bateau parce qu'il porte malheur.

Il part seul faire un tour dans les Iles Britanniques pour s'éprouver comme navigateur, mais aussi pour se confronter à lui-même, au « vieil étriqué » comme il l'appelle, avec lequel il se débat depuis tant d'années. Au retour, pourra-t-il envisager le grand départ ?